

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 34
Montreal, 20 Janvier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LE DÉPART DU FLANCÉ.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires.

MONTREAL, 20 JANVIER 1900

QUI A PEUR ?



La petite Lisette. — Avez-vous remarqué comme on court plus vite quand on a peur ?
Les grecs. — Peur ? Personne n'a peur, excepté toi.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

On me demande si Mlle Coesdon ou quelque autre "spécialiste" a fait des prédictions pour 1900. Je dois rappeler que Mlle Coesdon était en baisse dès la fin de 1898. Elle avait trop souvent tiré hors cible. C'est le poète Ponchon qui l'avait remplacée et, en lisant plus bas ses prédictions pour 1899, on pourra juger jusqu'à quel point il est digne de rejoindre l'autre sur le banc des sages, comme disent les Canayens d'en bas.

Je vous pardis que cette année
Sera pire que son aînée ;
J'ai eu des signes dans le ciel,
Qui ne peuvent laisser de doute
A cet égard. Ecoute, écoute,
O peuple d'intellectuels !

Tout d'abord l'hiver sera cruel
Selon son antique habitude
Qui se perd dans la nuit des temps.
Et comme chaque et chaque année,
Mais cette fois exorbitante,
Nous aurons la guerre au printemps.

Et, pourquoi j'en fais mystère ?
Ce n'est pas avec l'Angleterre,
Non plus l'Allemagne, mais bien
Avec cette douce Italie
Que l'on croit à tort abolie,
Car elle est vivante, ah ! combien !

Devant ce terrible adversaire,
Comme il nous sera nécessaire,
De votre point trop désuni,
Nous lâcherons, un laps, l'Affaire.
Ce nous changera d'atmosphère,
Pour ainsi parler, mes amis.

Après cette maladie qu'on
On repêchera de l'Affaire,
Bien entendu. Pour tout de bon,
Cette fois. La guerre civile,
Plus ignoble encore et plus vile,
Nous mènera comme un bonbon.

Un malin mangera l'autre...
Séigneur ! quelle droite est la vôtre
Pitié pour notre nation !
Puis c'est le choléra... la peste
Qui viendront bouillir le reste,
Enfin, la sombre invasion...

Ce n'était pas gai, on l'admettra. Mais, comme pour la fin du monde garantie pour le 13 novembre dernier, il y a eu changement complet de programme.

Personne ne s'en plaint, mais il n'en est que plus acquis qu'il faut moins que jamais prêter l'oreille aux Fall, aux Coesdon et aux Ponchon de haut ou de court ramage.

Pour 1900, non, je ne connais pas de prédictions. S'il m'en vient sous l'œil, je les ferai connaître, ne serait-ce que pour varier le menu.

MISTIGRIS.

Le vulgaire et les autres. ADRIEN DE COURCELLE.

RAISONNEMENT DE GATIEN

— Comment, vous avez un affreux rhume et vous vous êtes fait couper les cheveux ?

— Oui, monsieur. J'ai remarqué que chaque fois que je les faisais couper j'avais le rhume ensuite. Or, comme je l'avais déjà, je me suis dit que c'était le temps d'aller chez le perruquier, qu'il n'y avait pas de danger pour après.

SA RÉCOMPENSE

Une jeune fille vient d'épouser un homme qui l'a empêchée de se noyer l'été dernier. Et après cela on viendra prétendre que le sexe féminin est susceptible d'éprouver de la reconnaissance.

BLUETTES

Contribution à une collection de vers cocasses à continuer par d'autres.
De chemin, mon enfant, sais ton petit bonhomme. — TH. GAUTHIER.

ENTENDU EN TRAMWAY

— Comme nouvelles du Transvaal : il paraîtrait de nouveau que Cecil Rhodes est aux mains des Boërs...

— C'est bien fait, les femmes n'ont pas besoin de s'occuper de politiques.

SIMILITUDE CROISSANTE

Madame. — Bébé me ressemble chaque jour davantage. Il a mon nez, il a ma bouche.

Monsieur. — Et quelle fois même il semble avoir ta langue.

PÊCHE ET CRÈME

La femme. — Au large, canaille, au large ! Je ne crois pas que vous ayez jamais été sobre.

Le tramp. — Oui, madame, j'ai déjà été sobre. Hélas ! la vie pour moi n'a pas toujours été pêche et crème, je vous assure.

UNE BONNE ŒUVRE

Kumamoto (Japon), le 30 novembre 1899.

Monsieur l'Éditeur, — Merci aux âmes charitables qui nous ont envoyé leur offrande pour les pauvres lépreux et les autres malades abandonnés. L'œuvre est commencée dans trois endroits différents : Biwasaki, Kumamoto et Yatsushiro.

Biwasaki est un simple village, près de Kumamoto, et situé à côté d'un quartier qui, de temps immémorial, sert d'endroit de refuge aux pauvres lépreux et autres infirmes abandonnés. Nous y avons commencé quelque chose en 1894. Depuis le mois d'octobre 1898, nous avons des Sœurs Franciscaines. Voyez la photographie ci-jointe. Comme hôpital provisoire, nous avons fait une petite construction en bois. Le nombre des malades reçus dans l'œuvre jusqu'ici, s'élève à 488. Plusieurs sont déjà morts, après avoir reçu le baptême, et beaucoup font des morts très édifiantes. Quelques uns sont rentrés dans leur pays. Il reste actuellement une centaine à la charge complète de l'œuvre.

A Kumamoto, chef-lieu de la province, l'œuvre commencée il y a peu de temps, est confiée aux Sœurs de l'Enfant-Jésus, et a procuré les soins corporels et spirituels à 102 malades de toute espèce.

A Yatsushiro, sous-préfecture, à 12 lieues de Kumamoto, l'œuvre, inaugurée par des catéchistes, a enregistré 33 noms.

Avant de terminer, il me reste deux réflexions à faire.

La première est : qu'il est urgent de faire un hôpital définitif à Biwasaki, Mais il nous manque encore trente mille francs, c'est-à-dire soixante souscriptions de cinq cents francs.

La seconde réflexion est : que les œuvres de miséricorde touchent beaucoup le cœur des païens et les disposent au christianisme. Notre-Seigneur a dit (Luc, x, 8-9) : "Quand vous entreprendrez la conversion d'une ville, commencez par soigner les malades qui y sont." L'œuvre des malades est donc essentiellement apostolique, et prépare les conversions.

Monsieur l'Éditeur, nous comptons sur la charité de vos lecteurs. Parmi eux, il y en aura certainement qui pourront donner une souscription entière. Sauver les âmes, en soulageant les corps, y a-t-il œuvre plus belle ?

Votre humble serviteur en J.-C., J. M. CORRE, *M. Ap.*

P. S. — On peut m'envoyer les offrandes directement par mandat-poste international. On peut aussi les transmettre à M. l'Économiste du Grand Séminaire, Montréal, P. Q. Je vous serais également très obligé, monsieur l'Éditeur, si vous vouliez bien les faire adresser à vous-même, et en accuser réception dans votre journal.

LIVRES INTÉRESSANTS



M. Lamoignon fait visiter son bureau de comptabilité à sa femme.
 — Ces livres-ci sont ceux où se font les entrées de chaque jour.
 — Je voudrais bien voir maintenant les livres de nuit.
 Les livres de nuit ?
 — Oui, ceux que tu dois mettre en ordre presque chaque soir et qui te retiennent jusqu'à deux heures du matin.

MOSAÏQUE

Le dernier courrier de Paris nous apprend que la grande gaieté des étrennes a été, cette année, le "Chapeau défoncé". C'est une breloque en argent qu'un bijoutier du Palais-Royal a mis en vente; c'est un bibelot politique qu'ont exhibé ceux qui approuvent les coups de canne portés par le baron Christiani au Président de la République, le jour du prix d'Autcuil. Il aurait peut-être mieux valu ne pas rappeler ces souvenirs qui sont en somme peu honorables pour ceux qui organisèrent cette échauffourée.

* * *

Les gens plus riches et qui ont autant d'argent que de vanité ont pu s'offrir un beau titre nobiliaire pour leurs étrennes. Car le marché des titres se tient très couramment à Paris et on trouve sur la place des parchemins aux justes prix; une simple baronnie est abordable dans les cinq mille piastres et pour vingt-cinq mille vous pouvez être prince. Les courtiers de ces marchés bizarres ne se cachent pas, ils font mettre des annonces dans les journaux et débattent les tarifs en toute liberté.

Le commerce des "comtes romains" est à la baisse, et on n'en vend plus guère depuis que la curie romaine a augmenté ses prix.

Pour vingt mille piastres, un prince authentique, allié à des familles régnantes, fait même offrir d'adopter un enfant. Vous devinez quel émoi parmi ces dames de la bourgeoisie. Voyons, il ne faut pas avoir un fils et être dépourvu de vingt pauvres billets de mille piastres, pour laisser son fils sans nom princier et ne pas lui offrir un titre de prince permettant de tutoyer don Carlos.

* * *

L'empereur Ménélick aurait là un moyen tout trouvé de se payer un voyage en Europe pour lequel il éprouverait, dit-on, quelques difficultés.

Il n'aurait qu'à mettre en vente quelques centaines de titres: ils s'enlèveraient au poids de l'or.

La caisse de Ménélick serait-elle vide?

On le chuchote tout bas.

Vous savez que l'arrivée du roi des rois en Europe est annoncée pour l'année prochaine et l'empereur d'Ethiopie devait être un des clous de l'Exposition! mais voilà qu'il court de sombres rumeurs. On raconte que Ménélick aurait confié ses embarras d'argent à ses amis de Russie et de France. Il

cherche une combinaison pour se procurer les sommes nécessaires pour venir à Paris et aller à Saint-Petersbourg. Vous vous doutez bien qu'un roi des rois ne voyage pas comme un simple bourgeois, et il lui faut plusieurs millions avant de se mettre en route, afin de pouvoir faire figure dans les palais et les cours de l'Europe.

Qui aurait cru tout de même à une pareille gêne dans les coffres d'Addis-Ababio. Cependant Ménélick offre des garanties à ses prêteurs éventuels: il propose de donner en gage une mine de cuivre d'une exploitation sûre. C'est un moyen comme un autre pour un empereur de se procurer de l'argent: les étudiants gênés portent prosaïquement leur montre au Mont-de-Piété; les Souverains des empires africains offrent des mines de cuivre. Ah! les temps sont durs, puisque Ménélick lui-même, commandant à des armées bien disciplinées et bien aguerries, solidement organisées, manque de l'argent de poche pour aller faire un tour ou deux sur le boulevard.

De Ménélick à l'Italie, il n'y a qu'un bond... depuis quelques années. C'est donc l'endroit tout indiqué pour ce qui suit:

Il vient d'arriver à un député italien une mésaventure grave, et qui enrichit d'une page pittoresque les annales du parlementarisme. C'est un Sicilien. Son nom fait une jolie musique napolitaine. Il s'appelle Palizzolo. Cela fait penser à des tarentelles, à du soleil, et aussi à de détestables opérettes.

Donc, on a découvert que ce Sicilien s'embarassait si peu de préjugés, qu'il consacrait ses loisirs à commander une bande de brigands dans sa circonscription, et c'étaient là, si l'on veut, de vrais brigands, à chapeaux pointus et à tromblons. Il avait ainsi arrangé sa vie. Il partageait son temps entre le Parlement et la Mallia, entre le travail des commissions et la préparation des bons coups à tenter, dans les montanes électorales. Il cachait des poignards sous son écharpe de député. C'est lui qui fit assassiner, dans un wagon, près de Palerme, le financier Notarbartolo. Oh! combien il est représentatif, ce collègue de Crispi! Et qu'il serait fâcheux de ne pas lui faire, dans l'histoire de ces temps, une large place!

OMNIBUS.

HARMONIE DES COULEURS

M. Grippesou. — Garçon, vous nous donnerez un perdreau...

Le garçon. — Trullé, je suppose! car madame est en deuil.
 Tête du vieux Grippesou!

OPINION PRUDENTE

— Et vous, major, vous êtes aussi sans doute un adversaire de l'absinthe?

— L'absinthe! C'est excellent, mon capitaine, excellent!... surtout pour les personnes qui n'en usent pas.

UNE FEMME D'AFFAIRES

Monsieur (à sa femme qui vient d'acheter vingt livres de café). — Pourquoi as-tu acheté autant de café, puisque nous n'en buvons point?

Madame. — Pour la jolie gravure qu'on donne en prime, mon chéri. Le café, je pourrai toujours le jeter.

SES APTITUDES

Maintenant, M. le professeur, que vous m'avez entendue, pensez-vous que, avec ma voix, je puisse aborder le théâtre?

Certainement... surtout dans le genre ballet.

LES DEUX CATEGORIES

Les femmes écrivains peuvent être divisées en deux classes: celles qui écrivent ce que les hommes ne pourraient pas écrire et celles qui écrivent ce que les hommes ne voudraient pas écrire.

UNE LEÇON DE PATINAGE



I
 Cher Paul, ma tante se meurt de l'envie de patiner. Vous seriez bien aimable de l'aider un peu.
 Avec plaisir. C'est si facile à apprendre... une simple affaire d'équilibre...

II
 Fort bien, jeune homme, ça va comme sur des roulettes.
 — Celles!!

III
 Oh! tante...
 Ne t'alarme pas, chérie! Je ne me suis pas fait mal. Ce jeune homme est très obligeant.

ACTUALITÉ



I
Vois-tu ce bon vieux qui chemine là-bas ? Jouons-lui un bon petit tour. Nos traîneaux sont assez rapides pour éloigner tout danger pour nous...

II
...Maintenant pas pas un mot...

LE SECRET PROFESSIONNEL

*Ministre, vous avez vu,
Avec beaucoup d'autres, du reste,
Des pots de vin, nous l'avons su,
C'est un fait que nul ne conteste,
La chose se fait couramment,
Cela n'a rien d'étrange, en somme,
Il reste à savoir si la somme
En valait la peine, vraiment.*

*O désespoir ! on me suspecte
C'est inconstitutionnel ;
Je dois me taire... je respecte
Le secret professionnel.*

*-Vous êtes un grand avocat,
L'un des princes de la parole,
Vous dîtes trouver délicat,
Quand vous plaidez pour un drôle,
De devoir, le cœur désolé,
(Les affaires sont les affaires)
Encasser pour vos honoraires,
L'argent qu'il... n'aurait pas volé.*

*Il faut bien se faire remettre
L'acompte traditionnel...
Mais je ne pourrais compromettre
Le secret professionnel.*

*On peut chercher longtemps, parmi
Tes chansons, pour en trouver une
Passable, m'a dit un ami
Aujourd'hui j'en garde un peu certaine,
Il ajouta, perfidement :
Pour assembler les pauvres rimes,
Est-ce que bien longtemps, tu trimes,
Cela te vient-il en dormant ?*

*Sans féindre, faut-il que je te perde,
En ce cas exceptionnel ?
Non ! j'ai sué, répondant... flûte !
Le secret professionnel.*

G. R.

LE FACTEUR DU DESERT

Nous l'avons déjà esquissé le type de ces soldats fantaisistes qui, condamnés pour des fautes militaires, entrent après l'expiration de leur peine dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique, que les autres régiments désignent sous le nom de zéphirs.

L'un de ces troupiers, spirituels autant qu'aventureux, fit jadis le voyage d'exploration le plus bizarre et le plus fructueux qu'on puisse imaginer : voici en quelles circonstances :

C'était une pratique finie (le mot est trop vrai pour ne pas trouver grâce) : bambocheur, insubordonné, fricoteur, tireur de bordées ; il faisait le désespoir des chefs par les tours pendables qu'il leur jouait ; avec cela, brave, intelligent, parlant admirablement tous les dialectes indigènes, ce qui le rendait fort utile et lui méritait l'indulgence des supérieurs. Puis, sa verve de bout-en-train était précieuse à la garnison où il se trouvait ; dans ce poste perdu sur les confins du désert, un millier de Français risquaient d'attraper le spleen, s'ils ne trouvaient le moyen de se créer des distractions, et notre zéphir était doué, sous ce rapport, du génie de l'invention.

Mais il advint que son temps de service fut terminé, et ce fut un grand chagrin dans Laghouath, quand on sut que *La Rigolade* (sobriquet significatif) allait partir.

Huit jours avant l'expiration de son engagement (c'était un volontaire) son fourrier le fit demander et lui demanda où il comptait se retirer.

A Tombouctou ! répondit la Rigolade d'un ton sérieux.

Ne plaisantons pas, dit le fourrier. Où veux-tu aller ?

A Tombouctou ! insista le zéphir d'un ton résolu ; il est inutile de me faire aucune observation : c'est mon idée.

Le fourrier consulta le sergent-major, qui en informa le capitaine, qui parla au commandant, qui soumit la chose à l'intendant, lequel déclara au commandant que rien ne s'opposait à ce qu'un troupier ayant satisfait à la loi, pût prendre son congé pour telle localité qui lui plaisait, sauf Paris, Lyon et Marseille. En conséquence, *La Rigolade* reçut son congé en bonne et due forme pour Tombouctou, et on lui donna les vivres et la solde de route pour gagner la frontière française située à neuf étapes du fort vers le désert.

Toute la garnison était convaincue que le joyeux zéphir préparait une bonne farce. Le jour de son départ, on s'assembla aux portes du fort pour assister à sa sortie, mais il ne parut pas.

On attendit longtemps : point de Rigolade !

Dès le matin, on avait bien vu un vieil Arabe à barbe blanche s'acheminer du côté du Sahara ; mais c'était tout.

On chercha le congédié dans toutes les cantines ; impossible de le trouver ; on fouilla Laghouath sans résultat.

Pendant huit jours, on s'inquiéta du zéphir, puis on l'oublia.

Trois ans s'étaient écoulés. On ne songeait plus à *La Rigolade*, quand un événement vint le rappeler au souvenir de ses anciens camarades.

Un jour, on vit s'acheminer vers le fort une caravane si magnifique, que les officiers du bureau arabe envoyèrent au-devant d'elle leurs cavaliers pour savoir qui s'avavançait en si pompeux appareil.

Les spahis revinrent annoncer que cette troupe si nombreuse formait l'escorte du fameux marabout Rik-Allah, l'un des hommes les plus respectés et les plus riches du désert.

Nos officiers qui avaient entendu parler de ce marabout, savaient qu'il exerçait une influence immense sur les Touaregs et les Mayabites, et qu'il avait exécuté de si merveilleux voyages, que les Arabes faisaient courir des fables absurdes sur son compte ; il possédait un cheval ailé (affirmaient les indigènes), sur lequel il parcourait d'énormes espaces, s'élevait avec lui dans les régions célestes et parlait à Mahomet lui-même ; c'était un homme merveilleux.

Nos officiers pensaient bien qu'il fallait beaucoup rabattre de ces histoires ; ils connaissaient l'emphase des indigènes et n'ajoutaient qu'une foi médiocre aux miracles des marabouts. Mais, comme, après tout, celui-là était influent, qu'il importait de se le ménager, ils résolurent de lui faire bon accueil.

En conséquence, ils allèrent au-devant du chef indigène et lui offrirent l'hospitalité, que le marabout accepta avec empressement.

Son cortège fit une profonde impression sur les gens de Laghouath. Jamais on n'avait vu de mahara (chameaux coureurs) montés par de plus brillants cavaliers ; jamais palanquins ne furent plus somptueux. Il y avait dix femmes qu'on supposa ravissantes, et que plus tard on reconnut telles ; le convoi de ses richesses était immense.

Deux cents Touaregs, lance au poing, s'étaient volontairement adjoints à cent guerriers nègres qu'il soldait ; des serviteurs, hommes, femmes et enfants, formaient une véritable tribu à sa suite.

Le marabout eut tout d'abord de singulières allures. Arrivé à la porte du fort, il pria les officiers de faire entrer d'abord les chameaux chargés de couffins contenant sa fortune ; puis il fit pénétrer aussi dans la redoute son harem ; après quoi, il se tourna vers ses esclaves et les Touaregs, et leur enjoignit de se retirer pour toujours.

Cet ordre inattendu parut fort contrarier tout ce monde, qui semblait fanatique du marabout ; mais il parla sur un ton qui n'admettait pas de réplique, et il fut obéi.

Il contempla toute cette horde dévouée s'enfonçant dans le désert, puis il poussa un soupir de satisfaction ; brusquement il se retourna vers nos officiers surpris, mais destinés à d'autres ébahissements, et il s'écria en français :

— Enfin, m'en voilà débarrassé.

Et ensuite.

Messieurs, demanda-t-il, avez-vous du bon vin ?

On conçoit la stupéfaction des nôtres.

— Quoi ! s'écria le marabout, capitaine M***, ne me reconnaissez-vous point, malgré ma barbe blanche et mon burnous. Je suis *La Rigolade* ! C'était le zéphir parti du fort trois années auparavant.

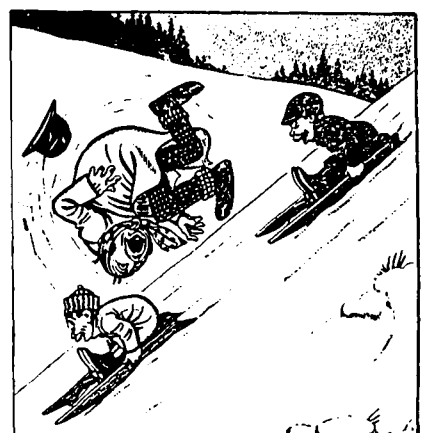
Grande fut la surprise.

Un banquet fut improvisé et *La Rigolade* raconta son histoire. Il avait eu l'idée de gagner une brillante fortune en se faisant facteur ; ce métier — on le verra — est très productif au Sahara quand on pratique certaine spécialité. *La Rigolade* ne se chargeait que des lettres à destination du paradis.

ACTUALITÉ — (Suite)



III
...Allons, monsieur ! ôtez-vous du chemin !...



IV
Catastrophe !

ACTUALITÉ — (Suite et fin)

V
Le retour des choses.VI
Le vicieux monsieur. — A tantôt pour l'autre...VII
... Le voici ...VIII
... La vengeance est tardive quelquefois mais n'en est que plus douce.

Voici comment il avait procédé.

Il s'était dirigé vers une tribu puissante, déguisé en vieux bédouin, après s'être blanchi la barbe avec du suc d'aloès ; il s'était donné aux Arabes comme un pèlerin de la Mecque, favorisé par le prophète du don des miracles.

Tout d'abord, pour donner créance à ses dires, il avait brûlé la peau d'un nègre avec un verre grossissant ; puis il avait accompli deux ou trois tours de passe-passe et sa réputation avait été fondée ; les Arabes sont les gens les plus crédules de la terre ; ils se laissent tromper par le premier charlatan venu.

Le faux marabout, après avoir capté leur confiance, avait annoncé qu'il se chargeait de se promener dans les airs sur un véhicule de sa façon ; il avait demandé des pièces de coton, qu'on s'était bien gardé de lui refuser, et, aidé de toutes les femmes du Ksour, il avait fabriqué une montgolfière, encourageant les travailleuses par ses bénédictions. Il dut beaucoup bénir ; car le travail marcha très vite et son aérostat fut prêt en quelques semaines.

On sait qu'il s'agit de brûler de la paille pour chauffer une montgolfière, qui tend alors à monter.

Quand tout fut prêt, La Rigolade assembla la tribu. Les indigènes, qui ignoraient ce que c'était qu'un ballon et n'en avaient jamais entendu parler, entouraient le faux prophète dans une anxieuse attente.

Il fit une première expérience qui réussit à merveille et qui arracha aux Arabes ignorants des cris d'admiration.

La Rigolade en présence de l'enthousiasme délirant de la foule, ne craignit pas d'annoncer que, le lendemain, il se chargerait de monter jusqu'au ciel et d'y porter les lettres, requêtes et missives que l'on aurait à remettre au prophète, ce, bien entendu, moyennant une preuve anticipée de reconnaissance, sous forme d'espèces sonnantes ou de bijoux.

Personne n'hésita à payer grassement un pareil port ; chacun apporta un billet, tracé par un taleb (savant), puis, selon sa fortune, un présent.

La nacelle de la montgolfière, formée d'alpha tressé, reçut et le *farcteur céleste* et les lettres et les allranchissements, qui montaient à un joli denier.

Après quoi le *zéphir* cria en arabe : lâchez tout ! comme Nadar ! Et il s'envola vers les hautes régions de l'air, aux acclamations de la tribu...

C'était vers le soir.

Pendant une heure La Rigolade chauffa son aérostat avec les lettres de ses dupes ; puis il jugea qu'il était allé assez loin et assez haut, et redescendit tranquillement sur terre à vingt lieues du douar, près d'une oasis, où son arrivée produisit une émotion inénarrable.

Il y fut reçu comme un être extraordinaire.

On le supplia de renouveler son ascension pour les habitants du pays, qui ne furent ni moins crédules, ni moins généreux que les autres.

D'oasis en oasis il fit le tour du Sahara ; il visita la cité nègre de Tombouctou et d'autres villes du Soudan plus mystérieuses encore ; il devint l'oracle, le prophète, le dieu d'une immense région et jouit de toutes les délices qu'un sultan peut se procurer.

Mais comblé d'honneurs, de biens et de gloire, ayant le plus beau harem du Sahara, il regrettait, au faite de la fortune... quoi?... il le dit lui-même... le petit-blanc de Mascara et les amis du bataillon d'Afrique.

Le vin manquait à son bonheur et il ne trouvait pas la conversation des Touaregs aussi amusante que celle de ses camarades de régiment.

Après un séjour assez long à la redoute, il se dirigea sur Alger dont le séjour ne lui plut pas, parce que l'on voulut lui faire monter la garde dans la milice (authentique) : il s'embarqua pour Tunis, se mit sous la protection des consuls européens et mena une existence charmante demi-française, demi-

mauresque, jusqu'au moment où une attaque de choléra l'emporta.

Il fut pleuré par la petite colonie française de Tunis et son tombeau rappelle, dans le cimetière chrétien, son nom et son aventure.

Se sentant gravement atteint et se voyant perdu, il avait composé l'épithaphe suivante que plus d'un touriste a lue sans la comprendre.

Ci-gît La Rigolade qui est allé cent fois au paradis de son vivant et qui n'est pas sûr d'y retourner après sa mort.

LE REPORTAGE STENOGRAPHIQUE

Il y a quelques jours, dans une grande assemblée politique, sir William Harcourt s'écriait : " *Great is Diana of the Ephesians !* "

Le lendemain il lisait dans un journal son exclamation ainsi rendue à l'oreille : " *Great Dinah ! what a force this is !* "

ENTRE VOISINES

— Il me conseille de mettre un miroir sur la figure de Mina pour m'assurer si elle est réellement morte. Pourquoi cela ?

— Parce que si elle ne l'est pas, elle ouvrira les yeux pour se regarder.

UN VRAI SOLO

— Tu dis que Mlle Trombonette a chanté un solo au concert d'hier ?

— Oui, un vrai solo. Pendant qu'elle chantait tout l'auditoire est allé respirer l'air frais.

CES LAITIERS...

Pour être certains d'avoir du lait pur, les citoyens du Caire, Egypte, faisaient traire les vaches de leurs laitiers à la porte de leurs résidences. Mais voilà-t-il pas que ces ingénieux laitiers avaient pris la prudente habitude de leur faire boire une forte quantité d'eau chaude avant la ronde ! On ne bat pas plus un laitier que quatre as. Ces pauvres Cairois sont donc de nouveau comme nous réduits à se payer d'illusions et d'espérance.

NE POUVAIT CONTROLER LES DEUX



— J'ai su que vous aviez décoré votre automobile du nom de votre femme ?

— Oui, mais j'ai changé cela depuis.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne pouvais contrôler qu'un des instruments à la fois, et encore...



LE SECOND CONTINGENT DE MONTRÉAL.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

La brusque venue, le 31 décembre dernier, d'un froid de plusieurs degrés, dans la région de Montréal, s'était fait sentir en France quelques jours auparavant. Cette transition sans transition a donné lieu là-bas à des recherches qui ont donc tout intérêt pour nous.

Interrogé sur le plus ou moins de durée probable des rigueurs par lesquelles l'hiver avait marqué sa soudaine apparition, M. Jaubert, le directeur de l'Observatoire de Montsouris, a répondu qu'il n'en savait rien et n'en pouvait rien savoir.

Il n'y a pas évidemment de loi fixe qui détermine le caractère des variations capricieuses d'une saison. Mais les théories abondent sur ce sujet, quoique, le plus souvent, en opposition avec les faits. C'est ainsi que M. Jaubert a relevé, entre autres, le système suivant lequel les hivers rigoureux se répartissent par groupes qui occupent un espace de quarante et un ans, d'après les uns, et de vingt à vingt-deux ans, d'après les autres. Quant à lui, il estime que nous approchons d'une période critique et que si l'hiver 1899-1900 n'est pas le grand hiver qui nous menace, scientifiquement parlant, ce sera le suivant.

D'après quelques-uns, le soleil, la lune joueraient le plus grand rôle dans les variations des saisons. De la périodicité de leurs positions dans le ciel, à des époques déterminées, résulterait une périodicité analogue dans la succession des hivers doux aux hivers rigoureux.

Il semble pourtant bien difficile d'admettre, dit M. Grimm, que ces causes produisent une si singulière répartition de températures que l'on puisse avoir, au même moment, à Paris, par exemple, un froid très vif et à Tours une température presque printanière. On ne saurait expliquer ces différences qu'en accordant aux causes locales une influence prépondérante.

Arago, qui niait la possibilité de prédire le caractère des saisons, reconnaissait bien l'existence de causes générales pouvant agir d'une manière, toujours la même, sur la plus ou moins excessive rigueur d'un hiver; mais il admettait des causes perturbatrices amenant des modifications impossibles à prévoir. Ce sont, disait-il, la progression des glaces polaires du côté de l'équateur, l'état de diaphanéité ou de phosphorescence de la mer, la mobilité ou les obscurcissements accidentels de l'atmosphère et les travaux des hommes sur les forêts, les marais, les lacs, le développement des villes.

Il est aisé de voir que toutes ces causes n'ont pas la même importance. Les travaux de l'homme ne pourront jamais rien entre des phénomènes naturels: c'est tout au plus s'ils parviennent à modifier un climat d'une manière

lente et insensible. L'influence de la progression des glaces polaires est plus importante. Il est certain que la dislocation des glaces polaires qui peuvent amener vers les latitudes tempérées d'immenses amas de glace non encore fondue détermine, en de certaines années, un refroidissement de nos côtes.

Dans l'océan atlantique on ne trouve généralement plus de glaces dès le milieu d'avril, en deça du 67^{ème} degré de latitude septentrionale. Les Canadiens, dit M. Grimm, admettent que quand elles ne sont pas toutes fondues à cette époque, c'est une marque que le reste de l'année sera froid et pluvieux. Mais cette cause accidentelle qui peut contribuer à... la production d'un hiver rigoureux, n'a pas été observée cette année. La température du mois d'avril dernier a été, en effet, normale.

A chaque hiver rigoureux succédant à un hiver trop doux, comme à chaque printemps pluvieux, comme à chaque été sans soleil ou nous faisant passer, presque sans transition, des frimas d'une saison froide à des chaleurs accablantes, on entend quantité de personnes se lamenter de ce que les saisons soient bouleversées.

Rien de semblable, à les en croire, n'arrivait autrefois. Ces lamentations n'ont, en réalité, pas d'objet. Les historiens et, plus récemment, les observations météorologiques sont là pour prouver que les saisons ont toujours eu le même cours qu'aujourd'hui. Il y a toujours eu de grands hivers alternant, sans ordre régulier, avec des hivers tempérés.

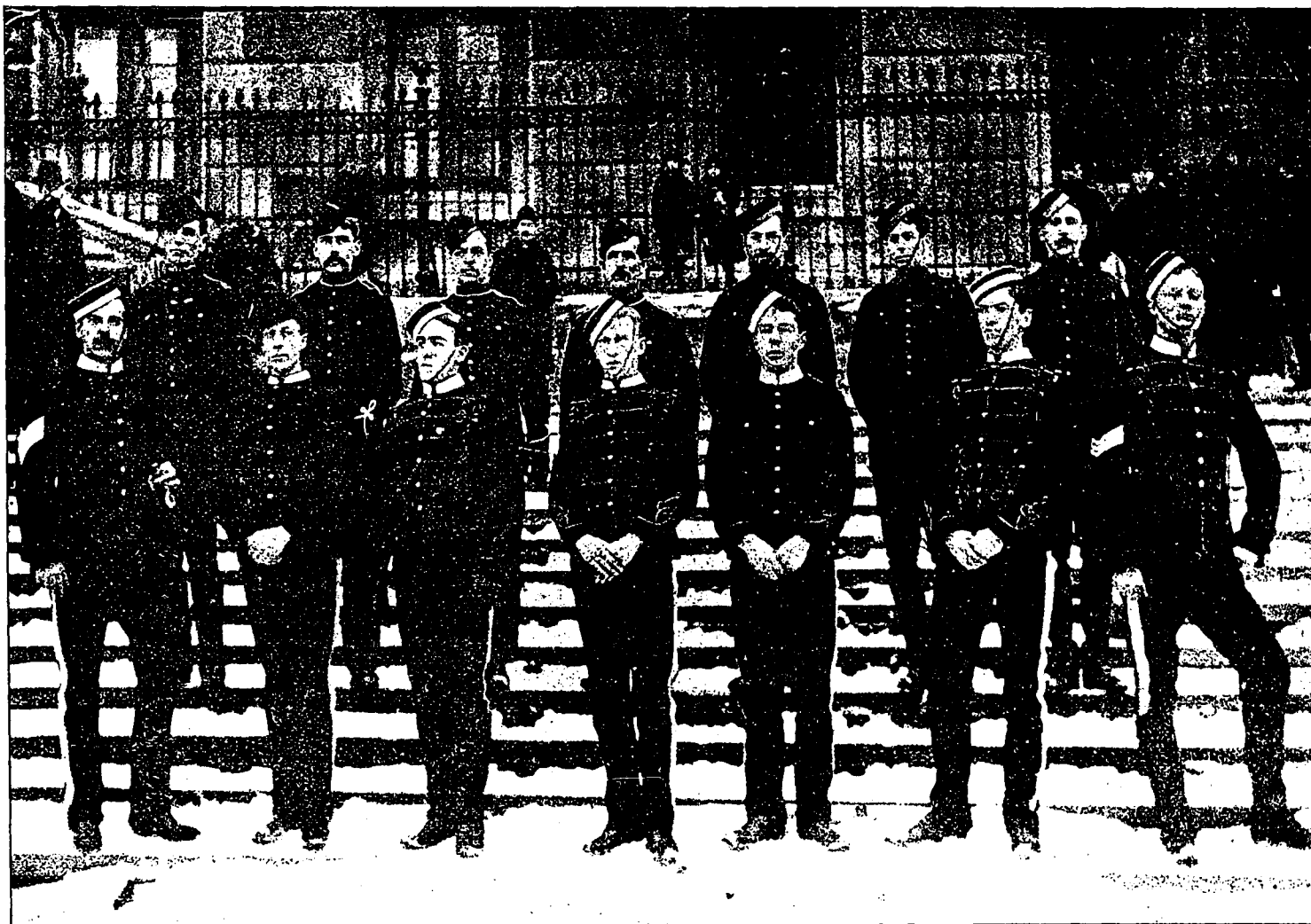
Mais ce qui semble certain, c'est que le climat actuel a varié, sans qu'il faille en chercher la preuve dans les variations extrêmes et anormales des saisons. La température moyenne normale n'est pas, en effet, demeurée invariable. L'examen des végétaux est le document le plus propre à le démontrer. Au sixième siècle on voit la vigne cultivée dans toute la France. La Bretagne, la Normandie, la Picardie, dans lesquelles le raisin ne mûrit plus, avaient des vignes, et des vignes qui produisaient du vin chaque année. La culture de la vigne s'arrête maintenant dans le département de l'Oise.

C'est que chaque siècle vient changer peu à peu, insensiblement, le relief du sol et par suite se modifient les mille circonstances diverses qui participent à la fixation du climat. Sous l'action combinée de l'air, agent chimique, avec celle de la gelée, de l'humidité, des eaux errantes, agents physiques, les montagnes tendent à descendre dans les plaines.

Il faut compter aussi avec l'action incessante de l'homme qui, depuis son arrivée sur la terre, l'a modifiée de telle sorte qu'elle n'est plus reconnaissable. Les forêts, autrefois immenses et nombreuses, diminuent de plus en plus et sont remplacées par des cultures: les lacs, les étangs sont desséchés en grand nombre, etc., etc.

KODAK.

Mélancolique, oui: pessimiste, jamais. — HENRI GRÉVILLE.



LE SECOND CONTINGENT DE MONTREAL.

COURRIER FEMININ

Les fêtes du jour de l'an sont l'occasion de nombreuses réunions, d'élégants dîners, de soirées, de petits concerts de famille. On a attendu jusqu'à ce moment pour se faire une élégante toilette du soir, escomptant un peu à cette époque où toutes les bourses s'ouvrent, la générosité d'un père, d'une mère, d'un mari, d'un oncle, sachant d'ailleurs que c'est seulement à partir de janvier que commencent les réunions, les sauteries, les bals, les dîners, les réunions de toutes sortes de quelque nom qu'on les décore.

Toujours pour ces sauteries, beaucoup de tulle pailleté : paillettes couvrant légères sur un fond transparent, se massant de place en place, formant un point saillant à reflets lumineux, se transparentant sur un dessous vert Nil en surah merveilleux. On revient au merveilleux, employé en dépassant ou en transparent. Mais les robes de tulle, pour ne pas être si lourdes, et pour ne pas avoir l'air de robes toutes préparées achetées à bon compte dans un grand magasin, doivent, pour être jolies et élégantes, être coupées d'entre-deux francés en tulle uni, d'inégale largeur, disposés en long, en travers, suivant la taille et la grosseur de la personne. Le décolleté s'entoure non de fanfreluches, de ruchés, de plissés, mais d'une sorte de grand col en tulle perlé, doublé de tulle qui emboîte le tour du décolleté et le haut des épaules ainsi qu'une courte cuirasse. Cette forme, très jolie, je ne la conseille qu'aux personnes très bien faites ; mais pour les personnes maigres, un peu anguleuses, mieux vaut le fouillis dissimulateur des étoffes de toutes sortes.

* * *

Parmi les divers emplois que l'on peut confier aux dames, il en est peu, paraît-il, qui leur conviennent mieux que celui de bibliothécaire : cela s'harmonise sans doute bien avec le besoin qu'elles doivent avoir de besoins paisibles et qui demandent du soin. C'est du moins la conclusion à laquelle on arrive tout naturellement en constatant que, aux Etats-Unis et en Angleterre, on a de plus en plus tendance à leur confier ces emplois. A Bristol notamment et à Manchester, on compte 115 femmes qui occupent des postes de ce genre depuis une vingtaine d'années ; on a donc pu les apprécier. Des chiffres analogues pourraient être cités pour les grandes villes de l'Angleterre proprement dite et de l'Ecosse, et les exemples seraient encore bien plus caractéristiques en Amérique.

* * *

On a dit des chrysanthèmes tout ce qu'il semblait possible d'en dire : chacun, selon son tempérament, a chanté les grâces maniérées de cette fleur ultra civilisée. La médisance ne devait donc pas l'épargner.

Médiser d'une fleur ! un artiste a osé ce sacrilège ! Boules de papier ma-

mâché, fleur de névrose et de rêveurs dépravés, monstre mal odorant et contrefait, cauchemar et déformation de la Beauté pure. Vivent la violette et la rose !

Et pourquoi celle-ci ne doit-elle tenir son triomphe que de l'exil de celles-là ? Certes, à chaque printemps, je suis la première à explorer le gazon des bois pour y chercher le muguet et la violette. Ces modestes fleurs parfument, embaument les chemins et les plaines. Mais, quand j'ai voulu leur ouvrir mon jardin, violettes et mugnets, vrais sauvages, ont péri. Je puis bien leur en garder rancune.

Mais voici les chrysanthèmes. Sont-ils des monstres qu'il convienne de tant les haïr !

Vites-vous la rose croître aux buissons ? N'est-elle pas, elle aussi, un monstre qui ne doit le jour qu'à l'art du jardinier ! Dieu me garde d'en médire ! mais la Nature n'a jamais fait que des églantines.

La Nature ! mais c'est l'ennemi ! Soyons paradoxal. Depuis des siècles, la pauvre humanité construit des codes, des préceptes et des religions pour combattre les instincts de la Nature et y échapper. Après de longues luttes nous commençons enfin à triompher d'elle, de l'implacable adversaire qui nous vouait à l'existence des cavernes : nos mœurs renouent à la violence, la science a chassé les fléaux qu'elle versait d'une urne prodigieuse, l'Art a pleuré !

C'est ainsi que s'ouvrit chez nous le règne du chrysanthème.

Salut à ces corolles aux teintes si douces, si rares, si inédites ! Salut à ces exceptionnelles auxquelles notre sollicitude donnera encore des qualités nouvelles ! A l'heure où nos yeux fatigués craignent les fanfares pour pres du coquelicot et du dahlia, vous rayonnez des ors pâlis, des métaux rouges oxydés, des rouilles et des flétrissures : vous êtes la fleur du siècle, ô reines, et les tons chauds du couchant que vous arboriez sur vos rosaces compliquées ne disent que trop à nos âmes fatiguées l'agonie d'un siècle qui demain, disent les prophètes, reflourira comme vous... en Beauté !

XXX.

APRÈS UNE TOURMENTE CONJUGALE

Mme Beaupail. Ah ! ma pauvre dame, un bandeau sur l'œil !

Mme Merlasse. Mais z'ouï, ma chère dame, comme l'amour.

L'EXCUSE D'UN MARI

Je te surprends encore entre ton billard et ton absinthe.

Voyons, bobonne, puisque le médecin m'a recommandé de me mettre au vert.

Plus les progrès de la science et de l'industrie rapprochent les nations, plus il semble que les idées et les intérêts les séparent.

ENCORE UN ENFANT MARTYR



—Moi, tous les matins, quand je prends bien mon huile de foie de morue, papa me donne un sou ...
 —Et qu'est-ce que tu fais de tous les sous ? ...
 —Maman les met dans une tirelire et quand il y a quarante sous ... elle achète une autre bouteille d'huile de foie de morue ...

POUR UNE ENFANT

*La profondeur des yeux de femmes
 Est comme celle de la mer :
 Elle a le vertige des larmes
 Au remous sombre, au flot plus clair !*

*Les raques, qui courent d'écum
 Les barques d'un Imperator,
 Semblent s'échapper dans la brume
 Comme leurs chuchurs d'or !*

*Leurs reflets en jeux grandioses
 Y sémant des moissons d'argent
 Qui, tout à coup, deviennent roses
 Comme leur cœur toujours changeant !*

*Éblés par la brise marine,
 Les sables blancs presque grisés
 Ont seuls l'émoi de leur marine
 Qui palpite sous les baisers !*

*Mais les rochers, ombres des grecs,
 Assaillis éternellement,
 Sont comme le Tour de nos Rêres
 L'Inchémolable Monument !*

AUGUSTIN DE VIALAR.

SAUVÉS !

Depuis cinq longues journées qu'on a quitté le navire, que de misère, que d'angoisses !

Deux des camarades sont morts : l'un, blessé lors de la chute du grand mât, était déjà mourant ; l'autre, trop vieux pour tenir bon devant les privations, s'est éteint comme une lampe privée d'huile. Les deux corps ont été jetés par dessus bord et les matelots que les mauvaises pensées, filles de la faim, assaillent sourdement, pensent qu'on a eu tort, qu'on regrettera ces deux cadavres. Les rations, bien petites au début, sont réduites à rien : quelques bouts de biscuit trempé d'eau de mer, que le capitaine partage entre les sept survivants, dévorés d'une bouchée, puis la ration d'eau, c'est tout. La mer s'est calmée, heureusement, et le vent maniable permettrait de faire de la voile, si le mât n'était rompu ; l'embarcation, lourdement chargée, ne la porterait pas, d'ailleurs : l'eau filtre par les coutures du bordé ; la pauvre chaloupe en a vu de dures, les premiers jours :

sa membrure est ébranlée, ses bordages déliés ; pourvu que la bou-rasque ne revienne pas.

Et toujours rien que l'immense plaine houleuse et le ciel gris sur la tête, sans un coin de bleu qui dise : "Espérance !" On a rentré les avirons ; pourquoi faire avancer ?

Qu'importe qu'on crève à quelques minutes de degré plus dans le Nord, ou plus à l'Ouest, puisqu'on a le cap sur la mort. Le capitaine pense en lui-même que bientôt ce sera la fin, se demandant ce qui va se passer, lorsque se réveillera la brute qui dort dans le cœur de ces hommes.

Aura-t-il encore assez d'autorité sur eux pour empêcher quelque hideuse scène de massacre ?

Le sixième jour se passe et toujours rien. Le mousse debout, sur le gaillard, regarde au large. Vers le soir, le grand Pierre, un Dunkerquois, se lève de son banc, les yeux mauvais :

"Capitaine ! en v'là assez ! y a pas, faut qu'on mange, on va tirer au sort."

L'instant redouté est venu où il va falloir tenir tête au fauve :

"A ton banc, toi, et pas un mot de plus ! Les autres ne sont pas mieux et pourtant ils ne se plaignent pas. Et puis, qui sait si, demain, un navire ..."

—Un navire ! y en a pas de navires ! coulés les bateaux ! Tonnerre du diable ! demain on sera crevé ! à mort les précheurs ! à moi vous autres !"

Et le grand Pierre se jette en avant, son bras est armé d'une hache ; c'est au maître qu'il en veut, c'est lui la cause ; son délire cherche un prétexte. Les camarades l'arrêtent à peine et sa hache levée brille, va retomber ... quand soudain : "Navire !" crie le mousse. Tous se dressent ; Pierre laisse tomber sa hache :

"Où ça, le navire ?

— Là, dans l'ouest.

— Oui, le v'là, c'est vrai, bonne Vierge ! c'est un trois-mâts.

— Aux avirons ! et vite un signal, n'importe quoi !"

Un bout de toile est amarré sur le tronçon du mât et on nage tant qu'on peut. De temps en temps on crie tous ensemble, puis on regarde : Le trois-mâts semble continuer sa route, il n'a donc rien vu ? et la nuit qui vient : n'aura-t-on entrevu le salut que pour qu'il s'échappe aussitôt ? Ce sont alors des hurlements furieux, des gesticulations folles, des avirons brandis à bout de bras. Dans un dernier cri de rage, de désespoir, les hommes retombent sur leurs bancs !

Mais non !

"Il vire de bord, il vient sur nous !" dit le mousse qui ne perd pas de vue le navire.

C'est pourtant vrai ! on se reprend, et les avirons de battre la mer furieusement. Ça y est cette fois : le trois-mâts grandit, sa silhouette se détache, de plus en plus vigoureuse, sur les rougeurs du couchant.

A un cri des naufragés, une détonation répond. Alors, ce sont des cris de joie, des rires, on est sauvé !

BONQUART.

UNE DES RARES VICTIMES

Entendu au cours d'une visite du Jour de l'An :

—Et cette pauvre Madeleine, qu'est-elle devenue ?

—Mais elle est morte ...

—Quand ?

—Le 13 novembre dernier.

—Et de quoi ?

—De la peur de mourir. Vous savez ... la prédiction et ...

LA LEÇON DE BÉBÉ

—D'où viennent les pommes ?

—Des pommiers.

—Les poires ?

—Des poiriers.

—Et les dattes ?

Bébé, après un instant de réflexion et tout triomphant :

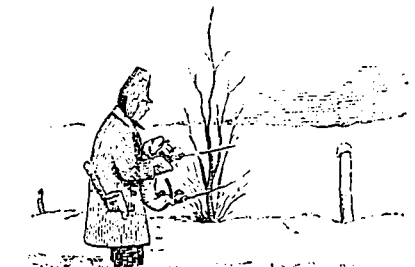
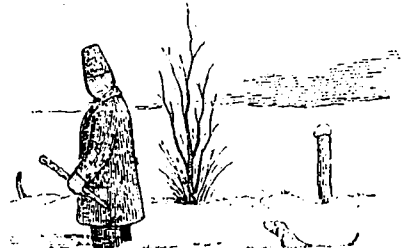
—Des calendriers.

UNE EXPLICATION

—Avez-vous remarqué qu'à force de vivre ensemble maris et femmes finissent par se ressembler ?

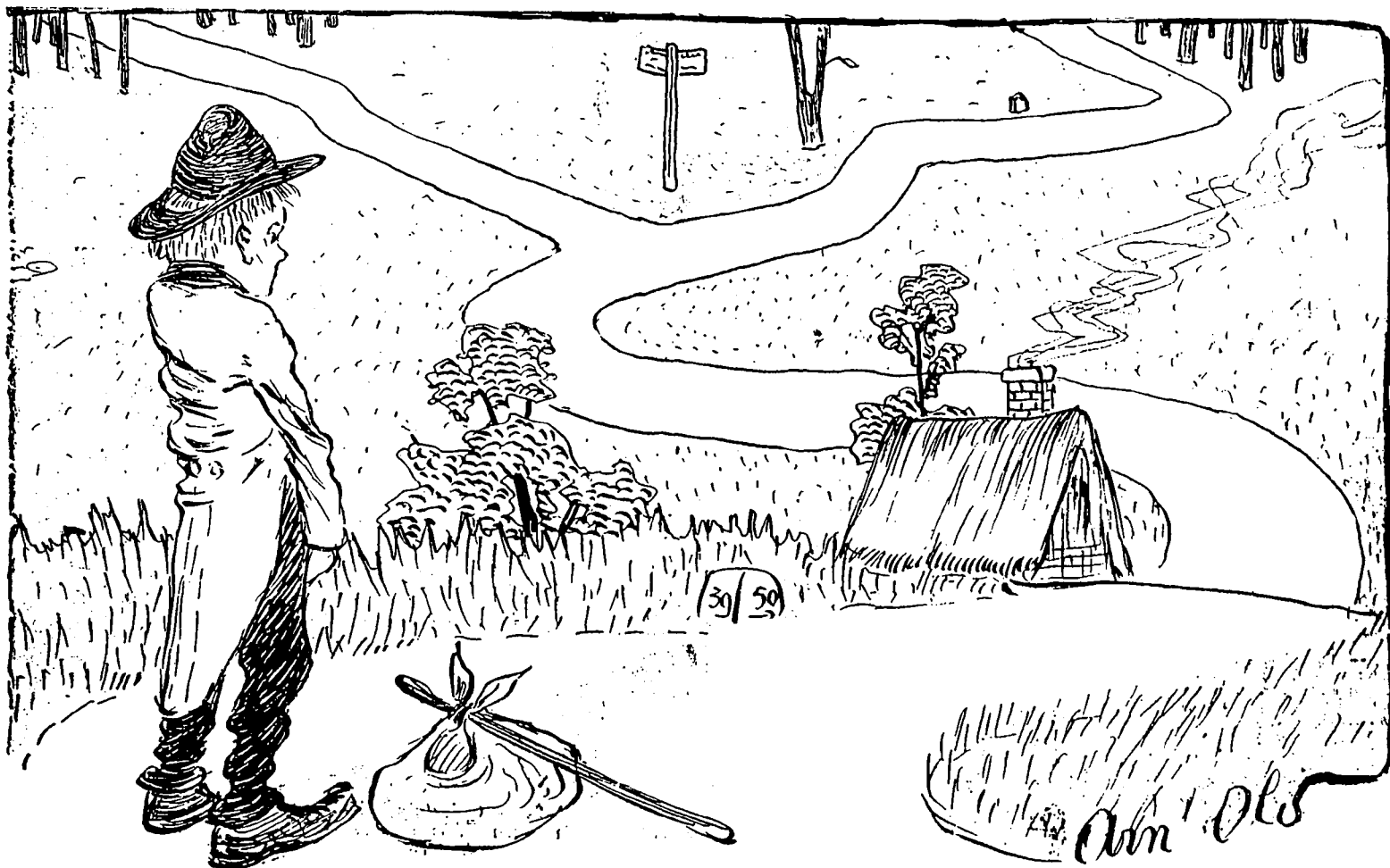
—Oui, tous ou à peu près ont le même air triste.

DE SAISON



CHIEN CHOYÉ.

PERPLEXITÉ



C'est égal, mon père n'avait pas songé à un pays comme ça, quand il m'a dit de ne jamais dévier de la ligne droite.

LES COMBATS DE POISSONS

Les Anglais connaissent les combats de chiens, les Espagnols ont les combats de taureaux, les Belges se passionnent pour les combats de coqs ; les Siamois, d'après ce que raconte *le Chenil*, font combattre les poissons.

Ce sont des poissons bronzés, longs de deux à trois pouces, qui servent à ce genre de sport. On ne les trouve guère dans les lacs et les cours d'eaux ; ils sont soigneusement élevés en captivité, en vue de l'usage auquel ils sont destinés. Mais ils sont très abondants, et on peut se les procurer presque pour rien, à moins qu'ils ne s'agisse d'un combattant de marque ; son prix s'élève en proportion de sa réputation.

De même que pour un cheval de course qui se rend à Epsom, le plus grand soin est apporté dans le transport des poissons combattants. On ne les laisse pas dans les récipients où ils vivent ordinairement, mais on les mets dans une sorte d'urne capitonnée d'osier et aménagée de façon qu'ils ne puissent ni se heurter ni se blesser pendant le voyage. Une fois arrivés à destination, ils sont transvasés dans une bouteille ronde, à goulot largement ouvert : on les y fait reposer pendant quatre jours, et on les nourrit d'une façon intensive. La base de leur alimentation consiste en larves de moustiques et d'autres insectes : on place également, dans le récipient, une plante aquatique de la famille laitue, sous laquelle les poissons se reposent mais qui a le double avantage de purifier l'eau et d'attirer des animalcules, qui s'ajoutent à l'alimentation.

Au bout d'un certain temps, deux bouteilles contenant chacune un poisson, ennemi l'un de l'autre, sont placées côte à côte.

Enfin, l'heure du combat arrivée, on les réunit dans le même bocal. Ils commencent par tourner l'un autour de l'autre, les nageoires vibrantes, puis soudain, l'un s'élançe sur la queue de son adversaire et les voilà aux prises. Le combat est long ; il dure d'ordinaire une heure, quelquefois deux ou trois. Tantôt ils se mordent la queue et les flancs, tantôt ils se tiennent par le museau, alors, ils restent enlacés pendant des heures, aucun des deux ne voulant lâcher prise. Ils déploient une grande agilité en essayant d'éviter la morsure l'un de l'autre et, malgré leur épuisement, prolongent quelquefois la lutte si longtemps qu'on est obligé de les séparer. La victoire se détermine par la fuite de l'un et la poursuite de l'autre autour du bocal, tous deux la queue en pièces, les nageoires déchirées et le corps couvert de blessures. Souvent même l'un d'eux succombe à la lutte. D'ordinaire, ils prennent aussitôt de la nourriture et on les laisse reposer, pour réparer les traces de la lutte, pendant une semaine ou deux, au terme desquelles ils sont prêts pour un nouveau combat.

Ils existe diverses méthodes pour entraîner les poissons combattants. Chaque entraîneur a la sienne : mais c'est un secret qu'il garde précieusement.

CONSOLATION

Après que Gros-Caillou a été guillotiné pour une couple de meurtres, une voisine va consoler Mme Gros-Caillou et apercevant le bébé :

— C'est un grand garçon, maintenant... il a la tête de plus que son père.

STRATAGIE DÉPOUX

La mère. — J'ai trouvé un beau nom pour notre petite nouvelle : c'est Imogène.

Ce nom n'était pas du goût du père, mais comme il connaissait de fil en aiguille le doux tempérament de sa moitié, il se hâta de répondre de sa voix la plus naturelle :

— C'est un nom adorable, que portait justement ma première fiancée.

— Mais j'y pense, ce sera mieux de l'appeler Marie, conclut la mère sur un ton un peu sec.

TOUT VA BIEN

— Est-ce que tout va sur des roulettes à la maison depuis que vous avez un jeune homme pour cuisinier ?

— Tout va comme sur des roulettes aujourd'hui, mais il y a eu du grabuge au commencement. Le cuisinier a dû jeter à la porte un gros poliman qui s'était faufilé dans son domaine et qui, ne s'apercevant pas du changement, voulait à tout prix l'embrasser.

BANG !

Lui. — Je suis heureux de voir que votre nouvelle servante ne dérange pas toutes mes paperasses sous prétexte de nettoyer et de ranger.

Elle. — Oh ! elle fait chaque jour le ménage dans ton cabinet, mais après qu'elle a fini, j'ai le soin d'y laisser jouer pendant une heure Toto et son chien.

DISCOURS D'UNE MÈRE A SA FILLE

Tu es trop impulsive, ma chérie. Il ne fallait pas te jeter à la tête de M. Fabien quand il t'a fait la grande demande, encore moins l'aplatir et lui briser deux côtes. C'est assez pour décourager le plus intrépide échantillon d'humanité. Ton rôle consistait à écouter émue et tremblante, puis à murmurer que tu en parlerais à ta maman et que plus tard tu lui donnerais une réponse. Rappelle-toi bien cela, ma fille, afin que tout se passe pour le mieux quand M. Fabien, sorti de l'hôpital, reviendra poser sa candidature, si toutefois il l'ose.

AU MUSÉUM

Les frères siamois. — Mais qu'est donc devenu l'imbécile qui avait commencé le jeûne de quarante jours ?

L'Indien improvisé. — Avant-hier le gérant a augmenté son salaire, et il s'est cassé une jambe en voulant avoir la meilleure place au comptoir du lunch en plein midi.

PENSÉES

Partout où brille un phare, on espère un rivage. — Jean de PUY.

Nul ne sait le bonheur, à moins qu'il n'ait aimé. — Emile POEHL.

L'épopée, c'est l'histoire avant les historiens. — GODEROY KURU.

L'ÉDUCATION DE TOTO



Mme Philidor. — Oui, Toto, toutes mes belles robes de soie viennent d'un pauvre petit ver insignifiant...
Toto. — Et c'est papa qui est le ver ?

La Portée et le Prix des Canons Modernes

On sait que depuis quelques années la portée des canons s'est accrue d'une façon prodigieuse et que ces engins lancent aujourd'hui leurs projectiles à des distances qui auraient fait sourire d'incrédulité les artilleurs d'il y a seulement cinquante ans. Mais aussi, en se perfectionnant, ces canons ont fini par coûter des sommes énormes, et comme leur durée est très limitée et chacun des coups qu'ils tirent fort dispendieux, c'est de ce chef-là seulement des vingtaines de mille dollars que coûte le moindre engagement d'artillerie.

La Nature, de Paris, vient de réunir sur cette intéressante question les curieux chiffres suivants que nous lui empruntons :

« L'importance de la portée des canons dans les combats d'artillerie est aujourd'hui bien démontrée, la guerre du Transvaal en est une nouvelle preuve : l'avantage doit rester généralement au camp qui possède la plus longue portée de tir.

« Les premiers canons rayés du calibre de 16 centimètres ne pouvaient aller au delà de 6,600 mètres. En 1870, grâce au fretage, au forçement et à la poudre à gros grains, on réussit à atteindre 8,500 mètres. En 1875, par l'emploi de l'acier, on parvint à près de 12,000, et on alla même à 15,000 mètres par l'augmentation des calibres. A partir de cette époque, par l'emploi de nouvelles poudres et par l'allongement des pièces, la portée ne cessa de grandir.

« En 1888, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, les artilleurs anglais tirèrent, à Shoeburyness, un coup de canon célèbre sous le nom de "Jubilee Round", c'est-à-dire *l'acte du Jubilé*, qui atteignit une portée de 19,955 mètres. Les Allemands imitèrent les Anglais et obtinrent dans les mêmes conditions 19,988 mètres.

« L'artillerie française n'est pas en retard sur ses voisins. Elle possède actuellement un canon de 31 centimètres qui, tirant avec une vitesse initiale de 900 mètres par seconde, peut envoyer son projectile à une distance de 22 kilomètres. Un canon plus allongé, qui n'est pas encore en service, pourra envoyer, paraît-il, son obus à 24,000 mètres, avec une vitesse de 1,200 mètres. Lorsque cette même vitesse aura été réalisée avec le calibre de 31, la portée atteindra 30 kilomètres, juste la distance de Calais à Douvres.

« La confection d'un canon et le prix des coups s'élèvent à des sommes énormes. Une revue mili-

taire allemande vient de publier à ce sujet des documents et des chiffres intéressants.

« Il existe, de l'autre côté du Rhin, des canons de 110 tonnes, ce sont les plus puissants que l'usine Krupp ait construits, dont chaque coup revient exactement à 8,500 francs. Le projectile coûte 3,250 francs ; quant au prix de la charge de poudre, il n'est pas inférieur à 950 francs.

« Mais ce n'est pas tout, car il faut faire entrer en ligne de compte la valeur de l'arme, qui ne peut tirer plus de 93 fois sans se détériorer complètement. Or, un caanon de 110 tonnes coûte 412,000 francs à établir, par suite, à chaque coup, sa valeur diminue de 4,300 francs.

« La marine allemande est dotée depuis peu d'un canon de 77 tonnes, dont le prix s'élève à 250,000 francs et qui ne peut guère tirer plus de 124 coups utiles. Chaque coup représente la somme de 4,600 francs.

« Les canons de 45 tonnes supportent au moins 150 décharges sans se détériorer. Aux ateliers d'Essen, on les établit pour 184,000 francs. Le prix de revient d'un coup ne dépasse pas 2,500 francs. Enfin, pour les armes moins puissantes, les prix tombent à 850, 417 et même 325 francs par projectile tiré.

C'est vraiment pour rien !

HUM !

On nous écrit :

« Démontez ceux qui disent que les gens mariés ne peuvent vivre en harmonie. Il y a déjà trois semaines que je suis marié, et ma femme et moi n'avons pas encore eu de querelle. Je puis vous envoyer mon affidavit, si vous l'exigez, mais dites-moi de suite, en cas de malheur... »

DOUBLE SUCCÈS

Lui. — C'est une très brillante idée que vous avez là, Mademoiselle Bernadette.

Elle. — Qu'est-ce ?

Lui. — De porter un grand chapeau au théâtre et d'exaspérer ainsi tous ceux qui sont en arrière de vous jusqu'à la levée du rideau, et alors, les retirer d'anxiété en ôtant votre chapeau et en le plaçant sur vos genoux.

Elle. — Oui, je le sais, c'est une bonne idée. Cela attire également l'attention sur mon chapeau et sur mes cheveux.

AU RESTAURANT

Le garçon (qui vient d'asperger l'un des consommateurs avec le contenu d'une bouteille d'eau). — Vais-je vous donner une serviette ?

Le client. — Je pense que vous feriez mieux de me donner un imperméable.

VRAIMENT INVITANT

— Avez-vous déjà voyagé en automobile, mademoiselle ?

— Non, mais si j'y vais j'aurai tellement peur que je me tiendrai bien serré près de vous.

A LA COMPAGNIE DU GAZ

Le citoyen. — Il y a un trou dans le tuyau et le gaz se perd...
L'inspecteur de la compagnie. — Ne vous faites pas de mauvais sang. Le gaz ne sera pas perdu, vous le retrouverez sur votre compte.

DE MAL EN PIS



L'Amoureux. — Ce misérable petit chien est une vraie nuisance. Je ne peux m'approcher d'Arabella sans qu'il mette toute la famille en émoi par ses jappements. Il faut que je découvre le moyen de m'en débarrasser...



II

...Tiens ! me idée... Je vais acheter un vrai bouledogue qui ne fera qu'une bouchée du roquet.

DE MAL EN PIS -- (Suite)



III

Le marchand de chiens.—Excellente race, monsieur. Grand défaut, toute de même : il est jaloux et ne permet à aucun autre d'être caressé par son maître.

L'amoureux.—C'est justement ce qu'il faut. Envoyez-le immédiatement à cette adresse-ci.



IV

L'amoureux (le lendemain).—Une lettre d'Arabella qui me remercie de mon envoi et m'apprend qu'elle et Bull sont déjà de grands amis. Bull a tué Fido, mais il comble admirablement le vide...

LES ENFANTS ET LES MÈRES

*L'enfant, comme un petit oiseau,
Gazonille en son lit blanc et rose,
La mère, à côté du berceau,
Attend que son bébé repose.
Gracieuse et tendre, sa voix
Écoulonne une ancienne romance,
Une complainte d'autrefois,
Que, sans cesse, elle recommence.*

*Alors, faisant des rêves d'or
Pleins de merveilles, de chimères,
Dans ses langes, bébé s'endort :
Les enfants font chanter les mères.*

*L'enfant a dit ans aujourd'hui :
C'est une petite personne,
Et, chez sa mère, grâce à lui,
Tout chante, tout rit, tout rayonne.
Il rend moins sombre l'horizon
De la vieillesse monotone.
C'est le soleil de la maison
Et le printemps de notre automne.*

*Il converse avec ses joujoux,
Demande si les petits frères
Viennent au monde sous les choux :
Les enfants font rire les mères.*

*L'enfant vient de partir soldat.
La Patrie, au lointain l'appelle :
En France, d'un sanglant combat,
Tout à coup, survient la nouvelle.
La mère, hélas ! se sent mourir
Chaque fois qu'une lettre arrive.
Tremblante, sans oser l'ouvrir,
Elle regarde la missive.*

*Au cœur, un doute affreux la mord :
Que vont dire ces lettres chères ?...
Est-ce la vie ?... Est-ce la mort ?...
Les enfants font trembler les mères.*

*L'enfant vient de se marier :
La mère se change en aigle :
Ce coup cruel, c'est le dernier.
Au logis elle rentre seule.
Elle le roudrait, son petit !
Hélas ! la jeunesse a des ailes !
L'enfant, pour toujours, est parti,
Parti pour des amours nouvelles !*

*Elle rentre, l'œil attristé,
Et versant des larmes amères,
Dans le pauvre nid déserté :
Les enfants font pleurer les mères.*

JULES JOUV.

LES PLAGIAIRES

Ils pullulent, les plagiaires et les contrefacteurs ! Vous trouvez leurs imitations, leurs tripotouillages, aux vitrines des marchands, au théâtre, dans les livres et dans les journaux, aux Salons et chez les antiquaires, jusqu'en nos boissons et nos aliments ! C'est toujours l'histoire de la grenouille et du bœuf, du coucou qui a déposé ses œufs dans le nid des voisins, du copain, au collège, qui vous *chipe* votre devoir pour le copier, C'est le mot toujours vrai du grand-prêtre Joad, disant à Abner dans l'*Athalie* de Racine :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Je me souviens d'une comédie de Sardou, *Nos Bons Villageois*, où l'on voit un brave négociant, retiré des affaires, qui s'est promis de se construire une villa en tout semblable à celle de son voisin, le baron Untel ; mais, au lieu d'agir ainsi, il l'a imité seulement et ce ne sont dans sa bâtisse que murs en *simili* briques, cheminées en *simili* marbres, œuvres d'art et pendules en *simili* bronze, meubles de Boule en *simili* Boule et le reste à l'avenant.

Cette plaie a existé à toutes les époques et dans les pays. J'ai vu vendre par des Indiens, à bord du transport qui me conduisait en Cochinchine, à Aden et à Singapour, des bijoux en or, qui étaient de vulgaire chrysocale et des pierres précieuses en affreux stras. J'ai cédé pour vingt sous à des épiciers chinois, à Saïgon, des bouteilles vides, ayant contenu du Champagne ou des liqueurs de marque, mais dont l'étiquette était encore intacte : ils *maquillaient* de main de maître un nouveau bouchage et voilà, à l'aide d'un mixture de leur crû, un nectar authentique mis dans la circulation, et ingurgité par des naïfs européens, comme s'il venait en droite ligne de Reims ou de Bordeaux. J'ai été fort longtemps à me douter de cette fraude et de ce tripotage chonté : mais quand je fus enfin renseigné, je préférâi briser ces récipients que de

m'en dessaisir, ne voulant plus être ni dupe ni complice de ces pirates.

Mais, suit-on ce qui bout sous le crâne safranisé des Célestes ? Ils ont trouvé mieux ! Ils achètent chez un commissionnaire européen une caisse contenant, par exemple, vingt-cinq flacons d'une boisson, les laissant dans leur intégralité, ils font une légère ouverture en dessous, d'où s'échappe le précieux liquide qu'ils transvasent alors dans cinquante autres flacons, après y avoir, au préalable, ajouté une composition imitative, qu'ils ont laborieusement cherchée. Cela fait un total de soixante-quinze flacons de n'importe quoi, qui se vendent comme de la farine. Ce n'est plus qu'une affaire de capsules et d'étiquettes, qu'ils fabriquent du reste à la perfection. Et l'ouverture, me direz-vous ? Oh ! c'est simple comme bonjour : ils la bouchent au moyen d'une boulette de cire, qui a reçu une teinture adéquate à la nuance du verre.

Nous avons beaucoup de Chinois contrefacteurs, je le répète, dans notre pays, qui ne se gênent pas pour copier ce qu'ils trouvent à leur gré.

Le mépris chez leurs victimes n'est pas une arme suffisante, car s'il est beau de mettre en pratique à

leur égard les vers du poète LeFranc de Pompignan :

Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs contrefacteurs !

c'est vraiment par trop... platonique !

GEORGES MARX.

LE ROLE DU CŒUR

La jolie fille hésitait à épouser le vieillard riche et laid.
—On assure que vous avez un mauvais cœur ! dit-elle.
—C'est vrai, je suis exposé à mourir subitement, répondit l'autre naïvement.
Un mois après, un vrai "mariage de cœur" avait lieu.

TIT FOR TAT

Le cynique.—Au prix que se vendent les perroquets \$5.00 pièce je ne vois pas pourquoi un homme se marie ?
Elle.—Ici encore notre sexe a le désavantage, car un bœuf coûte au moins \$40.00.

PAR ANALOGIE

Le patient.—Vous auriez dû entrer dans l'armée, docteur !
Le médecin.—Pourquoi ?
Le patient.—A en juger par la façon dont vous "chargez", vous auriez été de taille à détruire l'ennemi.

UNE BONNE

Un joyeux pochard promène sa gaieté du Jour de l'An sur la rue Craig. Soudain il échappe un paquet de clefs. Après dix minutes d'efforts héroïques, de mouvements stratégiques inconnus jusqu'ici, il parvient à le reconquérir et, lançant un formidable ouf ! de soulagement, se dit tout haut à lui-même :

... Si maintenant je peux trouver le trou de la serrure, ça ira bien...

CHANGEMENT DE ROLE

Quand un homme devient trop vieux pour prendre des conseils, il commence à en donner.

PRIÈRE DE TOTO POUR 1900

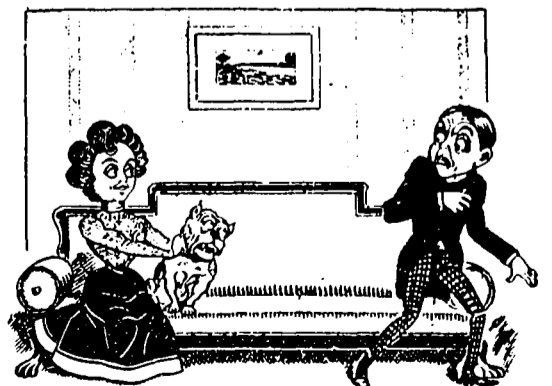
"Oh, mon Dieu, bénissez les bons et punissez les méchants et laissez-nous tous vivre jusqu'à ce que nous mourrions nous-mêmes. Ainsi soit-il !"

DE MAL EN PIS -- (Suite et fin)



V

... Tant mieux : je craignais vraiment qu'elle ne m'en voulût de la fin tragique de Fido.



VI

Arabella.—Comme c'est gentil de votre part de m'avoir envoyé ce bon Bull. Il n'est devenu tellement attaché qu'il ne permet à personne de s'approcher de moi. Vous feriez mieux de vous asseoir à l'autre extrémité du salon.

VÉHICULE IMPROVISÉ



I
Mme Durand sait profiter de toutes les circonstances... Aussi, comme son petit garçon est lourd à porter, elle le pose délicatement...

L'Air Pur comme Médicament

Les découvertes les plus importantes en médecine sont parfois très simples. En 1856, un obscur médecin de campagne, Brehmer, s'installait à Gerbersdorff, dans un village perdu de la Prusse. L'air y était remarquablement vif et pur. Brehmer eut l'idée de traiter les maladies chroniques, surtout les maladies de poitrine, par une aération permanente. Toute la journée devait, quel que fût le temps, se passer en plein air. La chambre à coucher elle-même devait communiquer avec le dehors par un vasistas ouvert toute la nuit. C'était l'époque où la crainte du froid régnait en médecine. Brehmer fut simplement regardé comme fou. Mais sa tenacité surmonta tous les obstacles.

Près d'un demi-siècle a passé depuis. Le triomphe du traitement par l'air pur est complet à l'étranger. Il a eu cette année son apothéose au congrès médical de Berlin. Ses admirateurs montraient que, grâce à lui, la mortalité par tuberculose en Allemagne avait diminué de moitié. Le bureau d'hygiène de l'Empire comparait la dépense nécessitée par ce traitement en pleine campagne et la dépense des hôpitaux ordinaires. Il montrait que l'économie réalisée représentait un bénéfice de plus de huit millions par an.

L'idée de Brehmer était, au fond, de ramener le plus possible les malades à la vie naturelle. "L'animal humain, disait-il, ne diffère pas physiquement des autres animaux. Son corps a été fait pour vivre à l'air et braver les intempéries. La vie enfermée, l'air impur déjà respiré par d'autres sont la grande cause de maladies. Seul sait guérir les hommes le médecin qui a étudié la nature." Et cette dernière phrase, résumant toute sa méthode, a été pieusement gravée au-dessous de son portrait à Gerbersdorff.

Quelques-uns des disciples de Brehmer sont même allés un peu loin dans ce retour vers la vie primitive. Dans le Tyrol, un établissement n'oblige pas seulement ses pensionnaires à vivre tout le jour au dehors ; il les oblige, pendant l'été, à y vivre en complet déshabillé. Ce costume sommaire aurait pour avantage de faire respirer librement toute la peau.

En écartant ces exagérations, on doit reconnaître que l'endurcissement obtenu par la cure d'air pur est rapidement prodigieux. Les malades, après quelques jours, ne s'aperçoivent même pas des plus mauvais temps. A Tommaesen, en Norvège, rien n'est fréquent comme de les voir rester plusieurs heures à l'air par des froids de 25 degrés au-dessous de zéro.

Le deuxième et très heureux résultat de cette vie au dehors est un appétit formidable. En Suisse, à l'excellent sanatorium pour indigents du Schwendi, la direction n'avait prévu que six repas par jour. Ce chiffre semblait très respectable ; mais le règlement dut vite être modifié. Pour les plus affamés par le vent de la montagne, une prescription médicale spéciale peut autoriser des collations supplémentaires. Celles-ci sont d'ail-

leurs accordées avec plaisir, car un des aphorismes de la méthode est encore : "Une bonne cuisine, voilà la véritable pharmacie."

De médicaments, il est peu ou pas question. On ne remonte pas un organisme affaibli avec des drogues. Un personnage d'un des plus beaux romans de Maurice Barrès, se plaignant d'être resté maigre et débile, disait : "Ayant débuté dans l'existence par l'huile de foie de morue, j'alternai vigoureusement les fers et les quinquinas ; mais toujours on épargna le grand air, qui m'aurait tonifié sans m'échauffer." Voilà bien longtemps qu'en Allemagne l'air et le soleil ont remplacé l'huile de foie de morue, le fer et le quinquina.

Le développement des chemins de fer, le télégraphe et surtout le téléphone ont beaucoup facilité cette installation d'hôpitaux à distance des villes. Quand les moyens de communication étaient rudimentaires, force était bien de traiter toutes les maladies sur place. Le moyen-âge élevait ses hôtels-Dieu au cœur même de la cité. En France, sous ce rapport, nous sommes restés terriblement moyen-âge. La tendance étrangère est plus juste. Quelques petits hôpitaux d'urgence en pleine ville, pour les accidents, les maladies courtes et aiguës. De grands hôpitaux bien installés en pleine campagne, pour les chroniques et tous les affaiblis.

En France, la tuberculose seule tue 150,000 personnes chaque année. Employée dès le début du mal, la méthode de Brehmer donnerait les mêmes résultats qu'en Allemagne. Notre climat et surtout nos merveilleuses stations du Midi seraient même beaucoup plus favorables. On sauverait donc annuellement 75,000 existences. Mais les villes allemandes possèdent par douzaines des établissements au grand air, au milieu des bois, pour soigner, dès la première atteinte, leurs indigents menés du terrible mal. A la fin de cette année, le chiffre total de leurs lits sera de cinq mille. En France, nous avons en tout, pour les adultes, vingt lits à Cimiez, près de Nice. Cimiez ne reçoit d'ailleurs que des Israélites. Et, par une dernière ironie, il y vient surtout des Allemands.

Dr A.-F. PLOCQUE.

UN PROGRÈS

Mme Philidor. — J'ai demandé à papa de l'associer avec lui dans sa maison de commerce, mais il prétend que tes idées sont trop vagues.

Philidor. — Vraiment ! c'est gentil. Le père de ma première femme disait, lui, que je n'avais pas d'idées du tout.

C'EST BIEN ÉVIDENT

— Dis-moi, petite môme, aimes-tu les huitres ?

— C'te blague, puisque je consens à souper avec toi.

AU MANÈGE MILITAIRE

— Cré mille tonnerres, vous différez des Africains en ce que ceux-là montent sur les chameaux et qu'ici ce sont les chameaux qui montent !

PAS ENTHOUSIASTE

Le père. — Heuri, les anges t'ont apporté un beau petit frère, cette nuit.

Heuri. — J'aurais bien voulu être réveillé, je les aurais arrangé moi, les anges.



II
... sur le sac qu'un bon charbonnier monte sur ses épaules... Quelques livres de plus ou de moins...



III
Mais notre homme s'arrête... "Ouf ! faut que je retourne à la maison ; j'ai dû me tromper : cette fois, pour sûr j'ai mis le poids."

FEUILLETON DU "SAMEDI", 20 JANVIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XV

MARCEL

(Suite)

Quant à Marcel, bien qu'ayant vu, de ses yeux vu, il se demandait avec une inquiétude croissante comment il rédigerait son premier article.

Au lieu de la prose courante de ces sortes d'élucubrations, il ne lui venait en tête que des alexandrins désolés, des peintures macabres, des impressions personnelles.

Il sentait en poète ; il ignorait les premières notions du journalisme.

Il ne connaîtrait jamais les exigences du public.

Briollet ne se réveilla qu'en plein Paris.

Il sourit en voyant la consternation peinte sur le visage de son apprenti.

— Ne vous tourmentez donc pas, lui dit-il, j'ai tout votre article rédigé dans ma tête. Je vais vous le dicter chez moi. J'habite rue André-Gill, 4, près la rue des Martyrs. C'est là que nous congédions notre ver rongeur.

Marcel remercia son sauveur par un serrement de main.

Sur l'ordre de Briollet, le cocher les arrêta rue André-Gill.

Il fut payé largement par le reporter du *Journal et la Nuit*, et rentra chez lui enchanté d'avoir vu... la porte de la maison du crime.

Briollet fit monter chez lui le poète, à qui il dicta, sans une hésitation, un article documenté sur le DOUBLE ASSASSINAT DE SAINT-DENIS, avec des sous-titres alléchants.

Cela se terminait ainsi :

DERNIÈRE HEURE. — Nous pouvons affirmer qu'aucune arrestation n'a été opérée mais qu'une circonstance des plus extraordinaires et qui tient du roman-feuilleton a mis la justice sur la trace de l'assassin.

A demain, de nouveaux détails.

Le tout était contenu en deux cent cinquante lignes, d'un intérêt soutenu, d'une précision merveilleuse de détails relevés sur le vif.

Naturellement, le commissaire de police y était représenté comme le plus habile magistrat du département de la Seine.

Tout autre que Marcel eût été pleinement satisfait ; mais sa probité, sa droiture se révoltaient contre la nécessité de s'approprier un article dont il n'était pas l'auteur, et qu'il se sentait incapable de rédiger.

Loyalement, il fit part de ses scrupules à Briollet.

Ce dernier ne put s'empêcher de rire.

— Par exemple ! s'écria-t-il, mais dans quelques semaines, si vous voulez bien suivre mes conseils, vous écrierez ces machines-là tout aussi facilement que votre serviteur. En attendant, comptez sur moi à l'occasion.

— Vous êtes vraiment bon, et je suis heureux d'être entré en relations avec vous.

— Moi aussi, mon jeune ami ; car les braves gens sont si rares ! On se reverra, n'est-ce pas ? Vous me trouverez tous les jours, de quatre heures à six, au café du Barreau, boulevard du Palais, à gauche du Palais de Justice ; c'est le rendez-vous des reporters, la petite Bourse des chiens crevés.

Et comme Marcel ne paraissait pas comprendre cette expression réaliste :

— En termes de reportage, expliqua Briollet, on appelle *chiens crevés* tout ce qui a trait aux faits divers.

— Oh ! fit le poète en rougissant.

Ainsi donc, la fatalité l'avait fait entrer dans l'arène littéraire par la porte des chiens crevés !

Briollet, à qui rien n'échappait, devina sa pensée.

— N'attachez donc pas d'importance aux mots, lui recommanda-t-il. Chaque profession a son jargon particulier, son argot. Les *chiens crevés* ne sont pas à dédaigner. Comme je vous l'ai déjà dit, presque tous les romanciers devenus populaires ont débuté par le reportage ; j'ajouterai que nombre de nos étincelants chroniqueurs ont fait de même. Il n'appartient qu'aux hommes de génie d'entrer dans la célébrité par la grande porte. Des anciens reporters ? mais

on en retrouve partout, dans l'administration, la magistrature et jusque dans la diplomatie. Tel ambitieux malin acceptera la plus petite rubrique au journal afin de se faire des relations. Pourvu qu'il ait de la tenue, du toupet et qu'il sache bien parler même de ce qu'il ne connaît pas, il se faufille peu à peu jusque dans les hautes sphères gouvernementales, et un beau jour, se fait bombarder sous-préfet. Notre homme greffe un beau mariage sur cette situation inespérée, et le voilà parti... pour la considération ou la fortune. Il est sauvé, à moins qu'un jour il ne se noie, comme tant d'autres de son espèce, dans un pot-de-vin.

Ce sombre tableau des appétits humains n'était pas fait pour égayer Marcel, après son voyage à Saint-Denis.

— Nous recauserons de tout cela à tête reposée, dit Briollet. Filez à votre journal, et surtout n'y parlez pas de moi. Apprenez, mon cher ami, qu'on ne croit pas à la capacité des modestes. Si on vous fait des compliments sur mon article, acceptez-les sans vergogne. Dans la vie de Paris et d'ailleurs, il faut se défendre.

Les deux amis se séparèrent en échangeant une cordiale étreinte.

Marcel courut à son journal.

Le secrétaire de la rédaction le reçut assez mal.

— Vous êtes en retard d'une demi-heure, lui dit-il.

— C'est que...

— Ça ne me regarde pas, faut arriver à l'heure. Voyons cette histoire de Saint-Denis ?

Marcel lui remit d'une main tremblante l'improvisation de Briollet.

Il n'osait regarder le lecteur ; il ne sentait que trop vivement la fausseté de sa situation.

Et son embarras fut à son comble lorsque le secrétaire lui dit d'un ton aimable, empreint d'une bienveillance suprême :

— C'est parfait, voilà un début qui promet. A votre âge et sans aucune préparation, rédiger de main de maître un beau crime comme celui-là ! Monsieur Toucourt, vous avez la vocation ; c'est moi qui vous le dis.

La physionomie de Marcel exprimait une confusion que, fort heureusement, le secrétaire attribua à un excès de modestie.

— Vous devez être éreinté, lui dit-il. Je vous rends votre liberté. A demain. J'aurai soin d'appeler l'attention du directeur sur votre article.

Marcel remercia vaguement et se retira, en proie à une tristesse noire, à une répugnance insurmontable pour le singulier métier où les caprices de la misère l'avaient fait échouer.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il sonna à la porte de son domicile, rue de Chevreuse.

Sa concierge, furieuse d'être ainsi arrachée, tous les matins, à son dernier sommeil, par un locataire des mansardes, le laissa carillonner un bon quart d'heure.

Au moment où elle se décidait enfin à tirer le cordon, un individu, survenu derrière le poète, profita le premier de ce que la porte s'ouvrait et s'élança, sans un mot d'excuse, dans le couloir.

Marcel l'entendit monter quatre à quatre l'escalier.

Il avait reconnu Jacques Brémont.

— L'animal, se dit-il, ne m'a pas seulement fait l'honneur de me souhaiter le bonsoir. D'où vient-il, à pareille heure ? Assurément, ce n'est pas de Saint-Denis. Drôle de corps !

Il regagna tranquillement son modeste réduit et, brisé par la fatigue, il s'endormit profondément. Quand il se réveilla, midi sonnait à une horloge lointaine.

Par la fenêtre-tabatière, le soleil lui envoyait ses rayons en plein visage, comme pour l'inviter à jouir de la vie, à ne pas faire du jour la nuit, à réagir contre les cruelles obligations de son métier d'informateur nocturne.

Il se leva en grognant un peu, car il se sentait encore moulu.

Il s'habilla et sortit pour aller déjeuner dans un petit restaurant où il avait l'agrément de rencontrer de jeunes peintres ou sculpteurs, pour la plupart élèves de l'École des Beaux-Arts.

A son entrée dans cet établissement, il fut salué par des acclamations unanimes.

Toute cette jeunesse avait acheté le journal *Le Jour et la Nuit*, et le brandissait en criant :

— Vive Marcel Toucourt !

Sur la muraille, trois rapins émérites avaient reproduit au charbon le double assassinat de Saint-Denis, d'après les descriptions faites de visu par le débutant reporter.

Et le pauvre poète, qui se croyait délivré de ce cauchemar, retrouvait devant lui, comme apéritif, avant de se mettre à table, les cadavres des époux Lamprois !

— Ah ! messieurs, dit-il indigné, si vous les aviez vus, ces pauvres gens, vous n'auriez pas le cœur de me faire cette mauvaise fumisterie.

Il avait l'air si navré qu'on en resta là.

Le plus raisonnable de la bande voulut même effacer avec sa serviette l'atroce ébauche ; mais le patron de l'établissement s'y opposa.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

Un étudiant en droit qui se trouvait là donna raison à l'industriel.

— Ce tableau, dit-il, appartient au mur et le mur appartient au propriétaire. Ce tableau n'étant pas décrochable est un bien-meuble et conséquemment propriété exclusive du propriétaire.

Des applaudissements frénétiques accueillirent cette démonstration.

Marcel n'eut plus d'autre ressource que de tourner le dos aux époux Lamprois.

Il déjeuna sans appétit, assommé par les questions, tantôt sérieuses, tantôt ironiques, qu'on lui adressait de toutes parts.

Il eut de plus à subir les éloges d'un journaliste du quartier Latin, principal rédacteur de la revue des *Buveurs d'eau*.

Bref, l'article de Briollet lui retombait sur la tête, du poids de ses deux cent cinquante lignes si bien documentées.

Et on lui demandait des détails complémentaires, on l'obligeait à détailler ces horreurs, on l'incitait à commettre des indiscretions au sujet de la fameuse circonstance qui "tenait du roman-feuilleton et mettait la justice sur la trace du coupable".

Avec les jeunes gens, il n'est pas permis de se fâcher, sous peine de passer pour un retardataire, un esprit médiocre, incapable de comprendre la plaisanterie.

Marcel prit le parti de sourire.

Il se retrancha derrière le secret professionnel et, fidèle à la parole donnée, il ne souffla mot de l'incident Samson.

Et pour se débarrasser de ces importuns, il avala d'un trait son café et sortit en prétextant que le service l'obligeait à retourner au journal.

Il ne retrouva un peu de calme qu'au jardin du Luxembourg, sa promenade favorite.

Mais rien ne chantait plus dans sa tête.

Il se contentait de respirer en liberté un air pur, à l'abri momentanément des "chiens crevés".

Bientôt, d'amères réflexions s'imposèrent à son esprit.

— Le poète, se disait-il, ne peut pas vivre de ses œuvres. Il doit donc accepter, comme un bienfait de la Providence, toute occupation qui lui permet de gagner son pain quotidien.

Fortifié par ce raisonnement, il se jurait de mettre toute son activité et toute son intelligence au service du *Journal et la Nuit*.

— Pourtant, pensait-il encore, si une telle activité est incompatible avec la poésie, que deviendra le poète ? Il souffrira dans son cœur, dans sa chair, dans tout ce qui le fait vibrer. Il s'éteindra peu à peu sous la douche glacée des vulgarités. Encore si j'étais de ces poètes qui voient de la poésie jusque dans les bas-fonds de la société ; mais moi, je ne la vois que dans l'idéal.

Et il arriva à cette conclusion que, pour gagner sa vie il fallait parfois en mourir.

Puis il se reprocha son orgueil ; était-il en droit de se croire du talent, lui qui n'avait encore rien publié ? Et puisque la loterie de l'existence ne lui avait pas fait gagner le plus petit lot, pourquoi ne se résignerait-il pas, comme tant d'autres, à peiner sur cette terre ? ...

Ces rêves mélancoliques l'empêchaient d'admirer les fleurs, de jouir de l'admirable perspective du jardin, de suivre les ébats des oiselets et les jeux de petits enfants.

Trois heures sonnèrent à l'horloge du Palais du Luxembourg.

— Le mieux que j'aie à faire, se dit Marcel, c'est d'aller remercier Briollet, au café du *Barreau*, et de lui demander de nouveaux conseils.

Une demi-heure après, il était installé à la terrasse de ce café, fréquenté par les robins de justice et de chicane, les plaideurs, leurs hommes d'affaires et leurs témoins, et aussi de quatre heures à sept heures par la vaillante troupe des reporters.

C'était la première fois qu'il venait là. Aux relations qu'on peut se faire au café, il préférerait ses chers amis et modèles, êtres inanimés et pourtant bien vivants qu'on trouve à souhait, sous forme de bouquins, dans les bibliothèques publiques.

Cependant, il commençait à apprécier les théories de Briollet sur l'obligation de pratiquer les humains pour, les connaître.

Et cette idée allumait en lui un désir d'activité qui l'empêchait de s'abandonner à ses rêveries habituelles.

Les tables voisines de la sienne ne tardèrent pas à se garnir de journalistes, jeunes pour la plupart, et dont la physionomie respirait l'intelligence et l'énergie.

Il n'y avait pas à se tromper sur leur profession ; car tous s'entretenaient des choses du métier, à haute voix ou à l'oreille, suivant les cas.

Des dialogues dans le genre de celui-ci s'échangeaient entre eux : "Avez-vous été à la Sûreté ? — J'en reviens, le chef doit être en route pour le crime de Saint-Denis. Il n'y a encore rien pour la presse, si ce n'est une note sur l'arrestation d'un pickpocket surpris à la garre du Nord par deux agents de service de la voie publique ; la voulez-vous ? — Donnez, c'est toujours ça. — Quelqu'un a-t-il été au Cabinet ? (Bureau de communication à la presse, à la Préfecture

de police.) — Oui, moi : j'ai un enfant écrasé par un omnibus. — Gardez-le. — J'ai aussi une incendie de 12 500 francs. — Gardez les 12 500 francs. — J'ai un petit meurtre à Poteaux. — Y a-t-il mort ? — Tué sur le coup. — Alors, donnez."

Et tous les carnets de sortir de poches, tous les crayons de courir sous la dictée du reporter qui avait récolté au Cabinet du Préfet de police un petit meurtre à Poteaux.

L'opération était à peine terminée qu'un nouveau collègue survint, tenant en main une note qu'il fit passer sous tous les yeux.

Celui-là arrivait du bureau d'un commissaire aux délégations judiciaires.

Il en rapportait des détails sur une saisie opérée chez un banquier parti à l'étranger sans tambour ni trompette.

Mais tous ces faits nouveaux n'étaient pour eux que des brouilles.

Il attendaient avec anxiété l'heure d'être reçus par par le juge Malvaisin, chargé de l'instruction du double assassinat de Saint-Denis.

— C'est égal, fit l'un, le *Journal et la Nuit* était épatant ce matin.

— Très chic, dit un autre. Mais quel est ce reporter qui signe ; Marcel Toucourt ?

— Inconnu au bataillon. Il a fait là un riche début ; mais c'est égal, si ses trois lignes de la dernière heure ne sont qu'une blague, il pourra se vanter de m'avoir fait courir. Le commissaire prétend qu'il ne sait rien.

Parmi ces reporters se trouvait une femme, une brave femme, Mme Y., attachée principalement à l'*Intransigeant*. Elle étonna Marcel par sa vivacité.

Disons en passant que Mme Y. est la veuve d'un reporter, et que, pour élever sa famille, elle n'a pas hésité à succéder à son mari dans une carrière où tant d'hommes robustes ont succombé à la fatigue.

— Où diable est Briollet ? demanda soudain un des plus jeunes reporters.

— Il marche sur le crime, parbleu ! Il a toujours des tuyaux, lui, et qu'and on a rien à lui donner en échange, il les garde pour lui tout seul.

— Taisez-vous donc ! c'est le meilleur garçon du monde. Seulement, il n'aime pas à être refait par les flammarde qui passent leur temps à jouer aux cartes en attendant les nouvelles que les autres ont pris la peine d'aller chercher.

— C'est vrai. Chut ! le voici.

Le fin reporter s'avancait d'un pas tranquille.

Il alla droit à Marcel, qu'il avait aperçu de très loin.

— Bonjour, mon cher Toucourt.

Les dix amis de la veille se serrèrent la main, au grand étonnement des collègues, qui regardèrent avec curiosité le jeune informateur du *Journal et la Nuit*.

Briollet se hâta de présenter ce dernier.

— Je vous le recommande, dit-il, comme s'il était mon frère. Il a tout à apprendre ; mais il n'a pas la tête dure. C'est, de plus, un poète de talent.

— Alors pourquoi n'a-t-il pas fait son premier article en vers ? demanda le loustic de la société.

— Parce que les vers ne rimeront à rien dans les chiens-crevés ! répliqua Briollet. C'est pas tout ça, mes enfants, j'arrive de Saint-Denis et je puis vous affirmer qu'il n'y a pas d'arrestation. Que ceux qui ne me croient pas prennent le train, ils en seront pour leurs frais.

— Et que dit Malvaisin ?

— Le juge n'en sait pas plus que moi.

Briollet ne s'était pas assis. D'un clignement rapide de l'œil gauche, pendant que l'œil droit restait immobile, il fit comprendre à Marcel qu'il avait à lui parler.

Le poète paya sa consommation et suivit son mentor.

— Où allez-vous ? leur demanda le jeune collègue qui se méfiait de Briollet.

— Nous allons voir pêcher à la ligne, répondit ce dernier.

Il prit Marcel par le bras et le conduisit, quai d'Horloge, à la porte donnant sur la cour du Dépôt de la Préfecture de police.

— Vous avez bien fait de venir au *Barreau*, lui dit-il. Dans toute profession, quelles que soient les rivalités, on est toujours obligé de se serrer les coudes. Rappelez-vous ceci : il ne faut jamais compter sur soi-même ; le plus matin, le plus débrouillard d'entre nous peut avoir besoin des autres.

Marcel approuva. Partisan de la solidarité, il était heureux d'en entendre proclamer le principe par un routier du reportage.

Cela le reconciliait un peu avec le métier.

— Avez-vous lu les journaux ? lui demanda Marcel, tous les journaux du matin ?

— Moi, pas un seul ! pas même le mien.

Briollet demeurait stupéfait.

— Comment vous n'êtes pas curieux de savoir ce que les confrères ont dit sur le crime de Saint-Denis ?

—Mais non....

—Malheureux ! c'est la première occupation du reporter, à son lever. Moi, je ne déjeune qu'après m'être assuré que mon journal en en sait autant que les autres, et si découvre chez ces cherniers une nouvelle importante qui m'ait manqué, du coup j'en perds l'appétit. Dame ! c'est que la situation en dépend parfois.

Marcel s'inclina en soupirant.

—A l'avenir, dit-il sur le ton d'un écolier fautif mais repentant, je consulterai les journaux tous les matins.

—Et tous les soirs aussi.

—Ah ! le soir aussi ?....

—Dame puisque vous êtes reporter de nuit. Tenez ! supposez que, ce soir, votre secrétaire vous charge de marcher à nouveau sur le crime de Saint-Denis, eh bien, comment vous y prendrez-vous si vous ne savez pas tout ce que la presse a dit.

—C'est pourtant vrai. Merci mille fois de vos bons conseils.

Briollet regardait à droite, à gauche, comme s'il attendait quelqu'un.

—Ah ! fit-il tout joyeux, voilà Pot à tabac. Il est fidèle au rendez-vous.

—Vous l'avez donc revu ?

—Ce matin, à Saint-Denis.

Et adressant, de loin, un signe d'intelligence à l'agent, il entraîna Marcel dans un débit du quai de l'Horloge.

Un instant après, Pot à tabac s'installait à côté d'eux.

—Qu'est-ce que vous prenez ? lui demanda Briollet.

—Du vin, jamais que du vin, du nature si y a mèche. Surtout, n'oubliez pas mes deux fauteuils pour *Mignon*.

Briollet tira de sa poche le billet de faveur tant désiré par ce singulier amateur de la musique d'Ambroise Thomas.

—Les voilà, vos fauteuils, lui dit-il.

—Pour ce soir ?

—Mais non, mon vieux, je pensais bien que vous ne seriez pas libre ce soir, ni demain, ni après-demain. Le coupon est valable jusqu'à la fin de la semaine.

—Chouette ! vous pensez à tout. C'est pas tout ça, monsieur Briollet, parlons peu, mais parlons bien. Vous n'êtes pas venu ici avec M. Toucourt pour enfler des verres de vin. L'affaire Lamprois est en bonne voie : j'ai dégoté, ce matin, le nom du polichinelle à Samson, le nom, pas davantage ; car le dit polichinelle a disparu de la circulation, ainsi que son ami César *La Flemme*. Donc, il y a du bon, à preuve que je vais monter voir au *Bureau des Pieds* si le type a été déjà mesuré et si sa photographie ressemble à la tête découpée par Samson et dont il nous a remis un double.

Le Bureau des pieds ?... Marcel demanda l'explication de cet assemblage de mots.

—Il s'agit, lui répondit Briollet, du bureau dirigé par M. Alphonse Bartillon, inventeur d'un système infaillible pour retrouver les récidivistes qui se cachent sous un faux nom.

Et vidant le fond de la bouteille dans le verre de Pot à tabac, le reporter l'invita amicalement à filer à son service.

—Nous vous rejoindrons là-haut, dit-il. Bien entendu, nous n'aurons pas l'air de vous connaître.

L'agent parti, Briollet paya et emmena Marcel dans la cour du Dépôt. Là, il se fit reconnaître par le concierge du bâtiment où aboutit l'interminable escalier tournant qui conduit au bureau du service anthropométrique.

Les deux amis furent autorisés à grimper là-haut.

Briollet n'exagérait rien en affirmant qu'il avait des amis partout : les agents du service le reçurent comme une vieille connaissance. On le savait curieux, mais discret ; on était certain qu'il ne ferait jamais, par des révélations prématurées, révoquer un fonctionnaire.

—Je vous amène, dit Briollet, un jeune collègue qui n'a pas encore vu le bureau d'anthropométrie.

—Entrez, messieurs.

La salle, haute et vaste, contenait une vingtaine de détenus gardés par des agents.

Ces misérables, dont les trois quarts appartenaient à la classe des vagabonds qui se font râfler, la nuit, sous les ponts, aux Halles ou dans les gares, étaient couverts de haillons.

Leurs traits, ravagés par les privations, inspiraient la pitié.

A les voir si abatus, si résignés, épaves humaines vouées à rouler de la prison à la rue et de la rue à la prison, on désespérait de leur relèvement moral.

Ils étaient placés en file et chacun d'eux subissait tour à tour la mensuration, qui consiste à relever, au moyen d'instruments de précision, la taille de l'inculpé, la longueur et la largeur de la tête, la longueur du doigt médium, celle du pied, la hauteur de l'entre-jambes et enfin la couleur des yeux.

Il leur fallait mettre à nu un pied malpropre et déformé par des chaussures en détresse.

C'est pourquoi les piliers du Dépôt et, en général, tous les malfaiteurs appellent ce lieu sinistre le *Bureau des pieds*.

L'affreux spectacle de cette torture d'un nouveau genre donna le frisson à Marcel.

Cette exclamation d'un vétérinaire du vagabondage lui tira les larmes des yeux :

—Pas la peine de retirer mes *ripations*, ils ont besoin de repos.

Derrière ce pauvre vieux qui semblait avoir fondu sous la pluie, à l'auberge de la Belle-Étoile, venait un enfant d'une dizaine d'années tout au plus.

Il portait déjà sur son visage démesurément allongé les signes de tous les abandonnements.

—Ce n'est pas la première fois que tu viens ici, lui dit l'inspecteur en le regardant bien en face.

—Oh ! si, monsieur, parole !

—Tu mens !

On le mensura.

Cinq minutes après, on lui mit sous les yeux sa photographie derrière laquelle se trouvait inscrite son identité.

—Ça y est, fit-il en pleurant. Eh bien, oui, j'ai déjà volé à l'étalage. J'avais faim et papa ne me donne plus à manger depuis que maman est morte. Cette fois, je ne mens pas, parole !

Comme cet enfant défilait devant Marcel pour gagner l'escalier du Dépôt, le poète lui glissa dans les doigts un pièce de vingt sous.

Soudain, la voix enrouée de Pot à tabac éclata dans le brouhaha de la salle.

Marcel se retourna.

Il aperçut l'agent qui, installé devant un des innombrables cartons verts rangés au long des murs, dans des casiers, s'écriait en brandissant une photographie :

—Je tiens mon polichinelle !

Briollet le félicita du regard.

—Vous avez vu le bureau des pieds, dit-il à Marcel ; demain, je vous ferai visiter la Morgue. Descendons.

Ils passèrent devant la file des misérables, dont quelques-uns, vrais types de malfaiteurs endurcis, leur décochaient des regards haineux.

Marcel descendit précipitamment l'escalier.

Il avait hâte de quitter ce lieu sinistre.

Il ne respira à l'aise qu'en arrivant sur le quai.

—Bon Dieu ! s'écria-t-il, que tout cela est triste.

—Vous vous y ferez, assura Briollet. Moi, rien ne m'émeut plus, si ce n'est la bêtise d'un méchant. Vous vous y ferez, mon ami....

—Jamais ! s'écria le poète dans un élan de franchise.

Marcel le fit rentrer dans le débit où Pot à tabac était venu les rejoindre.

Un instant après, ce dernier, accourant tout essoufflé, s'essuyait entre les deux jeunes gens.

La satisfaction se traduisait sur son visage épais par une teinte écarlate.

—Y a du bon ! répétait-il, y a du bon !

Briollet fit servir une bouteille de beaujolais.

On trinqua.

Puis, l'agent, se protégeant des curieux au moyen d'un journal déployé, montra aux deux reporters la photographie de l'ami de César *la Flemme*.

—C'est lui, dit-il tout bas, c'est le bonhomme à Samson. Comparez : y a pas d'erreur.

Et il plaça à côté du portrait la silhouette découpée par le policier amateur.

—C'est exact, reconnut Briollet ; mais ça ne prouve pas, mon vieux, que c'est le polichinelle qui a fait le coup !

—Qui vous dit le contraire, répliqua l'agent. Seulement, s'il n'a pas fait le coup, il en était capable.

Et, retournant la photographie, il découvrit l'identité du malfaiteur.

La note de police était ainsi conçue : *Achille Lecarnier, âgé de vingt-sept ans, vol avec escalade et effraction à main armée.*

Suivaient les chiffres de la mensuration, et la liste des quatorze condamnations déjà encourues par le malfaiteur.

—Connu ! fit Briollet, c'est le type qui s'est évadé, il y a trois mois, du Palais de Justice en s'envolant d'une lucarne des lieux d'aisance où une colique imaginée à propos l'avait fait s'enfermer au verrou.

—Même que le municipal, chargé de le conduire au Parquet, montait la faction devant la porte.

—Parfaitement.

—Ah ! Pot à tabac, vous avez une rude mémoire, monsieur Briollet. Surtout, pas un mot de tout ça dans votre canard.

—Va sans dire ! Seulement, j'espère bien vous retrouver cette nuit aux Halles, où vous irez certainement à la recherche du polichinelle.

—Entendu, monsieur Briollet. Vous me verrez au Petit Caveau, vers deux heures du matin.

—Nous y serons.

Et Briollet cligna de l'œil gauche à Marcel, à qui l'idée de filer

ce brave Pot à tabac dans l'exercice de ses fonctions ne souriait pas le moins du monde.

— Sur ce, fit ce dernier, au revoir, mes enfants. Je rentre à Saint-Denis. Mon commissaire et moi, nous conservons la petite pour nous. Le chef peut se fouiller !

Ces rivalités de police remplissaient d'étonnement le poète.

— Vous en verrez bien d'autres, lui lit le reporter : c'est à qui, dans ce monde-là, se disputera la gloire d'arrêter un assassin. Moi, j'entends tout et je ne m'étonne de rien. L'important est que je sois aux premières loges quand la poire est mûre. Ah ! il en faut, de la diplomatie !

L'infortuné Marcel ne se reconnaissait aucune de ces qualités de souplesse et de tact. D'un rêveur, on ne fera jamais un homme habile à se débrouiller dans le monde.

— Où allez-vous maintenant ? demanda-t-il.

Il brûlait d'envie de s'émanciper avant l'heure réglementaire de sa présence au *Jour et la Nuit*.

— Oh ! nous n'avons pas fini notre enquête, répondit Briollet. C'est surtout pour vous que je travaille. Je tiens à cimenter votre réputation de parfait reporter.

— Mais comment la soutiendrai-je, cette réputation ?

— Vous vivrez dessus. Combien d'auteurs en renom subsistent sur un premier succès ! Et tout en vivant, vous apprendrez le métier qui, bientôt, n'aura plus de secrets pour vous. Bref, l'affaire Lamprois ne nous apportera du nouveau que cette nuit ; il est donc indispensable que votre journal en soit informé.

— Mais, fit observer Marcel, le secrétaire de la rédaction ne m'enverra peut-être pas à Saint-Denis.

— Prenez-en l'initiative. En des cas semblables, il est politique de montrer du zèle.

Marcel aurait dû se féliciter d'avoir pour entraîneur un guide aussi expérimenté que Briollet.

Il lui témoigna sa reconnaissance ; mais l'enthousiasme lui faisait défaut.

Passer les nuits dans les bouges avec l'espérance d'y rencontrer un inspecteur de police complaisant, sacrifier sa jeunesse à ce dévotant qu'on appelle le public des chiens crevés, tant d'efforts dépensés sans espoir de sortir du médiocre lui semblaient indignes d'un poète.

Malgré toute sa finesse, Briollet ne pouvait soupçonner la tempête qui se déchaînait sous ce crâne de débutant journaliste.

Il éprouvait pour Marcel une sympathie justifiée par la franchise avec laquelle ce dernier l'avait abordé.

Il sentait en lui une intelligence supérieure et il ambitionnait de le tirer d'affaire, de l'initier à son métier qui lui laisserait, en somme, assez de loisir pour travailler selon ses goûts et attendre le succès réservé aux patients, aux laborieux.

— Mon cher Toucourt, lui dit-il, nous allons de ce pas chez le juge Malvaisin, chargé de l'instruction du double assassinat de Saint-Denis.

— Chez lui ? fit naïvement Marcel.

— Mais non, à son bureau. Du reste, il nous recevra très mal.

— Alors ?

— Vous avez déjà peur. Apprenez, mon cher Toucourt, que la première qualité du reporter, c'est un toupet à tout casser. S'il le fallait, moi, j'irai interviewer le Président de la République à l'Élysée. Mais revenons à Malvaisin ; c'est un vieux magistrat qui croit que c'est arrivé. Il détatsé la presse et la redoute en même temps, depuis que je l'ai cuisiné pour une erreur judiciaire qu'il a commise, il y a cinq ans. Donc, il nous recevra ; mais il ne nous dira rien.

Et nous irons quand même ?

— Si c'est nécessaire ; on ne perd jamais son temps chez dame Justice. J'espère vous en fournir la preuve.

Briollet conduisit Marcel au Palais, dont il connaissait les moindres détours.

Ils arrivèrent devant la porte de Malvaisin, dans un long couloir sur lequel donnent les cabinets des juges d'instruction.

À côté de chacune de ces portes se trouve, rangée contre la muraille, une longue banquettes, sur laquelle prennent place les témoins convoqués.

Le couloir est gardé par des municipaux qui empêchent le public d'y stationner.

L'accès est libre aux allants et venants.

— Surtout, avait recommandé Briollet à son compagnon, pas d'hésitation dans la démarche ; ayez l'air de vous trouver là comme chez vous.

Un gros homme, tout essoufflé et suant, reprenait haleine sur la banquettes, près de la porte du juge Malvaisin.

Briollet s'assit à côté de lui et, clignant de l'œil gauche à Marcel, l'invita à en faire autant.

Le poète, déjà embarrassé par les coups d'œil inquisiteurs du municipal, obéit en soupirant.

— Pourquoi suis-je là ? se disait-il ; ce n'est certainement pas ma place ! Quel drôle de métier !

Il marchait d'étonnement en étonnement et il n'était pas au bout de son étape.

Et voilà que Briollet, avec un toupet d'enfer, adresse cet question au gros homme essoufflé :

— Vous avez été convoqué pour l'affaire Lamprois ?

— Oui, monsieur, répond le témoin sans défiance. Et vous ?

— Je suis également là pour cette épouvantable affaire.

En somme, Briollet ne mentait pas : il jouait sur les mots, dans le but de laisser croire au témoin qu'il était également convoqué.

— Y a-t-il longtemps que vous attendez ? demanda-t-il encore.

— Dix bonnes minutes.

— Vous êtes de Saint-Denis ?

— Oui, monsieur. Je suis boulanger, ma boutique est située en face celle des Lamprois.

— Pauvres gens !

— Pas si pauvres qu'on l'aurait cru ; paraît qu'on a trouvé vingt mille francs de titres dans leur paillassé.

Marcel se prit à rire ; mais son maître le rappela au sérieux en lui donnant un coup de genou.

— Alors, vous savez quelque chose ? demanda Briollet au boulanger.

— Oui, mais ça n'est pas lourd. Je l'ai dit au commissaire qui l'a répété au juge, pour mon malheur. On m'a convoqué ; ça ma fait perdre une journée.

Et prenant un ton confidentiel :

— Figurez-vous, messieurs, dit le boulanger, que l'après-midi qui a précédé le crime, j'avais eu le plaisir d'obliger le père Lamprois en lui donnant, contre un billet de banque, une pièce de cent francs, qu'il avait vue chez moi et qui lui tirait l'œil. Cette pièce a disparu, avec tout l'argent du tiroir-caisse et du secrétaire de la chambre à coucher. C'est une pièce à l'effigie de Louis-Philippe, au millième de 1834.

À ce moment, Briollet entendit marcher à l'intérieur du cabinet de Malvaisin.

Il était temps de déguerpir.

— Et vous ? lui demanda le boulanger.

— Oh ! moi, ce n'est pas non plus pour mon plaisir que je suis là, répondit le reporter.

Et consultant précipitamment sa montre :

— Diable ! je m'aperçois que j'ai oublié une pièce à la maison. Au revoir monsieur.

Il salua et, se levant, entraîna Marcel à l'autre bout du couloir.

Il sortirent du Palais.

— Vous m'avez vu à l'œuvre, dit Briollet au poète ; voilà une des mille et une manières de tirer les vers du nez aux témoins.

Marcel ne manifesta aucune admiration pour ce tour de reportage si bien exécuté.

Non, il ne se voyait pas jouant le même rôle, avec un tel aplomb.

— Sacré Pot à Tabac ! s'écria Briollet, il s'est bien gardé de me révéler le témoignage du boulanger. Tant mieux ! comme cela, rien ne m'empêche de le publier demain dans l'*Informé*.

— Vous ne ferez pas cela ! fit Marcel.

— Pourquoi donc ?

— Parce que si l'assassin le lit dans le journal, il se débarrassera de la pièce à conviction.

— Ça ne me regarde pas ! fit le reporter. Moi, je ne connais qu'une chose : mon public qui attend les nouvelles, mon public qui les achète les nouvelles, et par conséquent me fait vivre.

Ainsi donc, Marcel retrouvait jusque dans la bouche de ce brave garçon, l'affreuse théorie de Jacques Brémond au sujet de la " lutte pour la vie " !

Ils retournèrent au café du Barreau.

Quelques confrères s'y trouvaient encore.

Interrogé par eux, Briollet leur répondit sans sourciller :

— Allez voir Malvaisin. S'il vous en dégoise autant qu'à moi, votre article sera fini avant d'être commencé.

Il s'assura qu'il n'y avait rien de nouveau sur la planche et, rendant sa liberté à Marcel :

— J'irai, lui dit-il tout bas, vous prendre cette nuit à votre journal. Descendez à une heure, je serai devant la porte.

— Merci de tout cœur.

Le poète remonta au quartier Latin par le boulevard Saint-Michel. Il éprouvait un allègement inouï à se retrouver seul, à l'abri des " chiens crevés ".

— Non, mille fois non, pensait-il, je ne resterai pas plus d'un mois au service du *Jour et la Nuit*. Je ferai n'importe quel métier, excepté celui-là ! Ce n'est pas que je le méprise ; mais il ne sera jamais dans mes goûts.

Il se garda bien d'aller dîner à son restaurant d'artistes, où on n'aurait pas manqué de lui poser de nouvelles questions, de le torturer de plus belle avec cette histoire de crime.

Après un repas sommaire à la première gargote qu'il trouva sur son chemin, il se rendit, comme d'habitude à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et s'y ensevelit dans la lecture d'un de ses poètes favoris.

Par une sage précaution, il s'était installé à une table voisine de l'horloge.

A dix heures précises, il regagnait son poste de reporter au *Jour et la Nuit*.

—Le père Thalamy l'attendait pour le féliciter.

—Monsieur Toucourt, lui dit le brave homme, j'ai le plaisir de vous apprendre que le directeur a trouvé votre article admirable. Je n'écoute pas aux portes ; mais je puis vous certifier que vous aurez de l'augmentation dès le mois prochain.

—Ah ! fit Marcel tout confus ; mais vous savez bien que je ne l'aurai pas méritée.

—Profitez-en quand même. Amassez-vous le plus tôt possible un petit magot, car vous ne ferez pas long feu ici.

Et l'ancien restaurateur déçavé par sa clientèle lui déclara avec une assurance comique.

—Le journalisme a du bon et je suis loin de nier qu'il ne renferme dans son sein des talents estimables ; mais le poète, le vrai poète, a mieux à faire que d'improviser au jour le jour des articles auxquels il n'a pas le temps de donner la forme. Or, sans la forme, point d'art.

Tout en se rendant compte que ce langage était celui d'un pauvre fou bon enfant, Marcel ne l'écoutait pas moins avec délices.

Cela répondait si bien à ses convictions, à sa croyance en lui-même !

—Vous vous exagérez mes capacités, dit-il à l'excellent homme. Avant tout, il faut gagner sa vie, n'être à charge à personne. Et puisque j'ai trouvé du travail ici, il y aurait lâcheté de ma part à ne pas apprendre ce dur métier de reporter.

—Lâcheté ! répliqua Thalamy ; mais dans une société bien organisée, le poète, le vrai poète, s'entend ! devrait avoir son pain tout cuit, à charge pour lui de chanter et d'enchanter quand le cœur lui en dit.

—Mais nous ne sommes pas dans une société bien organisée et il n'est nullement prouvé que je sois un vrai poète.

Quand le père Thalamy s'emballait pour la cause de l'art, il n'était jamais à court d'arguments.

—A votre place, s'écria-t-il, j'aimerais mieux finir à l'hôpital, comme Gilbert, que de faire un métier indigne de moi.

L'idée de s'éteindre obscurément aux frais de l'Assistance publique avec l'espoir de devenir célèbre après sa mort ne souriait guère à Marcel qui aimait la vie, avait le culte de la nature, des belles choses et des grands hommes.

—Merci du conseil, dit-il en souriant, mais je demande à réfléchir.

Un coup de sonnette mit fin à cet entretien.

C'était le secrétaire de la rédaction qui faisait mander Marcel Toucourt à son bureau.

—J'ai signalé votre article au directeur, lui dit-il. Il l'a lu avec le plus vif intérêt. Soutenez-vous ferme et vous aurez de l'augmentation dès le mois prochain. Quant à ce soir, vous pouvez vous reposer en attendant les événements. Je ne vois pas le plus petit chien crevé à l'horizon. Les journaux ne donnent rien de nouveau sur le crime de Saint-Denis. Restons au port d'armes.

—Les journaux, répliqua Marcel avec un aplomb qui aurait excité l'admiration de Briollet, sont mal informés. Nous sommes sur la piste de l'assassin.

Le secrétaire le regarda avec admiration.

—Nous sommes répéta-t-il, modérez votre ardeur, monsieur Toucourt. Si ardent que vous soyez au métier, il ne faudrait pourtant pas dépasser les bornes du journalisme. Vous êtes un informateur et non un policier.

Pour s'être mal exprimé, Marcel s'était attiré la plus humiliante des observations.

Comme il ne pouvait s'expliquer sans révéler l'appui que lui prêtait Briollet, il se contenta de répondre.

—Je n'en ai jamais douté, monsieur. J'ai appris au service de la Sûreté qu'on avait des chances d'arrêter l'assassin, cette nuit, dans un restaurant des Halles ; ne serait-il pas nécessaire que je continue mon enquête.

—C'est juste et je ne puis que vous féliciter de votre initiative. A quelle partirez-vous ?

—Pas avant une heure.

—Parfait. D'ici là, nous serons fixés sur les événements de la soirée.

Marcel rentra dans sa loge et essaya de continuer la pièce de vers, dont le début lui avait valu les éloges fanatiques de son garçon de bureau.

Mais l'inspiration ne répondait plus à l'appel du poète.

Les souvenirs lugubres de sa nuit terrible, l'idée qu'il allait revoir fonctionner Pot à Tabac ; que, maintenant, sa vie s'écoulerait dans cette abominable chasse aux nouvelles diverses, aux chiens crevés ! tout, jusqu'aux murs de son réduit, jusqu'à l'odeur écœurante de papier noirci, au piétinement perpétuel de gens pressés qui mon-

taient ou descendaient l'escalier de l'imprimerie ; tout s'opposait à l'éclosion de la pensée, à la trouvaille du mot juste.

Après une heure de vains efforts pour réagir contre ces funestes impressions, le poète, énérvé, déposa la plume, rangea ses papiers.

Puis, il s'étendit pour la première fois sur son lit de camp et sonna le père Thalamy.

—Je vais faire un somme, lui dit-il. Obligez-moi de me réveiller à une heure moins le quart. J'ai à sortir.

L'ancien restaurateur secoua la tête d'un air tristo.

—Plus d'idée, n'est-ce pas ? fit-il en se touchant le front du bout de l'index.

Marcel s'endormit avec la volupté d'un brave homme que la vie embête et qui n'est pas fâché de trouver un moment d'oubli.

Mais, en ces cas-là, les songes sont parfois encore plus désolants que la réalité.

Le poète rêva qu'il finissait, comme le fameux Gilbert, à l'hôpital. Un seul homme prenait la peine de venir s'asseoir à son chevet, au dernier moment, et cet homme n'était autre que Jacques Brémond, lequel lui disait avec un sourire démoniaque : " Si tu avais suivi mes conseils, tu ne serais pas là ! "

Marcel se réveilla le cerveau congestionné.

Il enviait les gens qui n'ont rien à faire la nuit pour gagner leur pain du jour.

A une heure moins le quart, le père Thalamy entra sur la pointe des pieds.

—Ah ! ah ! fit-il, vous ne pouvez pas dormir ? vous avez la fièvre, n'est-ce pas ?

—Mais non, monsieur Thalamy, j'ai un peu mal à la tête, voilà tout.

—Un peu beaucoup, avouez-le. Faites-vous peser et vous verrez que vous diminuez tous les jours.

Pour montrer au père Thalamy qu'il n'était pas si mourant que cela, Marcel se mit, d'un bond, sur pied.

—Ça va très bien, dit-il, et Briollet sera content de moi. A propos, j'ai oublié de vous transmettre ses amitiés.

—Brave garçon ! fit l'ancien restaurateur. En voilà encore un qui n'est pas dans son élément.

—Bah ! le métier le passionne.

—Il est si courageux ! M. Briollet aurait fait un juge d'instruction de premier ordre ; mais voilà, c'est bohème comme il n'est pas permis de l'être, ça aime avant tout son indépendance et ça n'est capable de travailler que lorsque la besogne commande. Il aurait fait aussi un fameux diplomate.

A une heure sonnante, Marcel descendait au journal et avait la satisfaction de rejoindre Briollet, qui venait d'arriver.

—Avez-vous de l'argent ? lui demanda ce dernier.

—Il me reste la monnaie d'hier.

—Ce ne sera peut-être pas assez. Profitez de votre premier succès pour demander vingt francs au secrétaire. Dans notre métier, il faut être armé pour la lutte. Nous serons peut-être obligés de payer à souper à Pot à Tabac.

Demander de l'argent était pour Marcel la plus pénible des corvées.

Il s'y résigna néanmoins et fut tout étonné de la facilité avec laquelle le secrétaire lui remit vingt francs.

—N'oubliez pas, lui recommanda ce dernier, de me présenter votre bon demain, avec le détail, afin que je puisse me faire rembourser par le caissier.

A deux heures moins le quart, les deux reporters descendaient de fiacre, aux Halles, et pénétraient dans le restaurant du *Petit Carreau*, établissement qui reste ouvert toute la nuit en faveur des nombreux travailleurs occupés à assurer le ravitaillement du ventre de Paris.

Parmi ces braves gens, il se glisse des noctambules, soupeurs et soupeuses de toutes catégories.

Briollet invita Marcel à s'attabler en face de lui, au fond de la salle enfumée.

Ils se firent servir une soupe au fromage.

Peu de temps après, Pot à Tabac entra à son tour et, de la porte, clignait de l'œil aux deux amis.

Il n'était pas seul.

Deux individus, vêtus de longues blouses bleues comme on portait les bouchers, l'accompagnaient.

Lui-même s'était admirablement costumé en paysan des environs de Paris. On l'aurait pris, à première vue, pour un maraîcher cossu.

Briollet se pencha à l'oreille de Marcel :

—Ça va chauffer. Pot à Tabac est flanqué de deux vigoureux agents de la Sûreté. Sans doute, le commissaire se sera décidé à tout dire au chef.

Les trois blousards, installés à une table, près de la porte, avaient commandé un saladier de vin chaud.

Vers deux heures, alors que le restaurant était le plus encombré de consommateurs, un individu, de mine patibulaire, entra et tra-

versa la salle en dévisageant les consommateurs. Evidemment, il cherchait quelqu'un.

Aussitôt, le trio d'agents se leva et sortit.

—Attendez-moi là, dit Briollet à son compagnon.

Eh, lesté comme un chat, il se faufila si rapidement à travers les tables qu'il arriva dans la rue presque en même temps que les policiers.

Bien lui en prit. Il assista à l'arrestation d'un individu qui n'était autre qu'Achille Lecarnier, le polichinelle à Samson.

Entouré subitement par les trois blousards, Achille n'eut même pas le temps de tirer de sa poche le revolver et le couteau-poignard dont on le trouva armé. Lié, garrotté en un clin d'œil, il fut jeté dans un fiacre et conduit à la Sûreté.

Quant à l'individu qui était entré dans le restaurant à la recherche de quelqu'un, deux autres agents, postés au dehors, l'avaient également arrêté à la sortie.

Briollet revint chercher Marcel. Il le fit remonter en fiacre et donna l'ordre au cocher de les conduire quai de l'Horloge.

A trois heures du matin, le vaillant reporter n'hésitait pas à faire passer sa carte au chef de la Sûreté, à qui il présenta son jeune élève.

—Alors, lui dit le fonctionnaire, vous travaillez nuit et jour, monsieur Briollet ?

Celui-ci lui expliqua le louable motif de son activité.

—Avec un tel maître, dit le chef à Marcel, vous deviendrez un de ces reporters que je voudrais voir à tous les diables quand ils me mettent, par leur zèle intempestif, des bâtons dans les roues. Pour l'instant, je ne vois aucun inconvénient à vous renseigner. Achille Lecarnier est l'assassin des époux Lamprois. Nous avons trouvé sur lui une pièce d'or de cent francs. . . .

—Je sais, interrompit Briollet.

—Si vous êtes aussi bien renseigné que moi, s'écria le chef de la Sûreté, pourquoi venez-vous me déranger à pareille heure ? . . .

—Je connais l'histoire de la pièce ; mais j'ignorais qu'elle se trouvât dans la poche de Lecarnier. Alors il a avoué ?

—Tout.

—Et César dit *La Flemme* ?

—Il en était aussi ; c'est lui qui a fait le guet.

—On peut l'annoncer dans le *Journal et la Nuit* ?

—Rien ne s'y oppose.

—A quand la confrontation à la Morgue ?

—Aujourd'hui même, à trois heures.

—Nous y serons ! affirma Briollet,

—Le procureur de la République aussi. Sur ce, bonsoir, messieurs : la police, n'ayant plus rien à faire, se sent le besoin de fermer les yeux.

Le fonctionnaire paraissait ravi d'avoir mis si facilement la main sur les auteurs du double assassinat de Saint-Denis.

Et il se gardait bien de dire que ce succès, il le devait à la mémoire et au talent de découpeur du père Samson, précieux auxiliaire de la justice.

Marcel rentra à son journal avec un article de trois cents lignes que lui avait dicté Briollet.

Le secrétaire de la rédaction le proclama roi des reporters.

Mais hélas ! royauté oblige, et le pauvre garçon sentait bien qu'il ne pourrait jamais soutenir à lui tout seul sa réputation.

Il s'était laissé entraîner par l'activité dévorante de Briollet, il reconnaissait la nécessité de se créer des relations ; mais il ne se faisait pas d'illusions sur ses répugnances personnelles, ses dégoûts insurmontables.

Et ce fut la mort dans l'âme qu'il se rendit, à deux heures de l'après-midi, au rendez-vous que lui avait donné son maître et ami pour le conduire à la Morgue.

Tous deux partirent du *Café du Barreau*.

—Nous arriverons, dit Briollet, une bonne demi-heure avant la confrontation. Cela me permettra de vous présenter au greffier, Clovis Pierre, qui est lui-même un lettré. Vous ne devineriez jamais à quoi il emploie ses loisirs : à composer d'excellentes chansons dont il trouve les sujets autour de lui.

—A la Morgue !

—Mais oui, ce qui prouve que tout est matière à refrains. Clovis Pierre a publié un volume de chansons et de fantaisies intitulées : *Les Gaîtés de la Morgue*.

—Oh ! fit Marcel, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

—Ne vous y trompez pas : il a beaucoup de talent.

Et pour le prouver, Briollet chantonna avec entrain et justesse le premier couplet de la chanson qui sert de préface au recueil de Clovis Pierre :

Je suis gérant et non propriétaire,
D'un grand hôtel, fort connu dans Paris ;
Je ne me plains jamais d'un locataire,
Et cependant, j'en ai de tous pays ;

C'est un séjour on ne peut plus tranquille ;
Mais quel que soit le temps ou la saison,
Si vous avez besoin d'un domicile,
Oh ! ne venez jamais dans ma maison.

—Ce n'est pas d'une gaieté folle, dit Briollet ; mais c'est bien la gaieté de la Morgue.

Et il répéta le refrain : " Ah ! ne venez jamais dans ma maison ! "

Marcel l'écoutait avec stupéfaction.

En se promenant sur la rive gauche, il avait passé maintes fois devant la Morgue ; mais il s'était gardé d'y entrer.

Il avait pour principe que le poète est voué au culte du Beau en y associant celui du Vrai et du Juste.

Il déplorait le talent que certains écrivains modernes ont mis dans la peinture des lieux les plus abjects et des plaies les plus hideuses de l'humanité.

—Avant de vous présenter au greffier, lui dit encore Briollet, j'aurai l'avantage de vous mettre en rapport avec les surveillants de la Morgue, braves employés qui ont la charge de recevoir les cadavres, de les déshabiller et de les placer dans le frigorifique.

—Je les plains ! fit Marcel.

—Oh ! ils gagnent bien leur vie, surtout quand le suicide donne. Les familles des suicidés sont d'ordinaire assez généreuses envers eux.

Ils arrivaient devant la porte.

L'un des surveillants se tenait sur le seuil.

En apercevant Briollet, il s'avança, la main tendue :

—Vous venez pour la confrontation ?

—Oui. Rien de nouveau ?

—Des macchabées sans importance. L'un d'eux a séjourné pendant trois sous un bateau-lavoir. Cristi ! il m'a donné du mal à déshabiller. Nous avons aussi un enfant nouveau-né trouvé dans un pot à beurre, et un pendu du Bois de Boulogne. C'est tout. Le patron ne vous en dira pas plus que moi.

—Briollet profita de l'occasion pour présenter Marcel au surveillant.

—Monsieur est chef de reportage du *Journal et la Nuit*, dit-il. Vous pourrez avoir toute confiance en sa discrétion. Jamais il ne vous fera arriver de désagréments pour son journal.

—Tout à votre service, fit le surveillant en tendant au poète la main avec laquelle il avait déshabillé, le matin, son noyé de trois mois.

Marcel dut accepter l'étreinte ; mais il en frissonna jusque dans la moelle des os.

—C'est la première fois que vous venez ici ? lui dit le surveillant, dont la figure joviale contrastait affreusement avec son lugubre métier.

—Oui, monsieur.

—Venez par ici, je vais vous faire voir quelque chose de pas ordinaire.

Marcel le suivit en tremblant.

—Il faut vous aguerrir, disait Briollet à son élève.

Le surveillant les avait fait passer dans une pièce où il n'y avait rien d'anormal, mais qui était contiguë à la grande salle du frigorifique, salle dont la température est maintenue, jour et nuit, à deux degrés au-dessous du zéro.

—Ici, dit-il, on est à la porte de la Sibérie.

Et désignant des tiroirs placés à portée de la main, dans la muraille :

—Devinez ce qu'il y a là-dedans. Tirez-en un, monsieur Toucourt ; tenez, celui-là.

Marcel pressentant un piège, s'était reculé.

Le surveillant, à deux mains, amena subitement le tiroir, qui contenait, en fait de " choses pas ordinaires ", le cadavre congelé d'un noyé.

—Hein ! fit-il d'un air triomphant, vous ne vous attendiez pas à celui-là ! Est-il bien conservé ! Tenez, voyez plutôt.

Et prenant la canne de Briollet, il en frappa légèrement le ventre du mort qui rendit comme un son de pierre.

Puis, il repoussa le tiroir funèbre.

—Je vous en prie, dit tout bas Marcel à son guide, épargnez-moi ces exécrables plaisanteries.

A ce moment, des cris déchirants de femme se firent entendre dans la salle d'exposition, séparée du frigorifique par un vitrage à travers lequel on voit les exposés.

Le surveillant y courut.

—Il faut vous aguerrir répéta Briollet à Marcel.

Et il l'entraîna à la suite du surveillant.

La malheureuse, qui criait à fendre l'âme, n'était autre que la fille du noyé de trois mois.

Elle avait reconnu son père aux vêtements suspendus au-dessus de lui ; car le visage n'avait plus forme humaine.

C'en était trop pour la pauvre Marcel. Il se précipita au dehors ; il pleura comme un enfant.

—Non, non, dit-il à Briollet qui était venu le rejoindre, je ne

rentrai plus là-dedans. Je vous attendrai ici. Ne me demandez pas l'impossible.

Deux fiacres venaient de s'arrêter devant la porte.

—Attention ! fit Briollet, voici les assassins.

C'étaient en effet Achille Lecarnier et son complice, César dit *La Flemme*.

Ils descendirent, maintenus chacun par deux agents qui leur avaient passé le cabriolet aux poignets.

—Regardez-les bien, dit Briollet à son élève ; vous retrouverez chez tous les criminels arrêtés la même peur du châtement. Voyez, leur tête ne peut plus se redresser ; ils ne seront guère plus affaissés devant la guillotine. N'est-ce point curieux à observer ? . . .

Pour toute réponse, Marcel détourna la tête.

Et, se retrouvant seul devant la Morgue, il se prit à contempler deux pigeons qui roucoulaient sur le toit du funèbre établissement.

—Où l'amour va-t-il se nicher ? se disait-il en souriant. C'est la vie planant sur le séjour des morts.

Cette idée lui inspira quelques beaux vers, qu'il inscrivait au crayon, sur son carnet.

Il les revisait, lorsque Briollet sortant de la Morgue, où il avait assisté à la confrontation, l'aborda soudain.

—Qu'est-ce que vous fabriquez là ? vous avez commencé votre article ? . . .

—Mon article ? . . . répéta Marcel, qui était à cent lieues de la question.

Briollet l'entraîna en riant du côté de Notre-Dame.

—J'ai tous les renseignements, dit-il triomphant : les deux bandits n'osaient pas regarder leur victimes ; César *La Flemme* a failli s'évanouir.

—Ah ! fit Marcel, à qui ces détails étaient complètement indifférents.

—L'affaire, assura Briollet, est beaucoup plus intéressante qu'on ne l'aurait cru au premier abord. Ce César est, paraît-il, un fils de famille que la débauche a conduit au vol, et du vol à l'assassinat. Il ne serait point capable de tuer ; mais il fait très bien le guet pendant qu'un autre opère. Étrange, n'est-ce pas ?

—Étrange ! affreux !

Marcel avait prononcé ces mots sur un ton égaré.

Les émotions, la fatigue de ces deux nuits d'enquête lui broyaient la cervelle.

Il ne put retenir un long bâillement.

Marcel l'observait du coin de l'œil.

Le reporter commençait à le plaindre ; il voyait nettement que ce métier ne convenait jamais au pauvre garçon, dont toutes les facultés se tendaient vers de nobles visées.

—Décidément, se dit-il, c'est un rêveur.

Il le fit entrer au café *Jeanne d'Arc* et le mit à l'épreuve en l'engageant à écrire lui-même son troisième article.

—Laissez-vous aller à votre inspiration, lui dit-il. Je vous corrigerais vos imperfections.

Marcel s'attela à cette besogne ingrate.

Mais, n'y voyant aucune matière digne d'être développée, il se limita à quarante-deux lignes d'une sécheresse aride, sans aucun intérêt pour le lecteur.

—Vous n'y êtes pas du tout, lui dit Briollet. Passez-moi la plume.

Et il improvisa cent cinquante lignes où les moindres circonstances de la confrontation, ainsi que les détails curieux sur l'existence des deux assassins, étaient rendus de main de maître.

—Ce n'est pas plus malin que cela, dit-il. Tout le secret du métier est qu'il faut, avant tout, s'intéresser à ce qu'on fait, qu'on puisse se mettre dans la peau du public et se demander quels sont les renseignements qui l'intéresseront.

Dans la peau du public ! Marcel ne se voyait pas du tout à l'aise dans cette peau-là.

Il admira l'article de Briollet et se promit même de l'apprendre par cœur, comme un écolier décidé à se familiariser avec la langue des maîtres.

—Je vous quitte, lui dit Briollet, car j'ai à interviewer un gros négociant au sujet de sa dernière banqueroute. Si vous avez encore besoin de moi, vous savez où me trouver.

Marcel le remercia chaleureusement ; mais la grande tristesse qui éclatait dans ses yeux ne laissait que trop voir combien il se sentait peu apte à la fonction du reporter.

Resté seul au café, il recopia l'article ; puis, trop fatigué pour se remettre en route, il dina sur place.

En arrivant au journal à l'heure réglementaire, son premier soin fut de se débarrasser de son compte rendu, afin de n'y plus penser.

Il le remit au secrétaire.

—Pardon, monsieur Toucourt, lui dit ce dernier, mais nous avons un reporter de jour ; nous en avons même deux. Vous n'aviez pas à vous occuper de l'affaire avant la nuit.

Marcel voulut reprendre l'article. Il était trop tard ; le secrétaire avait déjà commencé à lire.

—Tous mes compliments, lui dit ce dernier. Vous êtes arrivé, à

vous tout seul, à avoir dix fois plus de renseignements que vos deux collègues. Je vais leur laver la tête, et d'une belle façon.

Marcel était désolé. Et dans sa candeur de poète, il n'hésita pas à dire la vérité.

—Je vous en prie, monsieur le secrétaire, n'adressez aucun reproche à mes collègues. Ils ne pouvaient être aussi bien renseignés que M. Briollet, qui est l'ami de Pot à Tabac et de son commissaire. Or, M. Briollet lui-même m'a dicté cet article.

—Ainsi que les deux autres, n'est-ce pas ? Mais alors, si vous ne savez rien faire par vous mêmes ? . . .

—J'apprendrai, monsieur le secrétaire.

—Oh ! oh ! il y a des choses qui ne s'apprennent guère.

Le ton légèrement hautain de ce personnage commençait à porter sur les nerfs du poète.

—Alors, monsieur le secrétaire, dit-il, vous croyez qu'on naît reporter, comme on naît cuisinier ? . . .

—Parfaitement . . . Mais revenons au fait, je garde votre article . . .

—Et vous ne direz rien à mes collègues ? . . .

—Entendu . . . Alors, vous aussi, vous êtes bien avec Pot à Tabac ?

—Je le crois.

—Tous mes compliments !

Le secrétaire, enchanté de l'avoir pris de si haut avec un débutant sans défense, se replongea, la main droite armée d'une immense paire de ciseaux, dans la lecture des journaux du soir.

Marcel rentra dans son bureau, où il eut la joie de n'être dérangé par aucun "chien crevé" jusqu'à la fin de la veillée.

Il avait mis la dernière main à sa pièce de vers sur les tourtereaux de la Morgue et il la relisait tout haut, pour lui tout seul, lorsque des applaudissements discrets se firent entendre à sa porte.

C'était le père Thalamy qui, par amour de la poésie, avait écouté et ne pouvait s'empêcher de peindre son enthousiasme.

Marcel se promit de ne plus réciter de monologues dans sa cellule.

Et pourtant, l'approbation naïve et convaincue de son garçon de bureau lui causait plus de plaisir qu'il eût osé l'avouer.

Les trois nuits suivantes ne furent pas moins calmes pour Marcel Toucourt.

Il n'avait pas manqué, suivant la recommandation de Briollet, de compulsier, matin et soir, les journaux au point de vue des faits divers.

Il n'y voyait rien qui fût de nature à stipuler son zèle.

Il attendait les événements, non sans crainte de leur être inférieur au point de vue du reportage.

Il mettait à profit cette accalmie en travaillant à un poème sur les Pyrénées, d'après les visions grandioses de son père.

La quatrième nuit, vers onze heures moins le quart, Marcel, plongé dans une douce rêverie, s'était transporté en imagination au pays de Béarn.

Il se croyait dans la vallée d'Ossau : il entendait le grondement du Gave aux cascades argentées ; il voyait passer devant lui de jeunes Béarnaises, pieds nus, semblables, avec leur costume national, à des figurantes de théâtres.

Il était tout entier à cette contemplation, dans le site béni où s'était déroulé le meilleur temps de sa jeunesse.

Soudain, la porte de sa cellule s'ouvrit précipitamment.

Le secrétaire *Jour et la Nuit* apparaît et d'une voix de tonnerre, il s'écrie :

—Vous ne savez donc pas ce qui se passe, monsieur Toucourt ? . . .

Arraché à sa chimère, le poète ne sait que balbutier.

—Non, monsieur . . . on ne m'a rien dit . . . je . . .

—Malheureux ! mais le Grand Théâtre Symphonique est en train de flamber ! . . .

—Ah ! . . . depuis quand ?

—Depuis dix minutes. J'ai été prévenu par téléphone. La salle était comble ; les victimes se compteront par centaines. Partez vite. Avez-vous de l'argent ? Mais oui, vous en avez ! Et mon bon ? vous n'y pensez même pas ! Nous en reparlerons demain. Filez et distinguez-vous. Revenez au plus tard à une heure du matin. Nous ferons une édition spéciale qui se vendra à Paris avant tout les autres journaux et qui partira en province par les premiers courriers. Je vous donne toute la première page du canard et une colonne de la 2e pour votre compte rendu. Devant pareille catastrophe, toutes les rubriques doivent se replier en bon ordre. Aidez, monsieur Toucourt, allez !

Marcel descendit l'escalier avec une lentour que Briollet eût qualifiée de regrettable.

Des centaines de victimes ! Le poète se demandait par quel bout il prendrait cette catastrophe.

Apercevant le père Thalamy qui revenait de faire une course, il se jeta presque dans ses bras.

—Que faire ? lui dit-il ; c'est pis, oh ! bien pis que l'assassinat des époux Lamprois !

L'ancien restaurateur, ignorant la funeste nouvelle, crut le jeune poète en proie à un accès de folie subite.

— Calmez-vous, dit-il.

Marcel lui répéta l'apostrophe de son secrétaire.

— Comment ! malheureux, vous ne savez pas ce qui se passe ?...

Déjà, la foule se précipitait de la rue au boulevard, marchant à la fumée.

— Je ne sais rien, dit Thalamy ; moi j'arrive de Grenoble.

Marcel lui expliqua en deux mots la terrible chose.

— Tâchez de rejoindre Briollet, lui dit le brave homme. Je parierais qu'il est déjà sur le théâtre de la catastrophe. Si vous parvenez à le dégoter, vous serez des bons.

Le poète n'ignorait qu'une chose : l'emplacement exact du Grand Théâtre Symphonique, construction nouvelle édiflée boulevard des Capucines et qui, malgré son installation défectueuse, était, grâce à la perfection de ses concerts, en grande vogue.

Il fallut que Thalamy lui indiqua son chemin.

— Jamais, lui dit-il, vous ne pourrez passer par le boulevard, où la circulation cessera dans un instant. Tâchez de gagner le derrière du théâtre par une rue latérale.

Marcel se décida enfin à partir.

Bientôt il fut emporté dans le flot grossissant des curieux.

Tout là-bas, en face, s'élevait une gigantesque colonne de fumée traversée à tout instant par des langues de feu.

Déjà les voitures ne pouvaient plus avancer.

Dans une pareille cohue, Marcel eut le sentiment de son impuissance.

A partir du boulevard des Italiens, il lui fut impossible de faire un pas de plus.

Il était comme emprisonné dans ce torrent humain qui venait grossir la masse des spectateurs immobilisés, à l'entrée du boulevard, par un cordon de troupes.

Alors, seulement, il se rappela la recommandation du père Thalamy : gagner les rues adjacentes.

Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se dégager.

Mais d'autres que lui avaient eu la même idée : toutes les issues aboutissant à la catastrophe étaient obstruées.

Partout, on risquait presque l'écrasement, dans le vain espoir d'avancer.

Le vent, qui soufflait d'en face, rejetait la fumée sur la foule ; on sentait une vague odeur de chair grillée.

Marcel avait des sentiments trop hauts pour se désespérer de son impuissance. Perdre sa place de reporter au *Journal* et la *Nuit* ne lui paraissait pas la pire des calamités.

Il songeait à ces malheureuses victimes surprises par le feu au moment même où elles s'abandonnaient à la noble exaltation que donnent les joies artistiques.

Des femmes, des jeunes filles avaient passé de l'extase à l'épouvante, sans défense contre un martyr immérité.

Et Marcel dans son ardente imagination, envisait l'honneur de ceux qui pouvaient se dévouer au sauvetage des victimes.

— Je suis journaliste ! s'écria-t-il ; permettez-moi de me rendre à mon poste.

De bonnes gens s'écartèrent, il fit quelques pas en avant ; mais des brutes le repoussèrent.

On s'en fichait un peu des journalistes ! On était là pour son compte, on avait sa part du spectacle et on ne la céderait à personne.

Marcel rétrograda, ce qui était presque aussi difficile.

Il arrivait au tournant d'une rue, lorsqu'il aperçut avec stupéfaction Briollet qui cherchait, lui aussi, à faire sa percée.

Il le rejoignit.

Le reporter était encore plus pâle que d'habitude ; une toux sèche, déchirante, lui brisait la poitrine.

— J'étais rentré me coucher, dit-il ; je suis malade... malade à crever ! Mon concierge est venu m'annoncer la nouvelle et me voilà.

— Vous vous étiez fait remplacer ?

— Assurément ; mais, en pareil cas, on doit être sur la brèche. Je me lèverais de l'hôpital pour courir à une catastrophe.

Marcel s'était cramponné à lui, de peur qu'un romous de la foule ne l'en séparât.

Son guide était bien trop expérimenté pour s'obstiner plus longtemps contre l'impossible.

— Au pas gymnastique ! s'écria-t-il.

Et quittant les artères où des milliers de badauds s'entassaient inutilement, il entraîna Marcel par des chemins détournés.

Ce diable d'homme connaissait son Paris de fond en comble. Par trois fois, il gagna du terrain en traversant des maisons à double issue.

Ce fut à la sortie d'une de ces maisons qu'ils atteignirent la rue aboutissant au Grand Théâtre Symphonique.

Pour atteindre le but, ils n'avaient plus qu'à se glisser entre une vingtaine de rangées de curieux contenus par un cordon de gardiens de la paix.

— Nous y sommes, dit Briollet.

Marcel n'y croyait pas encore.

Le reporter avisa un ouvrier taillé en hercule.

— Cent sous, lui dit-il, pour me porter pendant cinq minutes sur vos épaules.

Et il tendit une pièce de cinq francs au colosse, qui répondit d'un ton bonhomme :

— Ça va, mon bourgeois.

Après avoir encaissé la pièce avec une satisfaction manifeste, il se baissa pour permettre au bourgeois de se placer à cheval sur ses épaules.

De ce point d'observation, Briollet dominait l'obstacle mouvant et pouvait voir tout ce qui se passait derrière la haie des agents.

Soudain, il aperçut un officier de paix, nommé Langlois, fort occupé à assurer le service d'ordre.

— Hé ! Langlois ! cria-t-il de toutes ses forces au risque d'achever la ruine de ses poumons.

L'officier de paix le reconnut immédiatement, et avec une complaisance que justifiait la loyauté éprouvée du reporter, il accourut dans sa direction.

— Place ! place ! cria-t-il à la foule qui, par respect pour l'uniforme, daigna s'écarter.

Il arriva ainsi jusqu'à Briollet, qu'il fit passer devant lui.

— Je suis avec un collègue, lui dit ce dernier.

Et sans attendre la permission, il attira à lui le poète, stupéfait de tant d'audace et de présence d'esprit.

Quelques mécontents, inspirés par l'envie, grognèrent dans la foule.

L'un d'eux jeta à la figure de Marcel ce mot qu'il croyait insultant :

— *Journaliste !*

Une seconde après, ils étaient sur le théâtre de la catastrophe.

De l'immense construction, il ne restait plus que les ailes. Tout le centre, où se trouvaient la scène et la salle, avait été la proie des flammes.

Du haut des bâtiments préservés, les pompiers projetaient des torrents d'eau sur le brasier.

A tout instant, par les échelles de sauvetage, on descendait des victimes réfugiées sur les toits.

Les deux amis réussirent à gagner la façade, malgré la défense des pompiers et au risque de se faire ensevelir sous les éboulements.

Marcel faillit tomber à la renverse à la vue d'une interminable rangée de cadavres carbonisés.

Des gens héroïques se précipitaient dans la fournaise et en revenaient les bras chargés de restes humains à demi fondus.

— Venez, répétait Briollet à Marcel. Tâchons de trouver le commissaire du quartier ; c'est un copain.

Et Marcel le suivait, affolé par les cris de douleurs des blessés, des brûlés qu'on transportait dans un hôtel du voisinage, transformé en ambulance.

Soudain, il s'aperçut qu'il avait été séparé de son guide par un flot d'agents.

Privé de Briollet, il ne pensait déjà plus à son journal. Ne pourrait-il donc, lui aussi, sauver quelqu'un ?

Il tournait autour des murs chancelants, en quête d'un exploit à accomplir.

Soudain, un fracas épouvantable retentit derrière lui.

Quelques pas de moins et Marcel eut été enseveli sous les décombres d'un pan de mur qui venait de s'abattre, mettant à découvert l'extrémité d'un couloir miraculeusement épargné par l'incendie.

Marcel escalada les obstacles et pénétra dans le couloir, d'où la fumée commençait à s'échapper.

Ses pieds heurtèrent un obstacle.

Il se baissa et reconnu à tâtons un corps de femme.

L'air lui manquait ; force lui fut de se précipiter au dehors.

Une seconde après, il revenait à la charge et trouvait, lui si débile en apparence, des forces surhumaines pour emporter dans ses bras une jeune fille qui, selon toute apparence, avait succombé à l'asphyxie.

À peine sortait-il du couloir que le reste du mur s'écroulait derrière lui.

Un flot de poussière l'enveloppa. Atteint à la tête par des gravats, il faillit tomber à la renverse.

Le sang qui lui coulait du visage retombait sur le corsage blanc de la jeune fille et sur une branche de bruyère à fleurs roses qu'elle portait à la ceinture.

A bout de force, tout chancelant, il déposa la malheureuse au milieu de la place et se laissa choir auprès d'elle.

La flambée de l'incendie les éclairait tous deux.

Il régnait une chaleur suffoquante.

Marcel se banda la tête avec son mouchoir. Par une chance inouïe, il en était quitte pour de simples contusions.

Mais elle ? n'y avait-il donc plus aucun espoir ? Il se pencha sur le visage de la victime, qu'il avait à peine regardée jusque-là.

C'était une blonde idéale, une blonde comme on n'en voit qu'en Angleterre ou en Amérique.

Jamais la nature ne s'était montrée plus prodigue d'attraits merveilleux ; la victime avait la beauté surnaturelle qu'on prête aux anges.

Et tant de grâce, tant de perfections étaient la proie de l'insatiable mort !

Ces yeux à la paupière si fine, ces beaux yeux ne se rouvraient plus à la lumière !

Marcel appliqua l'oreille à la place du cœur.

Soudain, il lui sembla que la poitrine se soulevait légèrement.

Elle respirait !

Serait-ce un dernier spasme d'agonie ? la bouche s'entr'ouvra, puis reprend son immobilité terrible.

Entre les lèvres éclate la blancheur des dents, semblables à des perles fines.

Marcel a appris autrefois, de son vieux maître Lambert, les moyens pratiques de faire revenir à la vie une personne asphyxiée.

Il n'hésite pas à coller ses lèvres contre l'adorable bouche et à lui insuffler de l'air.

Sous ce baiser sauveur, le mouvement respiratoire se rétablit peu à peu.

Marcel ressaisit son fardeau et se remet en marche.

Trois agents accourent à sa rencontre, avec une civière, sur laquelle on dépose la jeune fille ; on se dirige vers l'ambulance provisoire établie dans une maison voisine.

Quoi qu'il arrive, Marcel n'oubliera jamais, et pour entretenir le souvenir dans son cœur, comme un flambeau d'amour extra terrestre, il s'est emparé de la branche de bruyère tombée de la ceinture.

Ce bouquet, qu'il a baigné de son sang, Marcel le conservera éternellement.

Arrivé à l'ambulance, Marcel dut expliquer au médecin dans quelles circonstances il avait relevé la jeune fille.

On le félicita et on lui demanda son nom.

—Que vous importe ! s'écria-t-il ; ne perdez pas de temps, sauvez-là !

Sa parole ardente fut écoutée.

Au bout de quelques minutes, grâce à des soins énergiques, la jeune fille était ranimée.

—Cette enfant, dit le médecin, aura été prise de syncope en s'engageant dans le couloir où sans cette circonstance, elle aurait succombé à l'asphyxie.

Au même instant, elle rouvrit les yeux.

—Où suis-je ? murmura-t-elle.

Puis, la mémoire lui revenant soudain :

—Ma tante ! s'écria-t-elle, ma pauvre tante !

Marcel la contemplait en s'effaçant derrière les aides du médecin.

Ah ! les beaux yeux bleus où se lisait l'angoisse d'une âme aimante.

Un officier de paix venait d'entrer.

Apercevant l'uniforme du fonctionnaire, la jeune fille se redressa et, tendant des mains suppliantes :

—J'étais au théâtre avec ma tante, Mme Livardson, belle-sœur de mon père, M. Jules Clakay. Savez-vous si ma tante est sauvée ?

—Je ne suis pas en mesure de vous l'affirmer, mademoiselle, répondit l'officier de paix, mais il ne faut pas désespérer.

Tous s'étaient regardés

Ils la connaissaient de réputation, la fille du richissime Américain.

Elle passait pour être la merveille la plus accomplie du Nouveau-Monde.

Les grands journaux l'avaient célébrée sur tous les tons.

Un sonnet composé sur elle par un académicien était encore dans toutes les mémoires.

Elle faisait tourner les têtes de la fine fleur de la noblesse française ; mais aucun blason, doré ou non, ne l'avait encore tentée.

Celle qu'un pauvre reporter venait de sauver de la mort serait un jour héritière d'une fortune de quarante millions !

Marcel ignorait ces détails ; car il ne lisait les journaux que depuis quelques jours.

Ce qu'il savait, c'est qu'elle était incomparable, et que le son de sa voix égalait la douceur de son regard, la pureté de ses traits.

Mais que fait-il là, au lieu de s'occuper de recueillir des renseignements pour son journal ? . . .

On ne lui a pas demandé, au *Jour et la Nuit*, d'être acteur dans la catastrophe, mais simplement observateur.

Le temps coule et il n'a pas encore pris une note.

Il jette un dernier regard à la pauvre enfant qui attend avec anxiété des nouvelles de sa tante chérie, et sort précipitamment.

Il entend qu'on l'appelle, et il ne retourne même pas la tête.

Il se débarrasse de son bandeau ; sa blessure ne saigne plus.

Il disparaît dans la fumée sans avoir révélé son nom à personne.

Et Clakay, ce nabab qui adore sa fille, ne saura peut-être jamais à qui il doit d'avoir conservé le joyau auquel il tient par-dessus tout !

Revenu au sentiment de la réalité, Marcel cherchait Briollet.

Il ne le retrouva pas.

Le chef de reportage de l'*Informé* était parti depuis longtemps à son journal, avec les renseignements les plus complets sur la catastrophe du Nouveau Théâtre Symphonique.

Marcel, réduit à ses seules ressources, tournait dans cette échue sans savoir à qui s'adresser.

Il se crut sauvé en abordant l'officier de paix Langlois, qui les avait tirés si obligeamment de la foule des curieux.

—Monsieur, lui dit-il, je suis le confrère et l'ami de Briollet ; seriez-vous assez bon pour me donner quelques renseignements pour mon journal ?

—Oh ! je n'ai pas le temps, fit le fonctionnaire.

Et il lui tourna le dos.

Le poète aperçut à ce moment un des reporters avec qui Briollet avait échangé quelques paroles devant lui, au café du Barreau.

Il courut à lui.

—Mon cher confrère, lui dit-il humblement, je suis bien embarrassé et . . .

—Allez trouver Briollet, répondit le cher confrère ; il a tous les renseignements.

Et, de même que l'officier de paix, il fit volte-face.

Le poète commença à se désoler sérieusement.

Jamais il n'oserait retourner à son journal sans avoir les éléments d'un article sur un événement d'une telle gravité.

Il avait bien la ressource de relancer Briollet chez lui ; mais ne serait-ce pas abuser de la complaisance du pauvre garçon ? . . .

Sa situation devenait critique.

L'incendie commençait à fléchir.

Du brasier, sans cesse aspergé par les pompes à vapeur, ne s'élevait plus qu'une fumée noire et nauséabonde.

Les agents avaient allumé des torches.

Devant leur groupe se tenaient les autorités, notamment un commissaire de police, reconnaissable à son écharpe.

Marcel lui déclina sa qualité de reporter au *Jour et la Nuit*.

Le commissaire avait une physionomie joviale qui détonnait en cette occasion.

Sa bouche se contracta dans un sourire facétieux.

—Savez-vous quelle heure il est, jeune reporter ? dit-il sur un ton sarcastique.

—Non, monsieur le commissaire.

—Il est deux heures et M. le commissaire voudrait bien pouvoir se coucher.

Et il montra son large dos au jeune reporter.

Marcel n'avait donc plus qu'une ressource ; la complaisance inépuisable de Briollet.

Il quitta le théâtre de la catastrophe et se fit conduire, en fiacre rue André-Gill.

Briollet était chez lui, mais dans quel état !

Il se leva pour ouvrir à Marcel et, se rejetant dans son lit :

—Je vous attendais, dit-il ; je savais bien que vous n'y arriveriez pas sans moi.

Sa toux le reprit. Il fut plus de cinq minutes avant de retrouver la parole.

Marcel souffrait de l'avoir troublé dans son repos.

—Voulez-vous, dit-il, que j'aille chercher un médecin ?

Briollet s'y refusa par un signe énergique.

Désignant sur sa table de nuit une épreuve d'imprimerie :

—Lisez, dit-il.

Et il recommença à tousser.

Marcel prit connaissance de l'épreuve : c'était l'article que le reporter avait rédigé pour le journal *l'Informé* : quatre cents lignes pleines de renseignements recueillis sur place.

—Emportez ça, dit Briollet ; mais ayez soin de le démarquer complètement, sans quoi vous me feriez perdre mon emploi. Allez, mon ami, vous n'avez que le temps.

Marcel retourna à son journal avec la ferme décision de ne rien déguiser de la vérité.

—Arrive que pourra, se dit-il ; aussi bien, j'ai en ai par-dessus la tête.

Au bas de l'escalier, il trouva le père Thalamy qui le guettait.

—Montez vite, lui dit le brave homme, le secrétaire de la rédaction vous attend en tournant dans son cabinet, comme un fauve dans sa cage.

Marcel entra sans aucune émotion chez le fauve.

—Enfin ! s'écria ce dernier, ne pouviez-vous donc m'envoyer vos premiers feuillets par un commissionnaire ? C'est insensé ! M. le directeur vient de descendre à l'imprimerie. Il était au concert du Grand Théâtre Symphonique et c'est lui, lui-même, vous entendez, qui fait en ce moment votre besogne.

—Elle n'en sera que meilleure, répliqua sans sourciller le brave Marcel. Quant à moi, je n'entends rien à ces choses et je vous ronds mon tablier.

—Mais votre article ? . . .

Pour toute réponse, Marcel tendit au secrétaire l'épreuve de Briollet.

Le fauve poussa un véritable rugissement.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? Voilà que vous nous servez la copie de vos confrères ! D'où ça sort-il, monsieur Toutcourt, d'où ça sort-il ?

—De l'*Informé*. C'est M. Briollet qui m'a remis cette épreuve en me recommandant de la démarquer complètement. Il y va de sa place, et vous comprenez...

—Je comprends que vous êtes un...

Il allait lâcher l'insolence lorsque la porte s'ouvrit.

M. le directeur apparut.

Il était rayonnant d'avoir échappé à la catastrophe et fier d'avoir retracé lui-même les péripéties du début de l'incendie.

—Eh bien, monsieur Toutcourt, dit-il d'un ton bonhomme, à quelle heure vous arrivez ! Êtes-vous documenté, au moins ?

Mais, depuis un instant, le poète sentait ses forces l'abandonner. Sa blessure s'était rouverte. Un nuage flottait devant ses yeux.

Il porta la main à son front, poussa un cri étouffé et s'affaissa.

Le directeur le reçut dans ses bras et l'étendit sur une banquette.

—Voyez donc, fit-il, le pauvre garçon est blessé à la tête. Sonnez Thalamy ; envoyez-le chercher un médecin.

Le garçon de bureau s'acquitta de cette commission avec tout le zèle qu'un admirateur des Muses peut mettre au service d'un poète.

En deux mots, le secrétaire avait raconté l'aventure à son directeur.

—Démarquez l'article de Briollet, lui ordonna ce dernier ; faites des phrases, des grandes phrases bien ronflantes : des flammes, des écroulements, tout le patatras. Mes renseignements compléteront : j'étais là, moi, dans la salle, au moment de la panique. J'en suis sorti par miracle et sans écraser personne.

Le secrétaire se mit à l'œuvre ; à tout instant, le chef d'équipe des imprimeurs venait prendre sa copie courait la distribuer à ses hommes.

Cependant Marcel s'était ranimé.

—Ne vous tourmentez pas, lui dit le directeur ; on y arrivera tout de même : j'y étais, moi ! Mais comment avez-vous été blessé ? Auriez-vous sauvé quelque victime ? Ce serait très honorable, pour vous d'abord, et puis pour le *Jour et la Nuit*.

Par un noble scrupule, bien rare aujourd'hui, le poète était rebelle à la réclame.

—C'est un platras, dit-il, qui m'est tombé sur la tête.

—Et vous n'avez sauvé personne ?

—Non, monsieur.

—Moi j'ai sauvé une grosse dame qui s'obstinait à rester sur son fauteuil d'orchestre. Cela a été dur, je l'ai poussée devant moi comme une barrique.

Il examina le dernier alinéa de l'article de Briollet, alinéa qui avait pour titre : *Les actes de dévouement*.

—L'animal, dit-il, s'est bien gardé de me nommer. Ah ! la concurrence !

S'adressant au secrétaire :

—N'oubliez pas de combler cette lacune.

Le médecin venait d'arriver. Il examina la blessure de Marcel.

—Vous l'avez échappé belle, déclara-t-il. Huit jours de repos complet vous remettrons. Surtout pas la moindre fatigue d'esprit, pas d'émotions !

Le directeur engagea Marcel à rentrer chez lui. Il l'aida à descendre l'escalier, le mit en fiacre et lui dit sur un ton de bonté sincère :

—J'accepte votre démission ; mais vous aurez cinq cents francs d'indemnité. Vous les toucherez à la caisse quand il vous plaira. A propos, savez-vous la nouvelle : on assure que Mlle Augusta Clakay, la fille du richissime Américain, est au nombre des victimes. Vous l'a-t-on certifié là-bas ?

—Je n'en savais rien, répondit Marcel.

—Allez, mon ami, et ne vous tourmentez pas. Il paraît que vous êtes poète ; je vous prendrai des vers un jour ou l'autre. Il y a encore des gens qui aiment ça, de temps en temps.

Rentré chez lui, Marcel dormit douze heures consécutives sans se réveiller.

Admirable puissance de la jeunesse ! il se ressentait à peine de sa contusion et de ses fatigues accumulées.

Il procéda minutieusement à sa toilette et, se sentant un appétit d'enfer, s'en fut tout droit à son restaurant.

La clientèle des rapins s'y trouvait au complet.

Sur le mur, les époux Lamprois, tombés en poussière, avaient été remplacés par un croquis de la catastrophe du Grand Théâtre Symphonique.

Au premier plan de cette composition, le dessinateur avait campé Marcel en train de prendre des notes.

—Vive Toutcourt ! hurla l'illustre assemblée.

Marcel les laissa dire. Il fit honneur au plat du jour et, tout heu-

reux d'avoir retrouvé sa liberté complète, il alla flâner, le soir, au jardin du Luxembourg.

C'est seulement quand la bête a ce qu'il lui faut que l'esprit reprend ses droits : refait et rassasié. Marcel passa en revue les terribles événements de sa dernière nuit de reportage.

Il s'était assis sur un ban de la terrasse, d'où l'on domine l'un des plus jolis points de vue des promenades parisiennes.

Ce nom : *Augusta*, sorti de ses lèvres, en un doux murmure.

Il la revoyait, étendue auprès de lui, devant les ruines fumantes d'où s'échappaient des gerbes d'étincelles.

Il admirait ce front harmonieux, ces cheveux blonds si fins qu'on eût dit une auréole, ces yeux d'azur, ce profil aux lignes d'une pureté digne du pinceau de Raphaël.

Quelle angoisse il avait éprouvée en approchant ses lèvres de la divine bouche, en y faisant pénétrer son souffie, en rappelant la vie dans ce jeune corps paré de toutes les grâces !

À la veille de se trouver sans ressources, Marcel était-il donc amoureux de la fille du richissime Clakay ?...

Et voilà que, tout à coup, ce nom à réveillé en lui un souvenir.

Oui, c'est bien cela ; Clakay n'est autre que le cousin par alliance de don Juan Lartiguez ! L'Espagnol en parlait comme d'un admirateur passionné des tableaux de Julien Lartigue.

C'est bien ce millionnaire américain qui a acheté soixante-quinze mille francs un *Coucher de soleil sur les bords de la Creuse*, tableau signé du grand peintre mort obscurément au Béarn.

Ah ! l'étrange coïncidence !

Comment ne pas voir, dans cette rencontre, une volonté de la puissance supérieure qui préside à nos destinées !

Marcel serait resté toute la nuit à rêver d'Augusta, sans le rappel du tambour qui annonçait la retraite et la fermeture du jardin cher aux poètes... et amoureux.

Il se leva à regret de son banc et gagna la sortie sur la rue de Vaugirard.

Un remords lui était venu ; dans son délire, il avait oublié Briollet, le pauvre Briollet, si malade, si épuisé, et qui n'avait personne auprès de lui pour le soigner.

Il courut s'informer au café du Barreau si on en avait des nouvelles.

—Briollet, lui dit le patron, mais il est venu cet après-midi, comme d'habitude, Briollet se porte à merveille. Vous ne le connaissez guère, Rassurez-vous : Briollet est mourant le soir, il meurt la nuit et ressuscite au matin, plus vaillant que jamais !

Rassuré sur le compte de son ami, Marcel se fit servir un bock et se mit à lire dans les journaux du soir les détails de la catastrophe du Grand Théâtre Symphonique.

Il apprit ainsi tout ce qu'il n'avait pu savoir par lui-même, bien qu'étant sur place.

Le compte rendu du *Temps* s'étalait sur trois colonnes. Il se terminait par une liste complète des sauvetages.

Marcel tressaillit à la vue du nom qui chantait dans sa tête.

Il lut avec émotions ces lignes :

" Mlle Augusta Clakay, fille de l'Américain célèbre par ses millions, se trouvait dans la salle, aux fauteuils de balcon, en compagnie de sa tante, Mme Livardson. Elle s'est enfuie avec cette dernière, et, dans son affolement, a pris, comme tant d'autres victimes, une fausse direction.

" Elle aurait péri sans le dévouement d'un jeune homme inconnu qui, pénétrant par une brèche de la muraille écroulée, l'a relevée inanimée.

" Par une chance providentielle, elle était tombée en syncope, ce qui lui avait épargné l'asphyxie.

" Revenue à elle, grâce à des soins énergiques, Mlle Augusta Clakay, dont la bonté égale la merveilleuse beauté, a réclamé sa tante, dont il a été impossible de lui donner des nouvelles et qui a disparu.

" Son père avait passé la soirée rue des Abbesses, à Montmartre, chez M. Julien Legrand, jeune peintre qu'il encourage de la façon la plus utile en lui achetant ses tableaux.

" Des fenêtres de l'atelier, il fut un des premiers à apercevoir les flammes qui illuminait Paris, à l'ouest.

" La terrible vérité éclatait à ses yeux : ce qui brûlait là-bas, c'était le Grand Théâtre Symphonique et, dans ce théâtre, se trouvaient sa fille et sa belle-sœur.

" Mon enfant ! s'écria-t-il ma pauvre enfant !

" Sa voiture stationnait rue des Abbesses.

" Il se fit conduire sur le théâtre de la catastrophe et eut le bonheur inespéré de retrouver sa fille, saine et sauve, à l'ambulance.

" Maintenant, M. M. Clakay n'a plus qu'un désir, celui de récompenser comme il convient le jeune homme encore inconnu à qui il doit le salut de son enfant."

Tout autre qu'un poète se serait réjoui des bonnes intentions de l'illustre Clakay.

Certes, Marcel était heureux d'avoir sauvé la fille du million-

naire ; mais l'idée d'en tirer profit ne pouvait entrer dans son cœur.

Seul au monde, n'ayant aucune charge de famille, il n'aurait point tendre la main au père d'Augusta pour en recevoir le prix d'une action qui lui semblait toute naturelle.

Il avait fait son devoir et il en était récompensé par l'impérissable souvenir d'une beauté faite de grâce et de tendresse.

Car il la sentait bonne autant que belle, son Augusta !

Avec quelle sincérité d'affection, quel détachement d'elle-même elle avait, à peine revenue à la vie, réclamé sa tante !

Comme tout, en elle, jusqu'à son accent anglais, prêtait de charme à sa parole !

Bref, Marcel ne se le dissimulait plus : il aimait Augusta, il l'aimait d'autant plus qu'il en était séparé par une montagne de millions.

Le pauvre garçon, repris de fièvre, regagna péniblement sa mansarde.

Et quand il s'endormit, anéanti par la fatigue, il tenait encore près de ses lèvres, la branche de bruyère que la belle Augusta portait à la ceinture, au Grand Théâtre Symphonique.

Le lendemain, à son réveil, force lui fut de reporter sa pensée sur des sujets d'un ordre moins élevé.

C'était (il ne s'en doutait même pas) le jour du terme, et la concierge lui présenta, selon l'usage, sa quittance de loyer.

—C'est bien, dit-il sur le ton assuré d'un locataire solvable, je m'exécute ce soir.

Fort de la promesse de M. le directeur du *Journal et la Nuit*, il se présenta à la caisse de cet estimable journal, où on lui paya sans difficulté non seulement le mois courant, mais encore une indemnité de cinq cents francs.

Il rendit au secrétaire le reliquat des quarante francs que ce dernier lui avait remis en deux fois pour des frais de voiture, et sortit, la tête haute, mais le cœur gros.

En somme, c'était une bonne maison que ce journal ; on y gagnait sa vie et on s'y montrait généreux, à l'occasion, pour les collaborateurs.

Marcel se reprochait d'avoir manqué de l'intelligence, de l'activité et du sang-froid nécessaires à la mission du reporter.

Qu'allait-il devenir ?

Trouverait-il jamais une situation à laquelle il ne serait pas inférieur ? . . .

—Encore, si j'avais un métier, se disait-il.

L'outil est un repos pour l'esprit, et son maniement, quand il n'y a pas surmenage, assure la santé. Il donne du pain à l'ouvrier, même à l'ouvrier-poète.

En fait d'outil, Marcel n'avait que sa plume et il ne savait pas s'en servir d'une façon pratique.

Il jetait sur le papier ses impressions comme elles lui venaient.

Pour réussir, il lui aurait fallu les conseils et l'appui d'un guide expérimenté.

Ne connaissant personne à Paris, il désespérait de rencontrer cet appui.

Quant à la somme relativement considérable qui lui était tombée en main à la suite de cette catastrophe, il l'avait déjà sacrifiée d'avance.

Dans son excessive délicatesse, il se croyait obligé de rembourser à don Juan Lardiguez ses cinq cents francs.

Il les lui envoya le jour même sans s'arrêter un seul instant à l'idée que cet argent lui aurait donné du temps pour se débrouiller.

Il paya son loyer et respira à l'aise en se disant qu'il ne devait plus rien à personne.

Et il reprit sa vie casanière, toute d'étude, de travail et de privations matérielles.

Marcel ne lisait déjà plus les journaux.

Un matin qu'il se disposait à se rendre chez Briollet, dont il commençait à s'ennuyer, on frappa à sa porte.

A cette heure-là, ce ne pouvait être Jacques Brémond qui, d'ailleurs, ne montait presque jamais les cinq étages.

Marcel ouvrit.

C'était Briollet, un peu moins pâle que d'habitude.

—Bonjour, mon jeune ami, dit-il. Que devenez-vous ?

—Je termine un conte un vers.

—Pour qui ?

—Pour moi.

—Combien vous le paierez-vous ?

—Suivant mes moyens . . .

—Qui ne sont pas brillants, n'est-ce pas ? On ne doit pas rouler sur l'or dans cette mansarde.

—Mais, répliqua Marcel, on y fait des rêves d'or.

Le poète fronçait les sourcils. Sans la reconnaissance qu'il devait à Briollet, il l'aurait remis à sa place : personne n'avait le droit de s'occuper de sa misère puisque lui seul en souffrait.

Cependant le reporter promenait ses regards perçants autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose.

Il aperçut la branche de bruyère que Marcel avait accrochée au-dessus de son lit.

Un sourire mystérieux flotta sur ses lèvres minces et décolorées. Marcel, à qui ce sourire n'avait pas échappé, rougit légèrement.

—Mon cher ami, lui dit le reporter, je vous apporte du nouveau ce matin. Devinez quoi ?

—Serait-ce un nouvel emploi de veilleur de nuit ?

—C'est bien mieux que ça : je vous apporte la fortune.

—A moi ? ce n'est pas possible.

—Pourquoi donc ?

—La Fortune dédaigne les rêveurs.

—Pas quand ces rêveurs sont audacieux, capables d'héroïsme.

Briollet savait donc la vérité ! . . .

—L'héroïsme, s'écria Marcel, ne s'abaissera jamais jusqu'à la mendicité !

Le reporter fit un geste de profond étonnement.

—Ah ça, mon ami, dit-il, de quel siècle êtes-vous donc ? Seriez-vous un descendant de don Quichotte ? . . .

—Je m'en glorifierais ; c'était un grand cœur . . .

—Et une pauvre cervelle. Ecoutez, Marcel, je ne veux point parler plus longtemps par énigmes. Vos réponses sont pour moi un aveu. C'est vous qui avez sauvé Mlle Augusta Clakay, au péril de votre vie. Eh bien, je suis chargé par son père de rechercher l'auteur de cet acte d'héroïsme. N'ai-je pas cent fois raison de dire que votre fortune est faite ?

Marcel avait passé par toutes les couleurs pendant cette déclaration.

—Moi ! s'écria-t-il, accepter de l'argent pour avoir sauvé Augusta ! Mais vous ne l'avez donc pas vue, mon cher Briollet !

—Si, et j'affirme qu'il n'en est pas de plus belle . . .

—Ni de meilleure !

—Ça je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle m'a encouragé dans mes recherches en me disant : " Je voudrais que ce jeune homme fut pauvre autant que courageux, mon père se ferait un devoir de lui rendre la vie facile. "

—Son père ! . . . Lui moins que tout autre !

C'était un second aveu que Briollet recueillit d'un air stupéfait.

—Vous l'aimez, mon pauvre ami ! dit-il, vous l'aimez ! . . .

Marcel baissa la tête.

Le découragement se lisait sur son visage.

—Épargnez-moi, dit-il, les critiques qu'un homme de votre expérience peut faire à un enfant. Je suis fou, je ne le sais que trop. Maintenant que vous savez tout, êtes-vous encore d'avis de m'amener au père d'Augusta ?

Briollet avait besoin de réfléchir avant de répondre.

Cette exagération de délicatesse sonnait faux à ses oreilles d'homme pratique. A son avis, il n'y avait aucune bassesse à recevoir d'un milliardaire le prix du sauvetage de sa fille.

Et cependant, il n'osait le dire.

Marcel lui savait gré de son hésitation.

—J'espère, dit le poète, que vous ne m'avez pas encore nommé au père d'Augusta ? . . .

—Sans doute ; il me fallait d'abord la certitude.

—Et comment avez-vous appris ? . . .

—C'est bien simple : je vous ai reconnu au signalement que le médecin et ses aides m'ont donné du jeune sauveteur ; j'ignorais que vous étiez blessé à la tête, circonstance qui m'a été révélée par le secrétaire du *Journal et la Nuit*.

—Alors, lui aussi, il se doute . . .

—Pas le moins du monde : il ne vous croit capable de quoi que ce soit. Il ne peut parler de vous sans rire. Soyez tranquille, je l'ai remis à sa place. Bref, en entrant ici, j'étais déjà fixé. Si j'avais eu un doute, cette branche de bruyère, que vous conservez comme une relique, l'aurait dissipé.

—Mais qui vous a révélé ce détail ? . . .

—Mlle Augusta elle-même.

—A quel propos ?

—Ne soyez donc pas inquiet ; cela est venu tout naturellement : J'ai montré à Mlle Augusta la liste des bijoux recueillis dans les décombres du théâtre et je lui ai demandé si elle ne reconnaissait aucune de ces épaves. " Je n'ai rien perdu, m'a-t-elle dit, si ce n'est une branche de bruyère que j'aurais été heureuse de conserver, car c'est ma pauvre tante qui me l'avait donnée. " Voilà tout le secret. Et maintenant, que comptez-vous faire, mon ami ?

—Renvoyer cette relique à Augusta.

—Pourquoi ne pas lui porter vous-même !

—Parce que son père m'offrirait de l'argent et que je serais capable de le remettre à sa place.

—Elle n'est pas déjà si mauvaise, sa place, fit observer le reporter. Comment ! voilà un millionnaire qui peut faire votre bonheur et . . .

—Je vous répète qu'il est absolument incapable : je suis dans la fameuse situation du " ver de terre, amoureux d'une étoile. "

—Et si cette étoile daignait s'abaisser jusqu'à vous ? . . .

—Je m'enfuirais au bout du monde. Pauvre je suis et le resterai toute ma vie ; mais, au moins, quand je mourrai, mon cercueil sera celui d'un honnête homme. Quelle figure ferais-je dans le monde, étant le mari d'Augusta ! On me montrerait aux doigts en disant : "Regardez ce malin qui a ramassé ses millions dans la catastrophe du Grand Théâtre Symphonique !"

Briollet ne trouva pas un mot à répliquer.

C'était plus fort que lui : il admirait ce sublime désintéressement.

—Vous me réconciliez avec l'humanité, dit-il enfin. Mais qu'allez-vous devenir, grand enfant, avec cet amour au cœur et ce vide dans votre bourse ?

—Mon amour me soutiendra dans la lutte, me rendra digne du succès. Peut-être un jour ma renommée viendra-t-elle jusqu'à Augusta ; peut-être, en me lisant, éprouvera-t-elle de la sympathie pour celui qui aura su faire vibrer son cœur : alors je ne serai plus un inconnu pour elle.

—Mon Dieu ! s'écria Briollet, que vous êtes jeune ! Êtes-vous heureux d'être jeune ! Moi, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais. Mais revenons à la question : alors, vous m'interdisez de révéler au père Clakay qu'il vous doit la conservation de son joyau le plus cher, de celui pour lequel il sacrifierait jusqu'à son dernier million ?

—C'est le devoir.

—En entrant ici, je croyais vous apporter le bonheur, eh bien, j'ai encore cette conviction. Accepteriez-vous un emploi honorable qui vous permettrait de voir tous les jours votre Augusta ?

—Serait-ce possible !...

La physionomie de Marcel exprimait la joie et le doute.

—Je ne plaisante pas, dit Briollet, c'est très curieux.

—Expliquez-vous !

—On avait parlé de moi au père Clakay comme d'un reporter habile. Il m'écrivit pour me donner rendez-vous à son hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne. Je m'y rendis, fort intrigué. Au bout d'une heure d'entretien, le bonhomme m'accordait sa confiance. Il eut la délicatesse de ne me proposer aucune somme d'argent. Au moment de nous séparer, l'Américain, qui m'avait déjà présenté à sa fille, envoya chercher son jeune fils, Arthur, charmant bambin de treize à quatorze ans.

—...Je voudrais, me dit-il, donner pour précepteur à cet enfant un bon Français, ferré sur sa langue." Aussitôt j'ai pensé à vous et répondu que j'étais en mesure de fournir le bon Français en question.

—...Quand vous voudrez, dit Clakay ; le plus tôt sera le mieux." A ce moment, j'étais loin de supposer que vous étiez le sauveur. L'emploi vous convient-il ?

Des larmes d'attendrissement venaient aux yeux de Marcel.

Vivre auprès d'Augusta ! quel rêve !

L'apercevoir de temps à autre ! Respirer le même air qu'elle !

S'occuper de son jeune frère, lui apprendre de belles choses que, peut-être, elle lui ferait redire !

Conquérir le cœur de cet enfant, et, par ce moyen, tenir une petite place dans celui d'Augusta !

—Si l'emploi me convient ! s'écria le poète.

Mais une crainte s'éveilla soudain en lui.

—Ce n'est pas possible, murmura-t-il, infiniment découragé.

—Pourquoi donc ?

—Le père ne renoncera pas à son enquête et, par amitié pour moi, par faiblesse, vous finirez.....

—Rien à redouter de semblable. Voulez-vous ma parole ? sur quoi de sacré faut-il jurer ?

—Inutile, ami, je vous crois, je veux vous croire.

—A la bonne heure ! un dernier conseil, mon cher Marcel : ne renvoyez pas à Augusta sa branche de bruyère. Elle pourrait en tirer des conclusions qui la mettraient sur votre piste, attendu que je suis le seul à savoir de qui elle tenait cette relique.

Marcel accepta l'avis avec un enthousiasme.

Il décrocha la relique, la porta à ses lèvres et la renferma dans un tiroir de son secrétaire.

—Je la conserverai, jusqu'à mon dernier souffle. Elle me suivra au cercueil et sa poussière se confondra avec la mienne.

Ces paroles qui trahissaient une exaltation voisine de la folie, auraient fait sourire Briollet, sans son amitié profonde pour le jeune poète, dont il venait d'apprécier une fois de plus les hautes qualités de cœur, la grandeur d'âme, la pureté des sentiments.

—Par prudence, dit-il, remettons à une quinzaine de jours votre présentation au père d'Augusta. Peut-être vous demandera-t-il d'autres références ; en avez-vous à fournir ?

—Une référence de premier ordre, celle de Don Juan Lardiguez, cousin de M. Clakay.

—Parfait. J'aurai soin d'en avertir le père d'Augusta. Tout ira pour le mieux ; vous voilà sorti de peine, et je suis heureux d'y avoir contribué. Sur ce, je vous quitte : Pot-à-Tabac m'a télégraphié de Saint-Denis. Quant Pot-à-Tabac y va de sa dépêche, c'est

que le chien-crevé donne ferme dans sa circonscription. J'y vais. Faudra-t-il vous rappeler à son souvenir ?

—Rien ne presse, dit en riant le poète.

Et les deux amis échangèrent, avant de se séparer, une cordiale poignée de main.

Dans ses entretiens avec Briollet, Marcel s'était gardé, par une discrétion toute naturelle, de révéler son origine ; mais ce n'était que confiance remise. Il sentait en cet esprit actif et fureteur une puissance d'induction, de divination presque, sur laquelle il comptait pour débrouiller le mystère de sa naissance.

Mais avant d'entreprendre cette recherche délicate, il convenait d'assurer le présent.

L'occasion ne pouvait être plus belle. L'emploi du précepteur convenait admirablement aux facultés de Marcel. Former l'esprit d'un enfant appelé, par sa fortune, à jouir d'une influence énorme dans le monde, lui semblait une mission égale à celle d'un éducateur de prince.

Il ne se demandait même pas si on lui permettrait de faire de cet enfant un homme digne d'employer sagement ses millions, de les faire servir à bonne cause, celle des déshérités, de ceux, qui faute de point d'appui personnel, se rangent modestement sous le drapeau du Capital.

Dans la liberté de son ardente imagination, Marcel s'abandonnait aux plus douces chimères, au-dessus desquelles planait la beauté angélique d'Augusta.

Il passa ainsi deux bonnes heures à rêver.

Puis, sortant enfin de lui-même, il écrivit à Don Juan Lardiguez.

Il ne parla pas de ses essais de reportage. En lui annonçant qu'un de ses amis l'avait recommandé à M. Clakay il le pria simplement de l'appuyer auprès de ce dernier.

Sa lettre se terminait ainsi :

"Je vous serais très obligé de ne pas révéler à votre parent que je suis le fils de Julien Lartigue, afin de m'éviter de sa part des questions embarrassantes."

Par retour du courrier, il reçut de l'Espagnol cette prompte réponse :

"Par ce même courrier, cher monsieur, j'écris à mon cousin dans le sens que vous m'avez indiqué.

"J'espère que vous réussirez et je désire que vous en retiriez toutes satisfactions.

"L'intérêt que je vous porte et dont vous êtes digne, ô jeune oiseau rare, m'inspire l'idée de vous donner, confidentiellement, quelques conseils qui ne vous seront pas inutiles. Vous allez avoir à former l'esprit du jeune Arthur, que j'ai eu l'occasion d'observer de près il y a deux ans, à Biarritz, où mon cousin a passé tout un hiver.

"Il est, ma foi, très gentil et très intelligent. Je crois qu'il vous rendra la tâche facile.

"Mais prenez garde au père.

"C'est un Américain, dans toute l'acception du mot. A part son amour de la peinture qui lui est venu à force de visiter les musées du monde entier et d'acheter des tableaux pour sa galerie — la plus belle après la mienne — il ne connaît que les affaires, les affaires d'argent s'entend ?

"Il a des intérêts en tous pays et il les surveille avec un tact, un flair prodigieux.

"Or, mon cousin par alliance entend que son fils n'hérite pas seulement de ses millions, mais encore de ses qualités d'homme pratique.

"Ne vous avisez pas de parler poésie, musique ni même peinture à votre élève, et ne lui donnez comme exemples que les grands industriels, les grands agriculteurs.

"Si vous agissez différemment, vous ne tiendriez pas longtemps en place.

"Surtout, point de philanthropie ! Clakay a le plus profond mépris des masses, qu'il considère comme les outils des hommes supérieurs, au nombre desquels il ne manque pas de se compter.

"Ah ! quel dommage que votre père ne soit plus de ce monde : vous n'en seriez pas réduit à solliciter l'emploi de précepteur chez un ogre comme ce cousin par alliance William Clakay... qui, malgré ses quarante millions, n'aura jamais, jamais ! ma galerie de chefs-d'œuvre.

"DON JUAN LARDIGUEZ

qui saura vous prouver un jour qu'il était votre meilleur ami."

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Phrynette — (Suite et fin)

First system of the musical score. It features a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The music begins with a *rit.* (ritardando) marking. The system includes a first ending bracket labeled '1.' and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking. The system concludes with a *rit.* marking and the instruction 'a Tempo.'.

Second system of the musical score, continuing from the first. It features a *rit.* (ritardando) marking and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking.

Third system of the musical score. It features a first ending bracket labeled '1.' and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking. The system includes a *rit.* (ritardando) marking and the instruction 'Con tenerezza.'.

Fourth system of the musical score, continuing the melodic line with various rhythmic values and dynamics.

Fifth system of the musical score, featuring a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking.

Sixth system of the musical score. It features a first ending bracket labeled '1.' and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking. The system concludes with a *rit.* (ritardando) marking and a *p* (piano) dynamic marking.

Seventh system of the musical score. It features a first ending bracket labeled '1.' and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking. The system concludes with a *rit.* (ritardando) marking and the instruction 'FIN'.

Eighth system of the musical score, labeled 'TRIO' at the bottom. It features a *pp* (pianissimo) dynamic marking and the instruction 'Andante'.

Ninth system of the musical score, continuing the Trio section with various rhythmic patterns.

Tenth system of the musical score, labeled 'TRIO' at the bottom. It features a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking and the instruction 'Cresc.' (Crescendo).

Eleventh system of the musical score, continuing the Trio section.

Twelfth system of the musical score, labeled 'TRIO' at the bottom. It features a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking.

Musical score for "LE SAMEDI" consisting of six systems of music. The first system includes the instruction "plus vite." and dynamic markings "sf". The second system includes "ppp". The third system includes "p" and "M.C.". The fourth system includes "M.C." and "M.D.". The fifth system includes "M.C.", "M.I.", "p", and "a Tempo.". The sixth system includes "a Tempo.".

2

Musical score for "PETITE MARCHE" consisting of five systems of music. The first system includes "PIANO", "All^o mod^o", and "Cresc.". The second system includes "Cresc.". The third system includes "Cresc.". The fourth system includes "Cresc.". The fifth system includes "Cresc.".

3

PETITE MARCHÉ

à Monsieur **EMILE GOUSSEAU**
JOYEUX RAPINS

MARCEL COLIN

DÉGUISEMENT DES AGENTS DE LA SÛRETÉ

A côté de la police municipale, chargée du service d'ordre sur la voie publique, fonctionne à Paris, comme du reste dans toutes les grandes villes, une police de sûreté. La première se montre en plein jour, et c'est même en se montrant — sans plus — qu'elle fait le meilleur de son ouvrage ; la seconde n'a de chance de réussir dans sa tâche malaisée que si elle possède l'art de se dissimuler.

Nous ne voulons pas ici décrire les rouages, assez complexes, du service de sûreté ; nous ne voulons parler que de ses déguisements. Lancé à la poursuite d'un ennemi qui sans cesse change de tête et de costume, l'agent de la Sûreté n'a chance de le joindre que s'il se rend lui-même en quelque sorte invisible.

Sa personne, d'ailleurs, se prête aux transformations : l'agent de la Sûreté (son titre officiel est : *inspecteur*) est un homme jeune, sans infirmités, alerte, toujours prêt aux expéditions de jour et de nuit, toujours en éveil, au jarret solide, à l'œil prompt, et rien ni dans sa physionomie, ni dans sa tenue ne doit donner prise aux remarques. Chez lui vous ne verrez ni taille gigantesque, ni rachitisme, ni cheveux longs, ni calvitie, ni difformité, ni rien qui sente un métier plutôt qu'un autre : son métier consiste à n'en avoir aucun et à pouvoir les contrefaire tous. Voici, à ce propos, les confidences que fit à l'auteur de ce récit un agent, ancien camarade de régiment.

Il avait, une fois, à surveiller les allées et venues d'une bande de cambrioleurs qui avaient établi leur quartier général dans une rue déserte. Comment stationner dans une rue sans éveiller les soupçons de ces gens qui avaient tant de motifs pour vivre l'œil au guet ? L'idée lui vint de se métamorphoser en paveur. Un matin, il arrive avec quelques camarades : brouettes, pelles, pioches, sable, rien ne manque, pas même la lourde "demoiselle". Et ce sont tout le long du jour des chansons, des lazzis, des tournées sur le zinc le plus proche. Le lendemain, comme on avait assez dépavé, on repave. Le surlendemain, on redépave, et toujours, et toujours. Les voleurs entraînés chez eux, chargés de butin et souriaient de la bêtise de ces pauvres paveurs qui suaient, qui soufflaient à remuer terre et moëllons, alors qu'avec un peu d'adresse eux-mêmes s'enrichissaient aux dépens des bourgeois. Les derniers qui rirent furent les paveurs : un beau matin, au grand ébahissement des habitants du quartier, ils laissèrent là brouettes et "demoiselles" et cernèrent la maison qu'ils n'avaient pas quitté de l'œil. La bande entière des voleurs fut capturée. Mon sous-off rayonnait de joie.

A quelque temps de là, il lui fallut donner une preuve nouvelle de son esprit inventif. Il eut à surveiller une association qui semblait se ramifier dans tous les quartiers de la ville, — une vraie pieuvre. Courir après chacun des bandits eût été impossible ; notre homme imagina mieux : il s'attacha aux pas de l'un d'entre eux et remarqua que, chaque jour, à la même heure, il montait en fiacre, au sortir de chez lui. Son plan fut vite dressé : le lendemain, il arriva — en cocher — promener un fiacre aux abords du domicile du gredin. Ce qu'il avait prévu se produisit : le voleur, sans méfiance, monta dans sa voiture. Le brave automédon se montra serviable, poli, instruit de tous les détours des rues de Paris, bref un modèle, un amour de cocher. Le voleur le reprit encore les jours suivants. L'agent connut, en une semaine, les noms, les adresses de tous les associés, leurs tenants et aboutissants.

Le samedi soir, le cocher de fiacre céda le pas à un vulgaire "panier à salade" qui conduisit, en les secouant très fort, ces messieurs de "la pègre" à la Tour pointue.

L'inspecteur avait montré qu'il ne vivait pas de routine : aussi le chargea-t-on de réparer la maladresse d'un autre agent qui avait perdu de vue trois pickpockets. Ces honorables gentlemen avaient dépisté toutes les recherches et déjà, confortablement installés dans le rapide de Cologne, ils narguaient la police qui ne savait pas à quelle station ils descendraient. Notre homme ne perdit pas un instant : vite, il arrache à un contrôleur de la gare sa vareuse et sa casquette, s'en affuble, escalade les wagons du train et lance d'une voix polie le traditionnel : " Vos billets, messieurs, s'il vous plaît ? " Les voleurs, en honnêtes et prudents voyageurs, tendent leurs tickets ; l'agent, d'un simple coup d'œil, apprend quelle est leur destination... et les fait arrêter à leur descente.

Un jour que j'étais allé pour affaire dans une banque du boulevard, je regardais, en attendant mon tour, un pauvre diable qui s'activait à promener son arrosoir et son balai tout près des personnes accoudées à la tablette des guichets. Je le plaignais de cette humble besogne ; tout entier à ma philanthropique pensée, j'abandonnais mon bordereau.

Le balayeur dressa la tête : " Vous êtes bien imprudent, me dit-il en ricanant ; on n'abandonne pas comme cela une pièce de caisse. Prenez garde aux voleurs. " J'avais reconnu le sous-off.

Souvent, il lui arrive de passer sa journée sur les *fortifs*, à la porte de Flandre, ou de flâner, en cotte bleue, boulevard de la Villette, et de figurer, le soir, un gardénia à la boutonnière de son frac, dans un salon du boulevard Saint-Germain. Le jour, il mâchonne l'argot et le soir il surveille l'argenterie, la corbeille de mariage, les tables de jeu, pendant qu'autour de lui on babille, on flirte, on

danse. Il a toujours en poche une petite cordelette (le cabriolet) pour la passer au poignet d'un *philosophe* qui aurait escamoté une dentelle, quelque diamant, quelques louis. Il m'a avoué qu'à force de se transformer il ne se reconnaît pas toujours lui-même et qu'il lui arrive, se mirant dans une glace, de se voir simultanément en affreux voyou de Belleville et en un gentilhomme infiniment smart. Les deux images se superposent. Il se retrouve à la sortie : il est toujours agent de la Sûreté.

La Multiplication sur le Bout des Doigts

La multiplication, quand elle se fait à notre profit, est sans doute, de toutes les opérations d'arithmétique, celle qu'on préfère. Elle n'en est pas moins longue et compliquée, et elle exige, lorsqu'elle est à plusieurs chiffres, une attention en éveil et une mémoire qui ne bronche pas. Pour soulager la mémoire, y suppléer, et en même temps arriver d'un coup à des résultats qu'elle ne pourrait donner que lentement et par parcelles, on a établi des *barèmes* ou "comptes faits", qui forment des livres plus ou moins volumineux. Mais ces livres sont surtout à l'usage des calculateurs de profession ; il est rare qu'on en ait sous la main dans son ménage, pour tous ces petits calculs qu'on a, homme ou femme, quotidiennement à faire ; d'ailleurs la consultation n'en est pas facile. Aussi est-il intéressant de savoir que chacun porte avec lui, quoi qu'il fasse et où qu'il aille, un *barème* naturel dans les doigts de ses mains.

C'est un Polonais, M. Procopovitch qui a le premier fait connaître cet ingénieux système. Quelques instituteurs commencent à en enseigner l'usage à leurs élèves. Mais il n'est pas encore répandu dans le grand public. Il mérite pourtant de l'être, car il réduit la table de Pythagore à cinq chiffres, partie finale, que les plus mauvaises mémoires peuvent retenir.

Le nombre des doigts de chaque main divise naturellement cette sorte d'arithmétique manuelle en série de cinq. Sans nous arrêter à la première série, trop facile pour que l'usage des doigts vienne utilement en aide à la mémoire, nous commencerons par la seconde série, de 6 à 10. Cette série est représentée conventionnellement en partie double par les doigts de chaque main à partir du pouce, celui-ci va à 6, jusqu'au petit doigt qui vaut 10. Pour multiplier deux de ces nombres l'un par l'autre, on joint le bout des doigts qui représentent les nombres qu'on veut multiplier. Puis on compte ces deux doigts et ceux qui restent libres en allant vers le pouce — les pouces y compris. Le total donne le nombre des dizaines dans le produit de la multiplication. On obtient le chiffre des unités en multipliant les nombres des doigts non comptés dans chaque main l'un par l'autre, ce qui ne nécessite évidemment la connaissance de la table de Pythagore que jusqu'à 5.

Exemple : on veut multiplier 8 par 9. On joint le second doigt de la main droite au troisième de la main gauche. On a ainsi, en allant vers les pouces, les deux doigts qui se touchent, plus un doigt et un pouce pour la main droite, et deux doigts et un pouce pour la main gauche, soit en tout sept doigts. Le produit de 8 par 9 comprend donc sept dizaines. Maintenant reste, de l'autre côté des mains qui se touchent, à la main gauche un doigt et deux à la main droite : on multiplie 2 par 1, et le résultat, 2, représente le chiffre des unités à ajouter à 70. Le produit de 8 par 9 est, par conséquent, 72.

Dans la troisième série, de 11 à 15, le pouce de chaque main représente 11, l'index 12 et ainsi de suite jusqu'au petit doigt qui représente 15. Pour multiplier deux quelconques de ces nombres l'un par l'autre, on procède d'abord comme pour les nombres de la seconde série, mais aux dizaines obtenues ainsi il faut ajouter 100, car deux nombres multipliés l'un par l'autre, à partir de 10, nécessairement dépassent 100. Quant au chiffre des unités, il s'obtient en multipliant l'un par l'autre, non pas les nombres de doigts restés libres en allant vers le petit doigt, comme tout à l'heure, mais ceux mêmes qu'on vient d'adjoindre pour trouver les centaines.

Exemple : on multiplie 13 par 14. On réunit par les extrémités le second doigt d'une main et le troisième de l'autre, et l'on a ainsi, en comptant ces deux doigts et les autres jusqu'aux pouces inclusivement, le chiffre 7, qui représente des dizaines, soit 70, à quoi il faut ajouter 100, ce qui donne 170 pour résultat partiel. Ces sept doigts se divisent en quatre doigts pour une main et trois pour l'autre : on multiplie 4 par 3 et l'on a le chiffre des unités, 12, à ajouter au premier produit, soit 182 comme produit total.

La quatrième série, de 16 à 20, ne présente pas plus de difficultés. Les doigts joints et les autres jusqu'aux pouces inclusivement valent 20, c'est-à-dire qu'on multiplie cette somme par leur nombre ; en multipliant l'un par l'autre les nombres de doigts laissés libres jusqu'aux petits doigts, comme dans la seconde série, on obtient les unités ; on ajoute 200 et l'on est en possession du résultat. Multiplions, par exemple, 16 par 17. On place le pouce d'une main contre l'index de l'autre, et l'on compte ainsi trois doigts dont chacun vaut 20, soit en tout 60 ; en multipliant ensuite les quatre doigts restés libres à une main par les trois restés libres à l'autre et adjoignant ce résultat, 12, à l'autre, on a 72. Ajoutons 200 et nous aurons 272, produit exact de la multiplication de 16 par 17.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



CES DEMOISELLES...

—Où vas-tu !
 —Chez le boucher pour acheter cinq cents de... "dur".
 —Vous avez de la visite ?

—C'est un garçon, Monsieur le député, vous avez un garçon !
 —Et moi qui ai failli voter la suppression des sous-préfets... J'aurais brisé son avenir !

**

La fermière (au colporteur).—C'est inutile, je n'ai besoin de rien, vous dis-je, et si vous ne détalez pas, je sille le chien !
 Le colporteur (sans s'émouvoir).—Achetez-moi au moins un sifflet, alors ?

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
 Fourriture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
 1686 rue Notre-Dame
 Près de l'Eglise Notre-Dame

MONUMENTS FUNERAIRES
 EN MARBRE ET GRANIT
 Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres
J. BRUNET
 COTE-DES-NEIGES MONTREAL

Bestaureteur de Robson
PLUS DE CHEVEUX GRIS
 Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparé par excellence.
 En vente partout, 50c la bouteille.
 Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacia, JOLIETTE, P. Q.

Librairie Française
 JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.
 Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.
 Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.
 Prix très modérés

Téléphone des Marchands 182
N. LÉVEILLÉ
 Marchand-Tailleur
 138 1/2 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL
 Toujours en main un stock de quatre à cinq mille plâtres.
 Une visite de votre part est sollicitée.
 Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
 COUPE GARANTIE

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petite Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de B. thléem, No 163 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Sur le quai de la gare de Nice, vendredi dernier.
 A l'arrivée du rapide, un de nos amis aborde le conducteur du wagon-lit, et demande une place.
 —Je n'en ai plus une seule, Monsieur, dit le conducteur. Et il ajoute: "Le vendredi, voyez-vous, on ne sait plus où donner la tête !"
 —Le vendredi ? Je croyais qu'au contraire on voyageait moins ce jour-là ?
 —Justement, Monsieur. Tout le monde à présent se dit cela, et ça nous fait des trains bondés !
 N'est-ce pas là un signe des temps, et nos vieilles superstitions tendraient-elles à disparaître ?

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES**
 Elixir, Poudre et Pâte
 DES **BÉNÉDICTINS**
 de l'Abbaye de Souillac
 Dom MAQUELONNE, Prieur
 Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD
 VENTE EN GROS : **SEGUIN, BORDEAUX**
 MAISON FONDÉE EN 1807.
 VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.
 MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1894. EXP. INT. BORDEAUX 1895. Membre du Jury.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
 Dom Maquelonne

LE RIFLE
 Eczéma. Mal de Barbe. Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous serons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin
 éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnement.
J. A. GODIN, Fabricant
 898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
 TEL. BELL EAST 1114

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent
J. A. Dumas
 PHOTOGRAPHIE
 MONTREAL

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.
ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

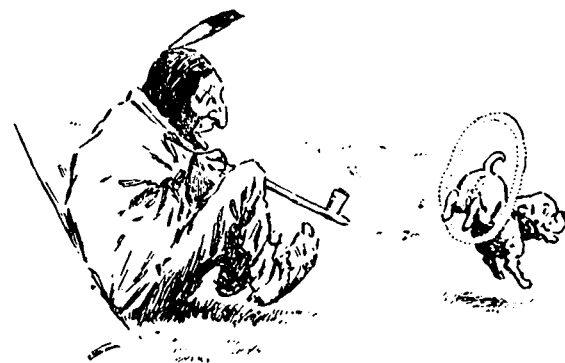
UN CHIEN DÉPARÉILLÉ



I



II



III

Le Concours de l'Internat

LES FAITS TELS QU'ILS SE SONT PASSÉS.—BRILLANTS RÉSULTATS

Le concours pour l'internat des hôpitaux a été cette année, particulièrement brillant.

La question posée aux concurrents était loin d'être aisée :

"De l'exercice du calcul stomacal dans la papyrophagie infantile."

Ce sujet, bien que très difficile à traiter, n'en était pas moins fort intéressant.

Chacun sait, en effet, que beaucoup d'enfants ont la fâcheuse habitude de mâcher du papier. Ceux qui ont déjà un esprit entreprenant lancent ce papier mâché contre les murs, ceux qui ont un caractère plus renfermé, moins exubérant, se contentent de l'avaler.

C'est cette dernière catégorie qui fournit malheureusement chaque année de nombreux cas de calculs stomacaux dus à la papyrophagie ou, plus simplement, pour ceux de nos lecteurs qui, ne jouant pas aux cartes, ignorent le grec : dus à l'absorption du papier. Ce papier ne s'assimilant pas à la digestion s'accumule, en effet, dans l'estomac et ne tarde pas à y produire d'effroyables ravages. *Comment le chirurgien doit-il s'y prendre pour l'enlever ?* Telle était la question qui était posée aux candidats.

Les uns proposèrent de faire avaler à l'enfant quelques allumettes et de lui frictionner ensuite la poitrine de façon à déterminer un petit incendie intérieur qui détruirait le papier. Ce moyen, satisfaisant au point de vue médical, présentait dans la pratique divers inconvénients : il enflammait l'estomac, habitait l'enfant à jouer avec des allumettes et, détail qui à son importance ne pouvait réussir, les allumettes étant noyées par le suc gastrique.

D'autres candidats proposèrent l'opération chirurgicale pure et simple. Il suffisait de pratiquer une fente sous la plante du pied et, de là, au moyen d'une longue sonde traversant la jambe et les intestins, d'atteindre le calcul papyrogène dans l'estomac.

L'opération se faisait ainsi dans les meilleures conditions. On sait, en effet, qu'au point de vue chirurgical, une opération est d'autant mieux réussie qu'elle détruit et traverse le plus d'organes possible.

La plante des pieds étant la partie du corps la plus éloignée de l'estomac, c'était évidemment par là qu'il fallait commencer. Mais, disons-le sans y attacher toutefois une importance puérile, ce procédé compromettait gravement la vie du malade.

Rappelons seulement pour mémoire que certains candidats, indignes de ce titre, osèrent proposer de banales méthodes empruntées à l'antique médecine tel que le vomitif. Ces plaisanteries, d'un goût douteux, furent écartées purement et simplement. Il n'est pas nécessaire de faire dix ans d'études pour obtenir un si piteux résultat, Dieu merci !

Nous avons hâte d'en arriver à l'exposé de la méthode de MM. X... et Y..., les triomphateurs d'hier.

Laissant de côté tous les vieux préjugés et adoptant hardiment les dernières découvertes scientifiques, ces messieurs sont arrivés à obtenir la papyrocatacausie sans faire souffrir le malade, sans même le déranger de son sommeil.

Grâce au thermocautère de Paquelin, ils se frayent un passage au travers des portes, pénètrent de nuit dans la chambre du malade, percent un léger trou, à la vrille, dans la poitrine du patient et y versent de l'acide azotique. Celui-ci s'empresse de détruire le papier et de lui-même devient, sous le pseudonyme d'hypoazotique, un excellent désinfectant.

L'expérience faite à Beaujon a eu un grand retentissement dans la presse. Dans l'espèce, pour ne point risquer à la légère la vie d'un enfant, le malade était représenté par une petite urne de bois contenant du papier.

A la suite de cette expérience concluante, le concours se trouvait terminé et l'on recherche activement les deux triomphateurs, modestement encore anonymes, de l'internat, pour les internier comme ils en sont dignes.

W. DE PAWLOWSKI.



IV



V

CONSÉQUENCES DU 13 NOVEMBRE

Si vous voulez voir quelqu'un d'embêté, envoyez-moi trente cinq cents et je vous ferai parvenir ma photographie !

Comptant sur la fin du monde, si formellement annoncée pour ces temps derniers, j'étais livré à toutes sortes de dépenses exagérées, et d'ailleurs agréables, dont j'avais remis le paiement à ces jours-ci.

"Qu'est ce que je risque ?" m'étais-je dit, "puisque, à cette époque, ni les fournisseurs, ni moi, n'existeront plus !"

Malheureusement, — quand je dis : malheureusement, c'est aux fournisseurs que je pense, pas à moi ! — nous existons encore !

Contrairement aux prédictions du professeur Fallb, pourquoi ai-je cru à cette folie ? — la terre n'a rencontré nulle comète : et moi je continue à rencontrer mes créanciers. Aussi, prévois-je pour cette semaine quelques-uns de ces fichus quarts d'heure qui sont bien la moins comique des inventions de ce brave Rabelais !

PERLE DE CASERNE

Le sergent. — Soldat Laplanche, vous ne faites pas attention à la manœuvre.

Laplanche. — Pardon, sergent !

Le sergent. — Je vous dis que vous n'êtes pas à votre affaire, vous avez l'air aussi gêné que pourrait l'être un Esquimeau dans le Sahara.

DENTS POUR DENTS

Madame. — Je m'explique maintenant pourquoi les Durand ne viennent dîner à la maison que les jours où nous avons du poulet : nous avons le même rôtisseur.

Monsieur. — C'est ignoble de se renseigner ainsi avant d'aller chez les gens.

Madame. — Pour sûr ! mais j'ai appris que demain ils auraient une dinde truffée...

Monsieur. — Eh bien, nous irons nous faire inviter à dîner.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il est des heures où le devoir du soldat coûte à la conscience de l'homme.
SIR WILLIAM BUTLER.

Les pensées qui plaisent à tout le monde, je les tiens pour détestables.
DIDEROT.

Nos plus cruels ennemis n'ont pas besoin d'inventer : ils n'ont que la peine de répéter ce que nous disons de nous mêmes.

FUSTEL DE COULANGES

Spéculer : acheter des nuages et vendre du vent. CHERBULIEZ.

UN CHIEN DÉPARÉILLÉ (Suite d'in)

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY



Indigestion.

Quand les organes digestifs ne convertissent pas convenablement les aliments en matières nécessaires à la nourriture du système, l'indigestion ou la dyspepsie, causes de beaucoup de souffrances et de maladies humaines, en résultent.

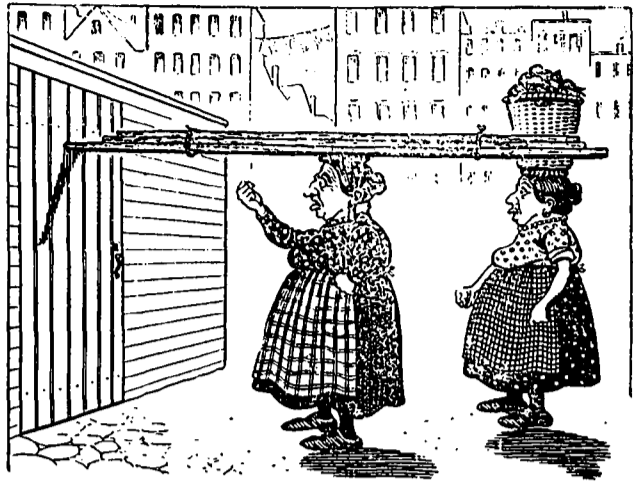
Parmi les symptômes de l'indigestion on peut mentionner une forte douleur piquante peu après avoir mangé, une sensation de dilatation de l'estomac et des intestins, des éructations, une sensation de brûlement d'estomac qui indique l'acidité, de l'aigreur, la palpitation du cœur, la difficulté de respirer, les douleurs sous les côtes et les omoplates, le mal de tête aux tempes et dans les yeux, l'étourdissement, la langue chargée et la constipation.

Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée) prise soir et matin, fera disparaître chacun de ces symptômes et débarrassera permanemment le système de l'indigestion ou de la dyspepsie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

TROP OBÉISSANT



Mme Pitou.—Vite, Toto, ouvre la porte.

Soyez Toujours sur vos Gardes



GUÉRISON CERTAINE POUR
Les Premiers Attaques de
Consommation, le Rhume, la
Toux, l'Asthme, la Bronchite,
la Grippe, la Coqueluche,
l'Enrouement, et toutes les
Maladies des Poumons et de
la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prépare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Le boutiquier (vendant la monnaie à la bonne).—Mademoiselle, cela ne vous fait rien que je vous donne cinquante francs d'écus sur votre billet de cent francs ?

La bonne.—Je n'y tiens pas beaucoup, car c'est aujourd'hui chez nous le nettoyage de l'argenterie et madame serait bien capable de me les faire nettoyer avec le reste.

Le médecin (à l'hôpital).—Vous êtes probablement aussi une victime de l'hérédité ?

Le patient.—Oui ! oui ! je me suis fait un trou dans la tête en me cognant contre le portrait de mon grand-père.

** * *
Le chat est un tigre pour la souris, et une souris pour le tigre.*



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ADDRESS: **CREELMAN BROS.**
GEORGETOWN ONT. CANADA.

FREE CATALOGUE

AGENTS WANTED

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

✂ Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

TROP OBEISSANT - (Suite et fin)



II
Toto. — Ça y est, maman

L'Anémie et les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard

On reconnaît qu'une personne est atteinte d'anémie à un grand nombre de signes ou symptômes. Ordinairement la nutrition s'altère, l'embonpoint diminue, le teint perd sa fraîcheur, les yeux perdent leur éclat, les paupières prennent des teintes bistrées; les forces musculaires s'affaiblissent, la marche est plus difficile par suite de la faiblesse des jambes et d'une pesanteur dans les reins; tout effort, fatigue, accable. On éprouve parfois des palpitations de cœur d'une intensité douloureuse; la respiration se précipite même au repos; au moindre effort on éprouve de l'essoufflement; l'estomac fonctionne mal; la langue est chargée, la bouche pâteuse. On a de fréquents maux de tête, des étourdissements passagers, le sommeil léger et hanté par des cauchemars; on est enfin sujet à la migraine qui, assurément, de toutes les indispositions nerveuses, est la plus pénible.

On a préconisé bien des remèdes contre l'anémie: le charlatanisme s'en est mêlé et a fait et fait encore des milliers de dupes chaque jour: c'est ce qui nous engage à recommander aux personnes souffrant d'anémie les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard dont la formule est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris. On trouve ces Pilules dans les pharmacies à raison de 50c la boîte — 3 pour \$1.25. Si votre fournisseur ne les a pas, adressez-vous directement à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, Pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant autorisé; il se fera un plaisir de vous les expédier franco de port par la malle sur réception du montant.

Le talent employé à se procurer de l'argent fait perdre celui qu'on peut employer à le gagner.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Tronçon d'histoire nationale d'où il suit que Molière n'a pas été le premier à se moquer des médecins.

La reine Austrigilde, femme du roi Gontran, exigea en mourant et obtint de son mari qu'il ferait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie.

Certes, si ces prescriptions eussent été accomplies et fussent devenues un usage, on ne verrait pas tant de carabins sur la Rive gauche.

La vérité irrite ceux qu'elle éclaire et ne convertit personne.

La calomnie est comme le charbon: quand elle ne brûle pas, elle noieit.

MÉRITE SÉRIEUX

Pour les maux de gorge, de poitrine, le *Baume Rhumal* est le remède le plus agréable, le plus efficace et le plus économique.



La **Phosphatine Falières...**

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

Les Institutrices

ont un travail dur et Nuisible à la Santé.



Le fait de respirer constamment l'air vicié d'une classe où est renfermé un grand nombre d'élèves, est la cause principale que les institutrices sont généralement pâles, faibles, anémiques et dyspeptiques. Heureusement la nature a tout prévu et elle donne à ceux qui ne peuvent se fortifier par les exercices au grand air, le

VIN ST MICHEL



qui est le pur jus de la vigne provenant d'un sol ferrugineux et qui, par conséquent, tonifie, purifie, enrichit et régénère le sang qui est la source même de la vie. Le Vin St-Michel est aussi un apéritif qui réchauffe l'estomac et le prépare au travail de la digestion. Il est en usage dans toutes les communautés enseignantes et recommandé par tous les médecins de l'univers.

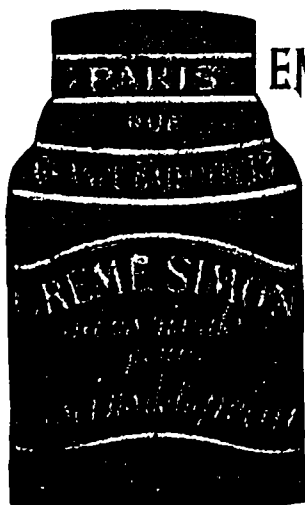
Fautes de richesse, une nation n'est que pauvre; faute de patriotisme, c'est une pauvre nation.

Les pierres qu'on jette aux hommes de génie servent de piédestal à leurs statues.

L'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir.

Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres est de se plaire trop à eux-mêmes.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

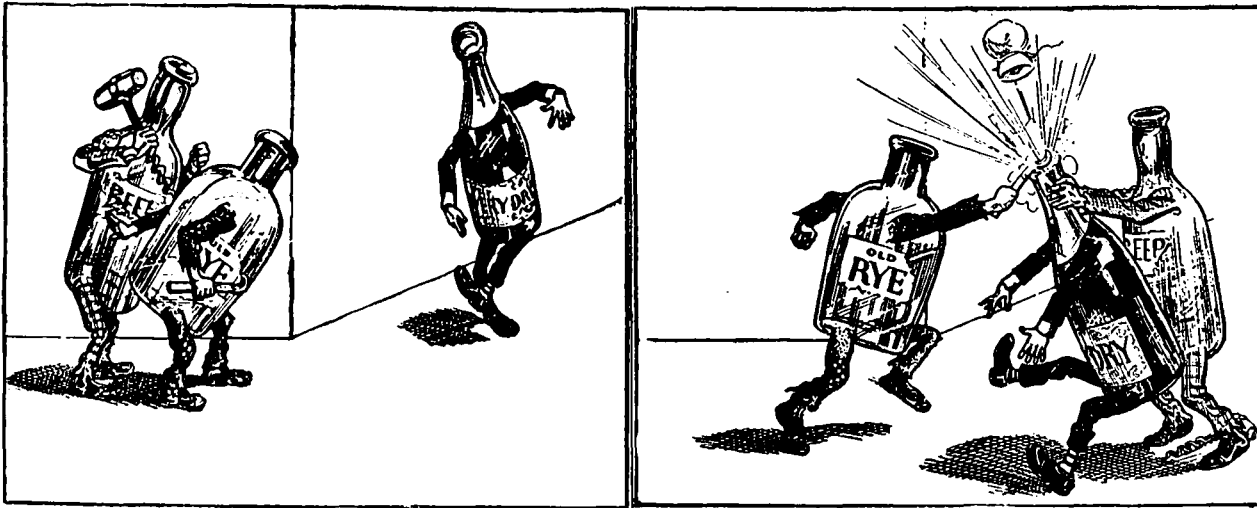
DE LA MÊME MAISON

CREME SIMON	
Petit module	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POTDRE SIMON,	0.50

Agent General pour le Canada:

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montreal.

VOL DE GRAND CHEMIN



NUIT DE NEIGE

*La grande plaine est blanche, immobile et sans voir
Pas un bruit, pas un son : toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.*

*Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes,
L'hiver s'est abattu sur toute floraison,
Des arbres dépoillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis, ainsi qu'un fantôme.*

*La lune est large et pâle et semble se hâter :
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère,
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse de nous quitter.*

*Et froûs tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va souvant,
Et la neige au loin scintille sinistrement,
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.*

*Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées,
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.*

*Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là tout tremblants, sans rien qui les protège
De leur vil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne rient pas.*

LES PEUPLADES GÉOPHAGES

Le grand naturaliste voyageur de Humboldt a fait connaître le premier, avec précision, l'étrange habitude qu'ont les peuplades indiennes des bords de l'Orénoque et de l'Amazone de manger de la terre, et non pas une terre calcaire ou alcaline destinée à combattre l'acidité gastrique, mais une argile grasse, jaune rougeâtre, mêlée d'oxyde de fer.

L'origine de cette alimentation bizarre est la disette, fréquente en ces parages, combinée avec la paresse naturelle des indigènes. Ils ont, sans doute, d'abord mangé de la terre pour essayer de calmer les douleurs de leur estomac, puis par habitude et—certains—par goût. La terre ingérée doit contenir un peu de matière organique assimilable, puisque l'on a vu des Indiens vivre des mois entiers sans autre ressource. Chose curieuse, son usage modéré n'influe pas d'une manière fâcheuse sur la santé de ces gens ; mais chez ceux qui ont la passion de la terre, qui en garnissent leur estomac de préférence à tout autre aliment, les bras et les jambes maigrissent outre mesure, le visage pâlit, le ventre gonfle et se durcit et la mort survient bientôt.

L'usage de manger de la terre est peut-être moins rare qu'on ne le croit. Beaucoup d'enfants, quand on ne les surveille pas, y prennent volontiers plaisir ; quelques névrosés sont poussés d'une manière irrésistible à en ingérer. On rencontre des mangeurs de terre au Pérou, en Afrique, en Sibérie, au Siam, à Java. La terre comestible de Java est une argile colorée que les indigènes nettoient, coupent en petites plaques qu'ils font griller ou façonnent grossièrement en forme d'hommes ou d'animaux comme on le fait ici pour les pains d'épices. Ces figurines servent de poupées et de jouets ; quand elles ont cessé de plaire, elles sont croquées par leur jeune propriétaire... ou par sa mère. Le musée du Trocadéro possède quelques figurines en terre comestible.

EPATANT ET TAPANT

Un type, ma chère, que ce Gaston, un type épatant... C'est qu'il m'a donné dans l'œil !

— C'est donc ça qu'tu l'as encore tout bleu.

APRÈS LA CHASSE

Toto (à son papa qui ne tue jamais rien).—Pourquoi que tu ommènes toujours mon chien Médor, est-ce que tu as peur des lièvres ?

ABNEGATION

Madame XX. — Mlle Labisque voudrait bien avoir un mari.

Madame XXX.—Si je pouvais lui donner le mien !

PARVENU

Bob. — Je ne ramasse plus de bouts de cigares, maintenant. J'en jette.

UN ÉQUIVALENT

Lui. — Une femme pleure à son mariage comme si elle avait perdu son meilleur ami.

Elle. — Elle s'en est fait un mari, ce qui revient à peu près au même.

HISTOIRE AUTHENTIQUE

Un mari qui aimait beaucoup sa femme l'avait fait inhumer à Montparnasse ; il ne voulut pas de pierre, pas de tombe, de la terre seulement sur laquelle il planta d'abord des capucines : sa femme les adorait. Il vint les cueillir un dimanche et les mangea en salade. Enhardi par ce succès, il cultiva des radis roses qui poussèrent très bien et qui eurent le même sort que les capucines.

Il ne disait plus : "Je vais au cimetière," mais "Je vais à mon jardin."

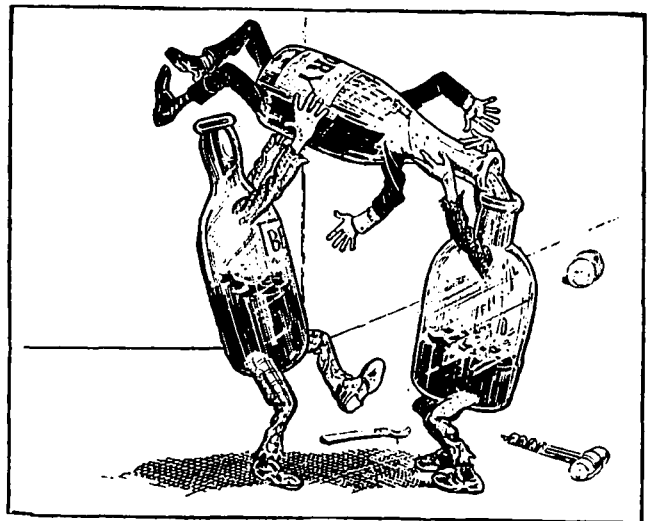
Le gardien laissait faire ; quand vint l'automne, ce fonctionnaire constata la venue de deux énormes melons ; cette fois, il appliqua au maraîcher les ordonnances de police et lui signifia son congé.

—Hélas ! dit le mari, l'administration est bien cruelle ; en cultivant sur cette tombe les légumes que préférait ma défunte, n'étais-ce pas une façon poétique de me rappeler son souvenir ?

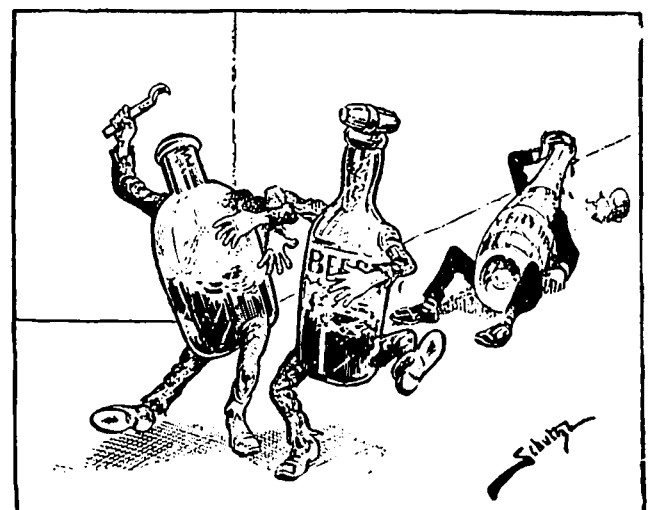
LE COMBLE DE LA PRÉCISION

Un monsieur voulant payer 25 cts pour fraction d'abonnement et n'ayant pas la ressource du timbre d'un centin, a envoyé 12 timbres de 2 cts et... la moitié d'un timbre de la même valeur. Le bureau d'administration du journal qui a reçu ce timbre, martyr de la précision en affaire, discute sérieusement la projet de le faire encadrer.

VOL DE GRAND CHEMIN — (Suite et fin)



III



IV

MODES PARISIENNES



CETTE PELISSE, pratique et élégante, est en belle cheviotte noire très chaude. Le devant et le dos sont froncés autour d'un empiècement à plat prenant bien les épaules. Col Médicis réversible orné de lacet passementerie se répétant sur un double empiècement à la forme gracieuse et nouvelle.

CAUSETTE SUR LES FEMMES

(Pensées et Bons Mots recueillis par Jules Bourbouièrre.)

- Le femme est un animal qui se délacte dans sa toilette.—ST AUGUSTIN.
- La femme est le plus grand des maux.—JUVÉNAL.
- La femme est ce qu'il y a dans le monde de plus corrompé et de plus corrompible.—CONFUCIUS.
- La femme est la source de tout mal.—SOCRATE.
- La femme est l'organe du diable.—ST BERNARD.
- La femme est la glu envenimée dont se sert le diable pour s'emparer de nos âmes.—ST CYPRIEN.
- La femme est la porte du diable, la voix d'iniquité la piqûre du scorpion, une race nuisible.—CONCILE A AIX-LA-CHAPELLE en 816.
- La femme est l'augmentatrice du péché.—ST AUGUSTIN.
- La femme est non seulement la source du péché, mais aussi la forgeronne de tous les malheurs du monde, et celle qui véritablement accrut et accroît tous les jours les fautes et les oubliances des hommes.—JACQUES OLIVIER.
- Les femmes sont des animaux d'une nature bizarre. Nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir sans tous ces respects et ces soumissions où tous les acoquinent.—MOLIÈRE.
- Les femmes sont des oiseaux amusants qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils sont volages d'inclination, faibles de tempéraments et forts en ramage. Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre et touchent les nues de leurs superbes huppées ; en un mot la plupart des femmes sont des paons dans les promenades, des pies-grièches dans la maison, et des colombes dans le tête-à-tête.—DUFRESNEY.

ET VOUS PAREILLEMENT

L'habitude, au Jour de l'An, de se servir de phrases devenues véritables clichés donnent souvent lieu à des situations très rigolantes.
 De bonne heure le 1er janvier 1900, le jeune XXX n'a rien de plus pressé que d'aller demander à son père la traditionnelle bénédiction.
 Une fois celle-ci octroyée, le père, selon l'usage antique et solennel, ajoute :
 — Je te souhaite d'être un bon garçon, meilleur que dans le passé...
 Et le fils de répondre comme s'il récitait un rôle bien su :
 — Et vous pareillement, papa!!!...

LE DERNIER MOT

Fin d'un engueulement entre une "dame" et un rustaud qui persiste à fumer dans un wagon de chemin de fer où ce n'est pas permis :
Elle. — Si vous étiez mon mari, je mettrais du poison dans votre café!..
Lui. — Et si vous étiez ma femme, je le boirais!!!

A CONSTANTINOPLE

Un jour que la situation est très tendue :
Le sultan. — Pardon, est-ce au diplomate ou à l'amiral que j'ai l'honneur de parler ?
L'amiral. — Je ne vous cache pas que ça dépend un peu de vous.

TATANT LE TERRAIN

— Mon ami, la somnambule assure que, dans le langage des fleurs, collier de perles veut dire attachement!

DICTION VÉRIFIÉ

Le bon vieux (à son ami). — Je me suis laissé dire qu'une comète était un signe de prospérité.
 — J'te crois, mon vieux... V'la que j'tremme! murmure un gamin qui lui vole le mouchoir pendant de la poche de son habit.

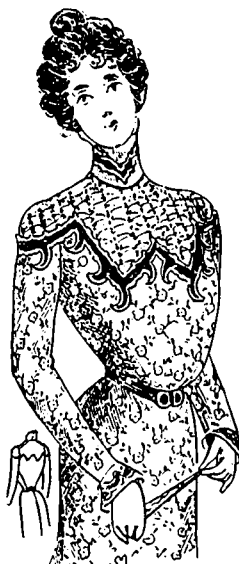
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

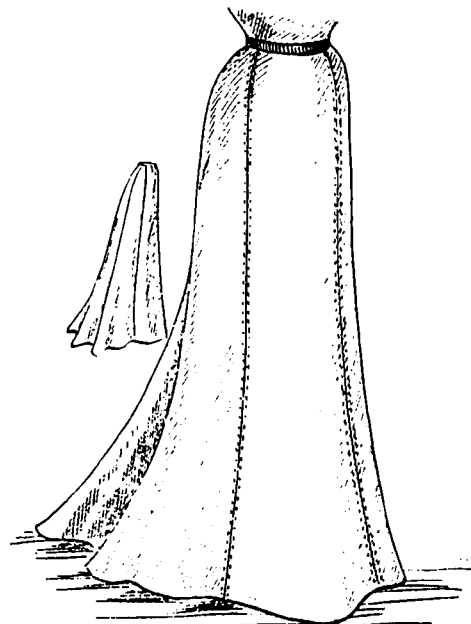
No 703. — Cette jupe se distingue par l'ajustement précis à la taille. C'est la dernière forme. Elle adhère au centre et à l'arrière. Chaque bande est à la réunion marquée par un joli cordelet très en saillie. La nuance appelée "rouge automobile" est conseillée. La doublure doit être forte. La largeur au bas est de 3 verges $\frac{2}{3}$ et la longueur de 42 pouces. Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$, sur 44 pouces de largeur, pour dame de moyenne taille.
 No 703 est coupé en dimensions de 40 pouces mesure de buste.

No 703. — Jupe habillée pour dame.

No 713. — Corsage élégant.



NO. 713 LADIES' WAIST.



NO. 703 LADIES' HABIT SKIRT.

No 713. — Ce corsage est confectionné avec une "nouveau" en soie et laine travaillée sur drap de dames. Le vert léger pour le fond et les nuances vert foncé et rose sont recommandés. Le yoke et le haut de la manche sont en soie blanche sur tafetas vert. La manche est en deux parties.

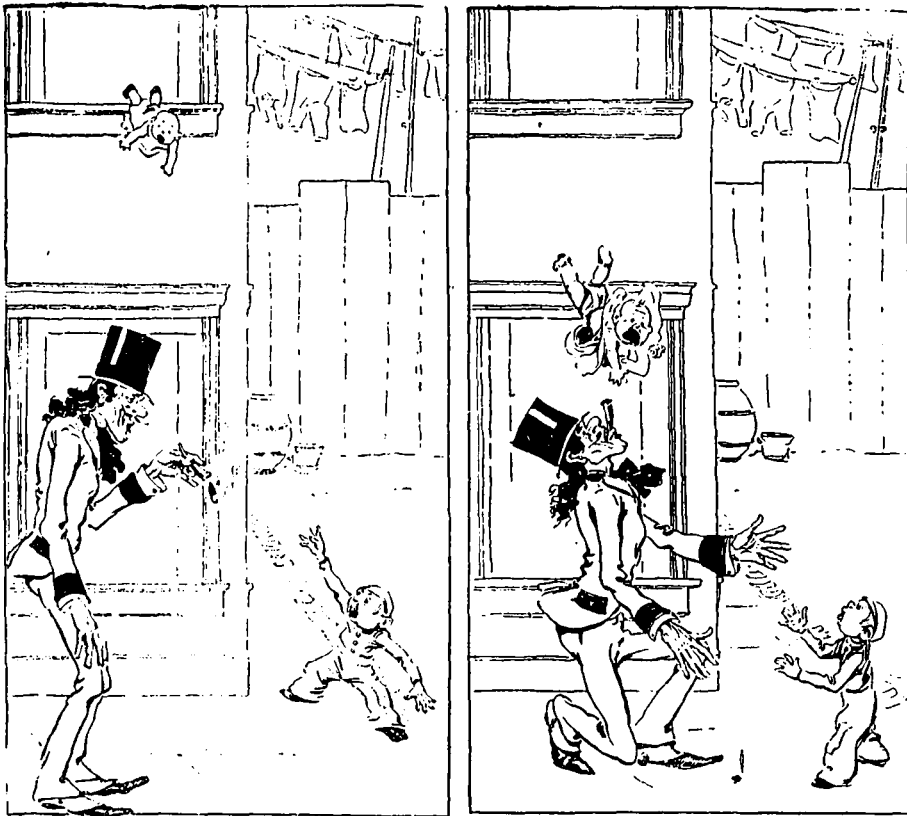
1 verge $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur avec $\frac{2}{3}$ de verge pour le yoke et les épaulettes suffisent pour taille moyenne.

No 713 est coupé en dimensions de 40 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.
 Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun.
 Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

UN SAUVETAGE IMPROMPTU



I
—Où le danger ?

II
—Sur votre tête.

Chronique des Théâtres

Malgré la forte concurrence que font aux théâtres les soirées dansantes, les recettes de la dernière semaine ont été remarquablement bonnes, assurément. Les deux traits saillants ont été les représentations au Majesty et l'inauguration des matinées au Monument National par le Cercle des Soirées de Famille.

SOIRÉES DE FAMILLE

La comédie d'Hannequin : "Les Trois Chapeaux", a profondément intéressé le nombreux public, jeudi dernier, et samedi le Cercle des Soirées de Famille inaugurerait sa série de matinées en jouant "La marraine de Charley" devant une excellente salle et avec un vif succès. La distribution était heureuse. Cette innovation est bien accueillie par les personnes si nombreuses qui ne peuvent assister qu'aux représentations de jour.

Jeudi de cette semaine, pour la dixième soirée et pour la matinée de samedi, la troupe aborde le drame et nous donne "L'escamoteur", puissante production de d'Ennery. La distribution est plus forte que d'habitude et comprend M. Victor Dubrouil dans le rôle principal, et M. Roméo Houlé qui débute dans le rôle du comte. Il y a aussi nombre d'autres débutants. La mise en scène est toujours particulièrement soignée.

Nous ne saurions trop encourager les Canadiens français à aller voir cette troupe si vaillante et de composition si nationale.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Depuis l'ouverture de ce théâtre, chaque semaine nous apporte un nouveau spectacle et nous devons féliciter la direction du choix des drames qui sont essentiellement moraux et qui permettent aux mères de famille d'emmener leurs enfants. "Les orphelins du Pont Notre-Dame" a eu un beau succès, la semaine dernière. Cette semaine : "Le portefeuille rouge", ce grand drame à sensation, fera salle comble, nous n'en doutons pas, l'après-midi et le soir.

* * *

ELDORADO

Au programme cette semaine : "J'ai marié ma fille", comédie en un acte, et "Ma colonelle", comédie-bouffe en un acte, interprétées avec talent par les principaux artistes de la troupe. Mlle Marthe Tremont, dans le rôle de la Colonelle, est tout bonnement étourdissante de verve et d'entrain ; Harmant, Cartal ainsi que Mme Rhéa, qui lui donnent la réplique, ont fait de cette pièce un des plus beaux succès de l'Eldorado.

Comme primeur dans la partie concert, Mlle Angèle D'Arcy, la charmante artiste, a remporté un triomphe dans le grand air des Cloches de Corneville avec accompagnement du chœur sous l'habile direction de l'éminent chef d'orchestre M. Milo.

Encore une semaine de gala pour les habitués de cet établissement populaire.

* * *

HER MAJESTY

La direction du théâtre fait venir, pour la semaine commençant le 22, une troupe de premier ordre qui remporte de grands et légitimes succès partout où elle joue "The Great Ruby", une pièce remarquable par le texte, les scènes originales et piquantes, ainsi que par la mise en scène. On est donc assuré d'une autre brillante série au Majesty.

STRAPONTIN.

LA DIFFÉRENCE

M. A... se trouva pris dans la liquidation dernière. Il était débiteur chez son courtier.

Un jour le courtier rencontre son client.

—Ah ! c'est vous, monsieur un tel ?

—Malheureusement pour moi.

—Nous avons toujours un petit compte.

—A qui le dites-vous ?

—Dam ! à celui qui devrait bien s'acquitter.

—Je vous dois une différence, n'est-ce pas ?

—Ni plus, ni moins.

—Eh bien ! demain sans faute, je l'apporte au bureau.

—A la bonne heure !

—Vers dix heures !

Le lendemain, vers dix heures, le client apporte un pli qu'il remet au garçon de bureau pour monsieur son maître.

Le maître décachète le pli et trouve un billet conçu en ces termes :

"Les uns payent. Les autres ne payent pas. Voilà la différence."

SACRIFICE MOINS CRUEL

Philidor, qui doit épouser Mlle Fabienne en février, ne cache pas la répugnance que lui inspire son singe Coco. Alors elle, avec un gros soupir :

—Rassurez-vous, cher fiancé : la veille de notre mariage, je me séparerai de Coco ; mais au moins la transition sera moins rude.

DOUBLE VEINARD

Le tramp qui visite la collection d'animaux rares du Central Garden de New York :

—Est-il assez veinard ! Non seulement il porte de la fourrure, mais il est encore logé et nourri aux frais de la ville !

ABRUTISSEMENT PATERNEL

Tommy (dont les questions ont été légion).—Papa, où Adam avait-il pris les noms qu'il a donnés aux animaux ?

Le père (distrain).—Dans le dictionnaire naturellement.

Notre amitié pour un peuple s'avive toujours de notre haine pour un autre. — G.-M. VALTOUR.

UN SAUVETAGE IMPROMPTU — (Suite et fin)



III
—Ça y est...

IV
... Et voilà comment cela s'est fait.

IL Y A COMPENSATION



L'ami. — Ne trouvez-vous pas désagréable d'être au travail par un tel temps, au lieu de jurer du confort de votre intérieur ?
Le pompier. — Oh ! pas tant que cela, car, voyez-vous, à la maison il me faut faire la partie de cartes avec ma femme.

— Ce chien est à vous ? dit un nouveau client en train de lui tailler les cheveux.

— Oui, monsieur.

— Il a l'air bien intelligent ! et avec quel intérêt il vous regarde tailler !

— Oh ! ce n'est pas ça ; seulement quelquefois les ciseaux glissent et il tombe un petit morceau d'oreille : il adore ça.

**

On parlait d'un poète : Sa poésie jette des rayons, dit quelqu'un.

— Il fait donc des vers luisants ! interromp un sceptique.

— Votre vie, dit un jour un vieux monsieur à un employé de chemin de fer, avec lequel il s'était lié d'amitié, doit être toute de labeur et de fatigue.

— C'est vrai, monsieur, mais il y a aussi des moments de joie et de satisfaction intime.

— Le jour de la paie, je suppose, reprend le monsieur.

— Oh ! non, monsieur, réplique l'employé, c'est quand il m'arrive de pouvoir fermer la porte au nez de quel qu'un de pressé.

**

M. Dormon causait un jour avec des explorateurs de l'Afrique centrale des craintes qu'inspirent aux voyageurs les animaux féroces.

— Moi, dit-il, les rugissements du lion ne m'ont jamais empêché de dormir.

— Comment, vous avez, vous aussi, exploré les déserts ?

— Non, mais j'ai habité pendant dix ans derrière le Jardin des Plantes

Tu sais, le patron a été filouté. Le caissier vient de lever le pied.

— Et qu'est-ce qu'il a emporté ?

— D'abord quarante mille francs au patron...

— Ah ! le gaillard !

— Et puis ton parapluie à toi.

— Ah ! la canaille !

**

La scène se passe au ministère des Affaires inutiles. M. le surnuméraire Tourte prend une plume d'oie sur le bureau de M. le sous-expéditionnaire Tarte...

— Je vous prends une plume d'oie, mon bon... elle ne vous manquera pas ?

— Prenez, prenez, j'en ai d'autres !

**

Les allumettes de la régie en France. — Maintenant, ma chère, il y a soixante allumettes dans les boîtes au lieu de cinquante.

— Ça fera dix de plus qui rateront.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 15 Jan. '00

J'AI MARIÉ MA FILLE

Comédie-Vaudeville en un acte

MA COLONELLE

Comédie Bouffe en un acte

Mlle MARTHE TREMONT

dans son répertoire.

CHAQUE JOUR / Matinée... à 2 1/2 heures / Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, \$1.

Tel. Bail : Est 1021

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

Admission : Au Musée 10c — A l'Odéon 10c — Au tour du Monde 10c — Enfants 5c — Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE St-LAURENT

Un juif disait pour prière tous les soirs en se couchant : " Oh ! mon Dieu, ne me donnez pas de bien ; mais dites moi où il y en a, je saurai bien en prendre. "

IMPRIMERIE DE PETITS GARCONS. Embouteillage et distribution de tous les liquides. — 206 RUE St-LAURENT

Crayon à Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en avons fait un crayon à charmes. — 206 RUE St-LAURENT

10c
402 Pages, 402
L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :
LE FILS DE L'ASSASSIN
... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.
Prix, au bureau :
10c
Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.
LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

Nos Lampes a Gazoline
donnent cent chandelles-lumière—plus puissantes que dix lampes à l'huile, plus blanche que l'acétylène et la lumière Auer. L'éclairage ne coûte qu'un quart de cent de l'heure—la moitié du prix de l'huile de charbon.
Nous manufacturons 20 modèles de \$5 à \$30.
Demandez nos circulaires.
Nous avons aussi
d'Excellents Type-Writers,
vous pouvez faire toute votre correspondance avec nos machines. Trois modèles à \$6 00, \$3,00 et \$1.50. envoyés par la malle sur réception du prix.
The Modern Light,
2116 Ste-Catherine, Montréal



La Fontaine de Jouvence ...

... Les sources qui produisent l'EAU MINÉRALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui reconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède absolument efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons reconstruit la vigueur perdue, répare les ruines semées dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à J. W. Knapp, M.D., 2149 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

Je crie : "A bas Loubet !" c'est donc défendu !

Criez tant que vous voudrez... pourvu que vous ne touchiez pas à la reine d'Angleterre.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

DEVINETTE



—Sauvons-nous ! voilà le gardien...
—Mais je ne vois rien !

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m

Tel. Bell : Main 2818

Bob a commis un crime ; il a répondu un gros mot à son père, qui le poursuit pour lui administrer une taloche :

Bob se réfugie dans l'escalier et brusquement, à la quatrième marche, se retourne, et avec beaucoup de calme :

— Arrête toi, p'tit père.

— Hein ?

— Arrête-toi ; au quatrième degré, y a pas de parenté.

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

La Maladie de Cœur

Le nombre est énorme des femmes qui journellement vont consulter leur médecin pour ce qu'elles croient être une maladie de cœur. Une émotion subite, un accélération dans la marche, un effort quelconque, le simple fait de monter un escalier leur donnent des palpitations de cœur d'une intensité telle qu'elles se arrivent naturellement à la conclusion qu'elles sont atteintes d'une maladie de cœur, et, en effet, comme pour donner raison à leur appréhension, on entend un léger bruit sourd qui coïncide avec chaque pulsation. En même temps ce malaise affecte, en quelque sorte, tous ses organes.

Tous ces troubles du cœur, de l'estomac, etc, sont dus à l'appauvrissement du sang, un ma auquel il est facile de remédier grâce à la chimie qui est arrivée aujourd'hui, au moyen de procédés spéciaux d'une délicatesse extrême, à rendre au sang tous les éléments qui lui manquent. Ces éléments précieux, le Chimiste Bonnard les a réunis dans les célèbres Pilules de Longue Vie si bien nommées, et qui ont rendu la santé à des milliers de malades. Ces Pilules sont procurables dans les pharmacies à raison de 50c la boîte — 3 pour \$1 25. Si votre fournisseur ne les a pas, adressez vous directement à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, Pharmacien, 202 rue St-Denis, Montréal, est le représentant autorisé et qui se fera un plaisir de les expédier franco de port sur réception du montant.

Accidents de chemins de fer :
— Ce pauvre Chose a eu les deux jambes coupées.

— C'est qu'il y avait un médecin dans le train.

Ne faites jamais dépendre votre bonheur des autres.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni puilité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Iovis, Montréal.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMEDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.

146 rue St-Jacques, MONTREAL.

GEO. MORTIMER, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

Maux de Tete

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOTTRE DRUG CO.

L'auvergnat.—Un pain de quatre livres, ch'il vous plaît ?

Le boulanger (après l'avoir pesé).—Voilà !

L'auvergnat.—Mais il n'a pas le poids ?

Le boulanger.—Comment, pas le poids ?

L'auvergnat.—Et oui, fouchtra, il y a au moins pour une livre de trous dedans ?

ORGANES DÉLICATS

Rien de plus délicat que les organes de la respiration. Le Baume Rhumal guérit tous les troubles de les affectent.



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boite A, 947, Montreal.

Une Recette par Semaine

GATEAU CARDINAL.

Délayez trois cuillerées de farine et d'œufs; travaillez la pâte dans la terrine; mettez un ou deux grains de sel, et ajoutez peu à peu, en tournant toujours, un demiard de lait sucré et aromatisé. Placez le tout dans une tourtière beurrée et cuisez avec dix minutes de feu. Servez de suite.

Dans un tas de vieilles paperasses, chez un épicier du quartier des Halles, on a trouvé un bien drôle de manuscrit: c'est une thèse de docteur en théologie, datant de 1717. — L'auteur a signé: OCTAVIUS BERENIX, et sa thèse a pour titre: DU CHRIST DES FEMMES.

En lisant ce fatras, on arrive à comprendre le contenu de cet opuscule: c'est à savoir, que s'il y a eu un Christ pour sauver les hommes, il en faut un aussi pour sauver les femmes.

Ce second se fait bien attendre.

* *

M. des Étoiles, l'illustre savant, oublié le monde entier et lui-même quand il est plongé dans ses travaux. La semaine dernière, sa bonne entre tout effrayée dans son cabinet, en criant: "Monsieur le feu est à la maison. — Dites-le à ma femme, répliqua M. des Étoiles, avec calme, vous savez bien que je ne me mêle jamais des affaires du ménage.

IL SUFFIT DE VOULOIR

Les cas de croup, de diphtérie seraient bien plus rares si l'on soignait la gorge à la moindre atteinte en prenant du *Bœume Rhumal*.

Ce qui surprenait l'autre matin une de ces demoiselles du téléphone qui répondait à un abonné impatienté: c'était le commencement de la conversation qu'elle écoutait... naturellement, comme par hasard.

— Voilà la communication demandée: Et l'abonné.

— Ce n'est pas malheureux... Vaches...

La demoiselle du téléphone ne voulut pas en entendre davantage, elle coupa la communication et ce fut en vain que l'autre la réclama; rien n'y fit. D'où plainte portée à l'administration, et l'employée se défendit alléguant qu'elle avait été insultée.

A la fin tout s'expliqua: c'était un négociant des marchés qui transmettait à un journal spécial la liste et le prix des animaux. Il commençait par les vaches et allait continuer par les bœufs, veaux, porcs, etc. — mais la demoiselle du téléphone avait cru à une personnalité.

Ce sont les gaietés un peu grosses de la bureaucratie téléphonique.

* *

Il y a des sourires qui blessent comme des poignards

* *

Les écrivains anciens et la femme: *Hésiode*. — "Celui qui se fie à une femme se fie à un voleur."

Eschyle. — "O Jupiter, quel présent tu nous as fait! Les femmes, quelle race!"

Platon. — "Celui qui, pendant sa vie, aura failli, sera changé en femme à sa seconde naissance."

Euripide. — "On a su (c'est un dieu), trouver quelque remède à la morsure des bêtes féroces et des serpents; mais pour la femme, fléau pire que la vipère et la flamme, on n'a rien trouvé jusqu'à ce jour."

La Névrose et les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard

La Névrose ou maladie du système nerveux a son origine dans l'appauvrissement du sang, autrement dit, dans l'anémie. La chose est facile à comprendre: le sang est le modérateur des nerfs. Lorsque le sang est riche et circule normalement, on ne sent pas ses nerfs; on ne sait pas même s'il l'on en a; mais, dès que le sang s'appauvrit, les nerfs deviennent excitables; à mesure que le système sanguin s'étiole, le système nerveux se développe; plus les globules rouges du sang disparaissent pour faire place aux globules blancs, plus la constitution devient frêle et languissante, plus les phénomènes nerveux s'exaltent et alors se produit dans l'organisme un cercle vicieux d'un danger extrême, puisque cette surexcitation, cette exaltation du système nerveux provoquée par l'appauvrissement du sang a pour effet d'entraver généralement les fonctions nutritives, c'est-à-dire de réparer.

Depuis 1835, les médecins les plus célèbres se sont livrés à des recherches, à des études sur l'Anémie et sur la Névrose ou maladie nerveuse; ils ont imaginé de nombreux traitements pour la guérison de cette affection d'autant plus grave qu'elle s'empara de notre organisme presque à notre insu, dès le début, pour ne se révéler à notre attention que lorsqu'elle a fait de grands ravages dans notre organisme. C'est encore à la Chimie, cette faiseuse de miracles, que nous sommes redevables en fin de compte du seul remède réellement efficace. Nous voulons parler des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui ont pour effet de prolonger la vie et de conserver à la belle moitié du genre humain ce qui constitue son charme le plus attrayant: la santé et la beauté. On trouve ces pilules à raison de 50c. la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L. R. Baridon, Pharmacien, 202 rue St-Denis, Montréal, est le représentant attitré.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. — Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (26 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: "Umbrella Economy", expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

PLUMES ET DUVET et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.
476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

LA MEILLEURE Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, pose de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire
1171 rue Ontario, Montréal
Succursale: 101 RUE DU PONT, QUÉBEC.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETTIER

Extra Bon:
LE "LIBERTY," La Crème... des Cigares à 10c.

Mme PIERRE FRENCH
916 rue Cadieux, Montréal.

Dit: "Je souffrais de maladies particulières aux femmes et je m'étais fait soigner dans plusieurs hôpitaux et les médecins déclaraient ne pouvoir rien faire pour moi. Alors, j'eus l'idée de consulter les médecins spécialistes des Pilules Rouges et le bien qu'ils m'ont fait est incroyable. Je me sens une toute autre personne et je recommande aux femmes d'aller voir ces spécialistes."

PILULES ROUGES
DR CODERRE
POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devrait être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 271 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Consultation Gratuite pour Hommes.

Tout homme résidant assez proche et ayant besoin de mon aide, est invité à venir me voir personnellement à mon bureau où je donne gratuitement des consultations. Si vous demeurez au loin demandez par lettre ma petite brochure explicative qui vous sera envoyée gratuitement sous enveloppe. Ma spécialité est le traitement des désordres nerveux. Je donne

UNE VIGUEUR NOUVELLE AUX HOMMES FAIBLES.

Je détruis le résultat des erreurs de la jeunesse ou de l'âge mûr par le moyen du simple restaurateur que fournit la nature : l'Electricité. Je suis l'auteur du traitement par la batterie adaptée au corps. J'ai été le premier à appeler un appareil portatif à cellules galvaniques : une Ceinture Electrique Celle-ci est devenue graduellement ce qu'est à présent ma

CEINTURE ELECTRIQUE DU Dr SANDEN

avec Suspensoir adhérent, un restaurateur sûr et permanent de la vitalité, si on s'en sert fidèlement et sous ma direction. L'Electricité est la force nerveuse ou l'énergie. C'est la vraie vie de notre existence. La Ceinture Electrique du Dr Sanden, employée comme il le faut, infuse le courant vivifiant.

ELLE GUERIT DURANT VOTRE SOMMEIL.

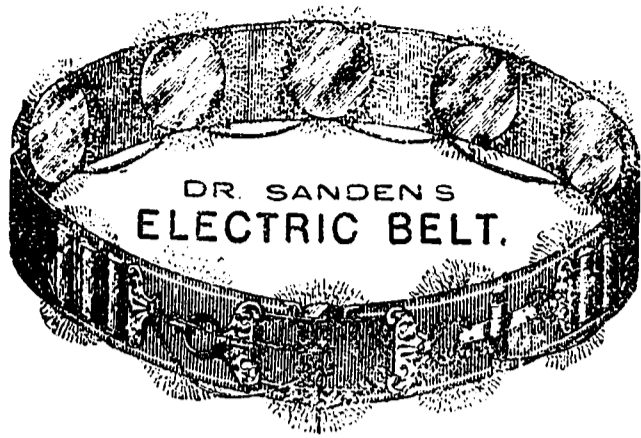
Vous placez mon appareil autour de la taille confortablement et vous la portez toute la nuit. Elle opère silencieusement et sûrement pendant que vous dormez. Elle lance dans le système débilité une force régulière, continue, extensive. Plus de 7000 personnes ont de leur propre mouvement donné leurs témoignages en 1899. Méfiez-vous des imitations. Méfiez-vous des nouvelles maisons éphémères qui ont volé nos idées, qui nous ont pillé dans la mesure qu'elles le pouvaient sans tomber sous le coup de la loi, qui s'ont emparé du contenu de notre brochure, y compris les illustrations, ne faisant que tout juste les changements nécessaires pour ne pas entraver nos privilèges enregistrés. N'achetez de personne hors de nos bureaux une Ceinture Electrique du Dr Sanden. Les Ceintures du Dr Sanden vendues par d'autres sont d'anciens modèles, datant de dix ou quinze ans. Cet avertissement pourra éviter au lecteur d'être malhonnêtement traité.

ACCESSOIRE POUR HOMME

Le Nouveau Suspensoir pour homme ajouté à la Ceinture Electrique du Dr Sanden est confectionné d'après des données scientifiques. Il dirige le courant sur la glande prostate, la corde spermatique et sur tous les muscles et nerfs régissant les parties environnantes. Ecrivez aujourd'hui pour le livre ou venez au bureau.

DR B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montreal, Que.

Heures de Bureau : la semaine, de 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Le dimanche, de 11 h. a. l. h. p. m.



Une jeune veuve, très laide, vient consulter, sur des malaises qu'elle éprouve, un médecin ami de sa famille, célibataire et célèbre autant que bourru.

—Ce n'est rien, dit le médecin, il faudrait vous remarier.

— Oh ! docteur, avec vous, si vous voulez ?

Mais le médecin très grave : Pardon ! Le docteur ordonne une médecine, il ne la prend jamais !

A Passommoir, deux anarchistes fulminent contre les "sales bourgeois", tout en humant le petit bleu.

L'un d'eux couronne une série de divagations par cette péroraison énergique :

—Tiens !... mon vieux !... buvons à la mort des propriétaires ?...

A la tienne !... répond l'autre distraitemment et tout en choquant son verre.

Un jeune ténor obtient une audition dans un de nos premiers théâtres lyriques... de province.

Il chante, et le directeur l'arrête au bout de trois ou trois ou quatre notes.

C'est bien, lui dit-il, laissez-moi votre adresse, je penserai à vous le cas échéant !

Mais, qu'appellez-vous le cas échéant ?

Eh bien ! par exemple, si mon théâtre brûle...

Hein ?... Oui, je vous engagerai pour crier : " Au feu ! "

La distinction est une certaine élévation dans les idées et les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage.

Dans un cercle, la conversation ressemble à un orchestre : chacun y pense à sa partie et s'occupe peu de celle des autres.

Pardon, monsieur, mais depuis le commencement de la soirée vous affectez de me regarder avec une insistance...

Ce n'est pas vous que je regarde, c'est votre pantalon qui est retroussé.

— Ah ! sapristi !... et vous ne pouvez pas me le dire plus tôt !

— Je croyais que c'était exprès parce que vous le trouviez trop long !

DÉSHÉRITÉ

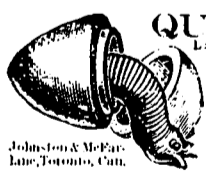
Son oncle mort, un gros auvergnat pleurnichait,

Qu'avez-vous donc, mon cher ? lui dit une

Lisez, répondit l'autre, en montrant sa bou-

Fermé pour cause de *déchet*.

La bonté est la vertu des gens d'esprit ; il n'y a pas de bonnes bêtes ; quand on est bête, on est bête, on n'est pas bon ; quand on est bon, on n'est pas bête. Si tous les imbéciles ne sont des méchants, tous les méchants sont des imbéciles.



QU'EST-CE ?
L'appareil le plus complet. Fait à votre usage. Efficace, mesure au-delà d'un pied. Ressemble à une coupe au repère. Facilité avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil est le plus d'appointements sur le marché. Envoyez franc par la poste pour détails.

Le Rhumatisme et la Nervosité

Sont guéris par nos bains turcs et électriques suivis d'un massage électrique et manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Il y a des occasions qui ont de faux cheveux ; le chignon reste dans la main.

Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont sans doute disposés à tout faire pour de l'argent.

Bien des gens, qui se croient du caractère, ne sont que de vulgaires entêtés.

L'expérience est une étoile qui se lève quand on va se coucher.

Des Etiquettes De Couleurs

BLANCHES
JAUNES
ROUGES
ROSES

Marquent les différents escomptes à notre vente à escompte de Janvier.

Etiquettes Blanches	signifient	10 pour cent	d'escompte
Etiquettes Jaunes	"	20 pour cent	"
Etiquettes Rouges	"	30 pour cent	"
Etiquettes Roses	"	40 pour cent	"

En outre des escomptes ci-dessus, il y a un escompte extra de 10 pour cent, sur achats faits au comptant.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig, 2442 rue Ste-Catherine. (Près Stanley.)

COUPON — PRIME DU " SAMEDI "

PATRON No. _____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

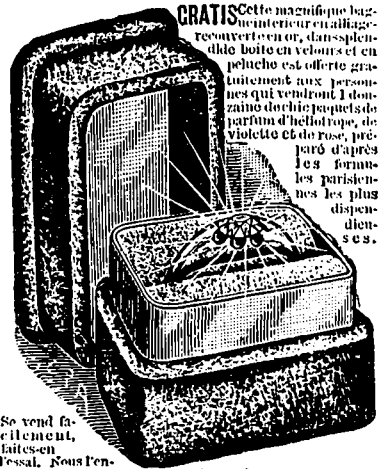
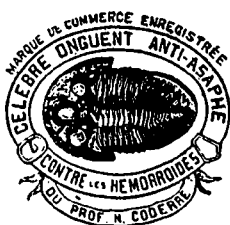
HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes : une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.
PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



GRATIS Cette magnifique boîte recouverte en or, dans laquelle se trouvent les plus délicieuses tartines, est offerte gratuitement aux personnes qui vendront 1 douzaine de cette délicieuse tartine au parfum d'heidi-top, de violette et de rose, préparée d'après les formules les plus perfectionnées.

Se vend facilement, faites-en l'essai. Nous l'envoyons gratuitement. Venez le 10c. le paquet renvoyez-nous \$1.20 et nous vous enverrons immédiatement la boîte. Commission libérale si on le préfère. Vous pouvez renvoyer le parfum que vous ne pouvez pas vendre. Soyez le premier à en vendre dans votre district. Home Supply Co., Toronto

ORIGINE DES SANDWICHES

On en mange beaucoup et bien des personnes ignorent d'où en vient le nom :

Ces tranches de pain et de jambon furent mises en vogue par le comte de Sandwich. Quand il était ministre de la marine sous le règne de Georges III, il avait coutume de suivre jusqu'au bout les débats du parlement, en mangeant gravement à sa place quelques unes de ces tartines.

En France de temps immémorial, lorsque trépassait un personnage, on fait l'inventaire de son existence. Le plus souvent, on en fait un petit saint. Parfois aussi les faiseurs de vers se montrent impitoyables.

Voici l'épigramme qu'un rimeur cisela au trépas de celui qu'on appelait le grand Colbert.

Ci-gît le père des impôts
Dont chacun a l'âme ravie,
Que Dieu lui donne le repos
Qu'il nous ôta pendant sa vie.



PIPE EN AMIANTE

On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durera ces années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce n'est qu'à ce plus nouveau sur le marché. Échantillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

HENRY MORGAN & CO.

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

La vente à Bon Marché est maintenant commencée et de gros escomptes de

10 et 50 pour cent

sont offerts dans tous les départements. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises offertes rendent les commentaires inutiles.

Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A NOTER : — En plus de ces escomptes, le 5% pour argent comptant est toujours donné.

Commandes par la maille exécutées promptement.

... Échantillons envoyés sur demande ...

HENRY MORGAN & Co., MONTREAL

Beaumarchais, le célèbre écrivain était, on le sait, fils d'un horloger.

Un orgueilleux marquis, le voyant un jour à Versailles, s'approcha de lui et lui dit à voix haute : " Ah ! monsieur Beaumarchais, je suis très heureux de vous rencontrer ; ma montre est dérangée ; voudriez-vous bien la faire aller.

— Bien volontiers, monseigneur ; mais il faut que je vous dise que je suis très maladroit.

— Par modestie, monsieur ; examinez-la, je vous en prie."

Beaumarchais prend la montre, la laisse tomber sur le sol où elle se brise en morceaux. " Je vous demande réellement bien pardon, s'écria Beaumarchais, jouant à l'effarement, j'avais dit à Votre Seigneurie que je suis très maladroit ; c'est pour cela que mon père n'a pas voulu m'enseigner son état "

M. Legouvé causait, il y a quelques jours avec le richissime banquier X... dont on connaît l'orgueil et la fatuité, quand un ouvrier qui avait sans doute fait quelques travaux chez l'aimable académicien, passant à côté de lui, le salua jusqu'à terre.

M. Legouvé lui rendit aussitôt un salut semblable, et comme M. X... s'étonnait d'une telle courtoisie à l'égard d'un simple ouvrier : C'est que, voyez-vous, lui dit le spirituel vieillard, je serais très fâché que ce brave homme se montrât plus poli que moi.



\$395

Descoquez cette montre et voyez-vous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames qui ne s'écroule, pour que vous l'examinez, que que automatique, d'acier, à remonter, avec régulateur, plus cher, très bien gravé, pour un homme, d'un mouvement Américain, orné de perles. Elle a l'apparence d'une montre de \$500. Nous la garantissons pour bien le temps et elle est juste. Bien la montre qui convient aux hommes d'affaires. Surtout l'avez examinée avec soin, vous trouvez que la montre est tel que vous la voulez, payez à l'agent d'express \$395 et les frais de la montre vous appartient. Perry Watch Co., Route "L. S." Toronto, Can.

Au temps de Jean Law, le grand banquier écossais sous la régence du duc d'Orléans, quand les fortunes se faisaient comme par enchantement, les domestiques de Law profitaient, bien entendu, des miettes qui tombaient de sa table. Son cocher étant devenu lui-même fort riche, quitta son service. Law le pria de lui procurer un cocher à sa place. Il parut le lendemain avec deux cochers, qu'il assura être également bons, et dit à son ancien maître : " Choisissez celui que vous voudrez et je prendrai l'autre."

A l'examen du baccalauréat : L'examinateur pose une question à un élève. Celui-ci reste coi.

— Est-ce que la question vous embarrasse ? demanda le professeur.

L'élève avec assurance :

— Non, monsieur, ce n'est pas la question, mais la réponse.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 215



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste de ce problème ne nous est parvenue.



Vieilles...
Argenteries

Remises à Neuf

..Par la..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE ST-LAMBERT
Montréal
Téléphone Bell: Mahr 1536



Longueur 7 1/2 pouces, largeur 4 1/2 pouces, hauteur 2 1/2 pouces. Plaque en acier inoxydable. Contient 500 grains de poudre de jeu. Le jeu de cartes est en papier. Le jeu de cartes est en papier. Le jeu de cartes est en papier.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure ressemblant à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Vois-tu là-bas ce monsieur à favoris roux ? dit Guibollard à Crétineau, en voilà un que j'envie !
 Que peut-il avoir de si enviable, pas ses favoris, bien sûr ?
 Si, car c'est grâce à eux qu'ayant demandé ma femme en mariage avant moi il a été éconduit.

—Moi j'ai été assommé pour avoir crié: "Vive la République!"
 —C'est votre faute... vous n'avez pas expliqué suffisamment quel était le type de cette République.
 * * *
 La Poésie n'est que la longue plainte de l'humanité exilée.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 217



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: GROUPE DE PELERINS ALLANT A JÉRUSALEM.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 21 janvier, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,
 1682 rue Ste-Catherine, Montréal
 Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
 THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

La...

Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le 24 Janvier 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	1,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS



AVANT L'EMPLOI. APRÈS L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussil, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 312.

Mieux vaut encore la moitié de l'œuf que la coquille entière.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Ele ktron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui.

UN LIVRE

POUR LES

FEMMES

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

GRATIS

AUX LECTRICES DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal